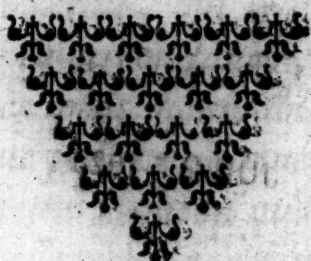


HISTOIRE DU PARLEMENT ^{et} D'ANGLETERRE.

Par M. l'Abbé RAYNAL.



A LONDRES.

M. DCC. XLVIII

S
UK
965
RAY

1/4
R274

HISTOIRE

DU PARLEMENT

D'ANGLETERRE.

Par M. W. R. R. R. R. R.

LIBRARY
OF THE
BODLEIAN
MUSEUM
OXFORD

JUN 25 1928

6/25/28

A. FOWLER

M. DCC. XLVIII.

ii

AVERTISSEMENT.

IL y a quelques mois que je donnai au Public l'Histoire du Stadhouderat. J'espere que ce morceau, qui réussit d'abord par la circonstance, devra un succès plus honorable à la forme que je lui ai donnée dans la quatrième Edition qu'on publie actuellement : c'est un Ouvrage tout-à-fait nouveau sous un ancien titre. L'Histoire du Parlement d'Angleterre est une matière plus vaste, plus neuve, plus variée, plus importante. Je n'ai rien négligé pour approfondir

iv AVERTISSEMENT.

dir mon sujet , & pour y répandre de l'agrément. Ceux qui trouveront que la grande Charrue rompt le fil de la narration , & refroidit l'intérêt , peuvent l'omettre ; elle commence à la page 37. & finit à la page 65. Si cette Pièce célèbre n'étoit pas la base de l'édifice que j'éleve , j'aurois épargné au Lecteur l'ennui qu'elle pourra lui causer. J'avertirai en finissant , que je prépare une Histoire des Guerres des François & des Anglois. J'ai cru qu'on verroit avec plaisir un parallèle suivi de la valeur , de la politique , des forces des deux premières Nations de l'Europe. Les anciennes maisons doivent avoir dans leurs Ar-

AVERTISSEMENT. ✓

archives, & les Curieux dans leur Cabinet, des monumens précieux de ces tems reculés, qui n'ont pas été mis en œuvre; on m'obligera si on veut me les communiquer.

TABLE DES MATIERES.

I *Ntroduction à l'Histoire du Par-
lement, page* 1

I. EPOQUE. *Guillaume I. sur-
nommé le Bâtard, & ensuite le Con-
quérant, établit le Despotisme en An-
gleterre en 1066.* 17

II. EPOQ. *Le Roi Jean sans Terre
dégrade l'autorité Royale, en accor-
dant la grande Chartre en 1215.* 30

III. EPOQUE. *Le Parlement s'é-
tablit sous le Règne de Henri III.
en 1234.* 73

IV. EROQUE. *Les Députés des*

T A B L E. vii

Communes qui étoient choisis par le Roi, commencent à être choisis par les Villes & par les Provinces, sous le Règne d'Edouard I. en 1272.

107

V. EPOQUE. Le Parlement usurpe l'autorité législative sous Edouard II. en 1308.

135

VI. EPOQUE. Les Communes usurpent le pouvoir législatif sous Edouard IV. en 1461.

163

VII. EPOQUE. Les Communes s'emparent de toute l'autorité Souveraine, sous Charles I. en 1648.

189

VIII. EPOQUE. Le Parlement attribue le droit de disposer de la Couronne, sous Jacques II. en 1689.

284

IX. EPOQUE. Union des Parlements d'Angleterre & d'Ecosse sous le

viii

T A B L E.

nom de Parlement de la Grande-Bretagne, par les soins de la Reine Anne en 1707. 331

X. EPOQUE. Etat actuel du Parlement. 355

Fin de la Table.



HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.



L'Angleterre si célèbre aujourd'hui, est la dernière Contrée de l'Europe qui ait commencé à devenir célèbre. Elle fut connue d'abord sous le nom d'Albion, & dans la suite sous celui de Bretagne. La conjecture n'a rien osé hazarder sur le premier; elle s'est inutilement épuisée sur l'autre. On ignore également l'origine de ses Fondateurs & de ses premiers Conquérans. L'Histoire ne nous a conservé des

uns que leur nom, & des autres que cet usage également inconnu aux Nations polies & aux Barbares. Les Bretons, comme les autres hommes, épousoient des femmes; mais en se les attachant, ils ne les ravissoient pas à la multitude. Ils regardoient comme un larcin dangereux cet esprit de propriété qui s'est trouvé du goût de tant d'autres Peuples. Quelques Dames Romaines reprochoient à une illustre Bretonne cette coutume comme également injurieuse aux deux sexes: *Nous faisons ouvertement avec les honnêtes gens qui sont parmi nous, ce que vous faites en secret avec les derniers des hommes*, répondit-elle.

Quoi qu'il en soit, les Bretons qui n'avoient pû acquérir de la réputation par leurs exploits, en acquirent par leur défaite. Le bruit que fit leur Empire en tombant, fixa plus les yeux sur eux, que les talens qui l'avoient fondé: pour leur

3
malheur & pour leur honneur, leurs
intérêts commencerent à être mê-
lés avec ceux du Peuple vainqueur
du monde.

Les habitans de la grande Bre-
tagne & ceux des Gaules n'ont pas
été toujours irréconciliables. Le
secours que les premiers envoyoient
aux seconds contre les Romains,
détermina le premier Capitaine &
le plus grand Ecrivain de l'ancien-
ne Rome à passer dans leur Isle.
L'entreprise de Cesar augmenta plû-
tôt la gloire de sa patrie, qu'elle
en étendit l'Empire. A propre-
ment parler, les Bretons furent alors
reconnus plûtôt que soumis. L'hon-
neur de les subjuguier devoit illus-
trer plus d'un Capitaine; & la pos-
session de ce bel Etat fut la der-
niere conquête de la République.
Son joug, quoique dur, ne fut pas
crisé, il tomba comme de lui-même.
Ce que le courage ou le désespoir
des Bretons n'avoit pû, le hazard

4
seul le fit après quatre siècles.
Rome qui avoit rempli si long-
tems l'univers d'effroi, se vît ré-
duite à trembler pour elle-même.
La nécessité de repousser les Bar-
bares qui la menaçoient, la déter-
mina à abandonner les plus éloi-
gnées de ses Provinces; & la grande
Bretagne ne devint libre, que quand
il ne plut plus aux Romains de la
gouverner.

Les Bretons par leur conduite
justifièrent le mépris du peuple qui
les dédaignoit. Ils parurent plus
embarrassés de leur liberté, qu'ils
ne l'avoient été de leur esclavage.
Les vices d'un vainqueur corrom-
pu avoient passé dans leurs mœurs;
ses vertus n'avoient pas seulement
effleuré leur ame. On avoit tout
hérité des Romains, excepté leur
valeur, leur fermeté, leur grandeur
d'ame.

Cette humiliante disposition ne
fut pas long-tems ignorée dans

partie septentrionale de l'Isle, qu'on
nomme aujourd'hui Ecosse. Les
Pictes & les Caledoniens qui habi-
toient ces affreux climats, saisirent
cette occasion pour se procurer un
séjour plus agréable que leurs mon-
agnes. Des Peuples féroces, que
l'Aigle romaine avoit quelquefois
vaincus, mais jamais domptés, trou-
verent peu de résistance dans ses
Esclaves. Les Provinces méridio-
nales furent la proie, & seroient
sans doute devenues l'héritage de
ces Barbares, si elles n'avoient eu
de défenseurs que leurs habitans.

Les Bretons vouloient conserver
leur Pays, réparer leurs pertes, &
se venger. Ils crurent avoir assez
fait, en formant un si beau projet;
la gloire de l'exécution fut confiée
à des mains plus vaillantes, plus
habiles & plus heureuses. Deux
Peuples connus sous le nom d'An-
glo-Saxons & liés inséparablement
d'intérêt, s'étoient rendus célèbres

dans l'Allemagne par leurs victoires, & dans la Bretagne par leurs descentes. Les Bretons implorèrent lâchement une valeur qu'ils avoient souvent redoutée ; & les Saxons écoutèrent avec plaisir des supplications, qui favorisoient le projet d'établissement qu'ils avoient formé. Hengist, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre ou un autre siècle pour avoir la réputation des plus grands Heros, fut mis à la tête du secours Saxon. Il remplit heureusement le double objet de sa commission : les ennemis furent défaits par sa valeur, & les alliés séduits par son adresse. Avec ce courage impétueux, auquel rien ne résistoit, il avoit un air de franchise qui prévenoit toute défiance. En forgeant des fers aux Bretons, il leur persuada que le soin de leur gloire & de leur salut partageoit ses veilles. A force de soins, de caresses, de ménagemens, il les me-

na insensiblement à son but ; ils
appellerent de nouveaux Saxons
dans leur Isle.

Rien ne prouve mieux que cette
conduite , l'ascendant des grands
génies sur les esprits foibles , de la
politique sur la simplicité , des lu-
mières sur l'ignorance. Les Bretons
aveuglés par un homme adroit, ne
se douterent pas seulement qu'il
pût leur tendre un piège : éblouis
des avantages du parti qu'on leur
proposoit, ils n'en virent pas les
inconvéniens. Ils ne soupçonnèrent
jamais que leurs protecteurs alloient
devenir leur tyrans : l'événement
les désabusa trop tard. Ils compri-
rent que leur ruine seroit l'ouvrage
des mains armées pour leur déli-
vrance. En effet , les Saxons for-
tifiés mirent leur secours à un trop
haut prix : les Bretons indignés avi-
lirent trop ces services. Des pré-
tentions si opposées aigrirent les
deux nations , & furent l'origine

8
d'une guerre longue & sanglante,
dont les événemens ne paroissent
pas douteux.

Les Saxons étoient braves ,
aguerris , conduits par de grands
Capitaines: les Bretons manquoient
de chefs, de valeur, d'expérience.
Les premiers voyoient regner par-
mi eux cette union parfaite qui as-
sûre les plus grands succès : les se-
conds toujours en proie à leurs
divisions domestiques tournoient
les uns contre les autres le peu qui
leur restoit de forces. Les uns re-
cevoient continuellement des ren-
forts, qui faisoient plus que réparer
leurs pertes, les autres voyoient tous
les jours s'exiler bien des citoyens,
dont l'éloignement affoiblissoit la
patrie; les étrangers n'imaginoient
de ressource que dans la victoire;
& ils la fixèrent: les naturels du
pays en virent malheureusement
dans la soumission; & ils se soumi-
rent. Sept Royaumes Saxons se for-

mèrent des ruines du Pays conquis. La Bretagne perdit tout jusqu'à son nom, qui fut changé en celui d'Angleterre. L'ambition avoit projeté cette conquête, l'adresse la prépara, la valeur l'entama, le perfidie la continua, la cruauté la finit, les précautions l'assurèrent. Comme c'est au Gouvernement qui s'établit alors dans leur Isle, que les Anglois rapportent l'origine de leur Parlement, il faut tâcher d'éclaircir ce qui n'a pas encore été assez dé mêlé dans l'Histoire.

Les Romains qui avoient subjugué le monde par leur valeur, en perdirent l'empire par leurs désordres. Des maximes héroïques en avoient fait un peuple de conquérans, des maximes tyranniques les dégradèrent. Lorsque l'univers soumis ne fournit plus d'exercice à leur valeur, ils tournèrent leurs armes contre la patrie. Rome dans ses Généraux ne trouva plus que des en-

nemis. Les Citoyens oubliant la dignité de leur caractère, se vendirent aux ambitieux qui voulurent les acheter ; & des hommes qui jusqu'alors avoient regardé comme indifférent de vivre s'ils ne vivoient pas pour régner, préférèrent de sang froid l'esclavage aux charmes de la liberté. Agité par ces violentes secousses, l'empire ne pouvoit durer ; mais on ne soupçonnoit pas que ses destructeurs feroient des peuples obscurs, inconnus jusqu'alors sur la scène du monde.

Les Barbares qui habitoient le Nord, se répandirent comme un torrent sur le Rhin, & ensuite dans d'autres Contrées. La témérité qui a presque toujours détruit les Empires, les a presque toujours fondés. Si ces nouveaux conquérans n'eussent été que braves, on n'auroit pas désespéré de leur résister ; ils furent téméraires & jetterent par-là un éclat qui les fit croire invincibles.

Fixés par la terreur ou par la victoire dans les plus belles Provinces de l'Europe, ces brigands y portèrent leurs mœurs. Sans principes de société & de police, ils ne connoissoient de droit que celui du plus fort. Leur Chef n'étoit proprement que le Général de leurs armées, & leur gouvernement qu'un pouvoir militaire qu'il n'est pas aisé de bien définir. Ils n'eurent jamais de loix, où elles étoient impunément violées, parceque personne n'avoit assez d'autorité pour les maintenir. Les fautes du soldat étoient quelquefois punies; celles du citoyen étoient assurées de l'impunité.

Il s'est trouvé des vainqueurs assez modérés pour se soumettre aux usages des Peuples qu'ils avoient soumis, lorsqu'ils les croyoient plus favorables à l'utilité publique. Les Anglo-Saxons suivirent d'autres principes. Au titre de conquérans, ils furent jaloux de joindre celui de

législateurs. A un sceptre de fer ils ajoutèrent un gouvernement vicieux : à peu de chose près, ils portèrent dans leurs conquêtes, les coutumes reçues dans leur ancienne patrie.

Leur gouvernement ne fut ni Monarchique, ni Aristocratique, ni Démocratique; c'étoit un composé bizarre de tous les trois. Le Roi, les Grands, le Peuple partagerent l'autorité. Des vûes opposées empêchèrent toujours les trois Puissances de se réunir. L'intérêt personnel étoit l'ame de tous les conseils, de toutes les résolutions, de toutes les entreprises. Un Gouvernement bon par sa nature étaya la foiblesse du Souverain, & celui-là en abusoit; éteint les guerres civiles, & celui-là les allumoit; unit les différentes parties d'un Etat, & celui-là les divisoit. Les Anglo-Saxons se trompèrent, en imaginant que leur Police seroit plus

parfaite, à mesure qu'elle seroit plus partagée. L'expérience de tous les tems leur auroit dû apprendre que cette politique, au lieu des avantages des trois Gouvernemens, n'en rassemble que les inconvéniens. Un tel équilibre détruit nécessairement toute subordination, & dérangea toute harmonie.

Peut-être n'étoit-il pas possible d'établir alors une Monarchie pure; les conquérans ni les vaincus n'avoient pas apparemment la douceur des mœurs qu'exige ce genre de domination. Mais si leurs Chefs avoient été plus éclairés, ils auroient senti qu'il falloit nécessairement qu'une des trois Puissances dominât, & que les deux autres devoient être destinées à tempérer son autorité.

Ce système, ou si l'on veut, cette confusion de politique dura six cens ans. Les Anglois virent le Gouvernement de leurs voisins se perfec-

tionner; mais ils ne changèrent pas pour cela de principes. Occupés de leurs démêlés particuliers & referés dans leur Isle, ils n'eurent ni le tems d'oublier leurs loix, ni la sagesse d'adopter les idées des autres Peuples. Des révolutions fréquentes agiterent l'Etat. Les sept Royaumes furent réduits à un seul; le sceptre des Saxons passa dans les mains des Princes Danois, & repassa dans celles des Saxons; l'empire des mêmes loix fut inébranlable. Incapables de plier sous l'insinuation ou sous la force, ces Insulaires s'opiniâtrèrent à retenir leur Police. La douceur des mœurs & la science du Gouvernement fit moins de progrès parmi eux que chez toutes les autres nations.

La décadence, la chute même d'un tel empire étoit infaillible. Edouard le Confesseur, Prince plus simple que politique, plus foible que genereux, plus indolent qu'ap-

pliqué, que la legende a placé au nombre des plus grands Saints, & l'histoire parmi les Monarques les plus médiocres, en montant sur le trône de ses peres, prépara la révolution. Comme la nature ne lui avoit rien donné de ce qui fait les heros, les révers qui avoient éprouvé sa jeunesse, ne l'avoient pas rendu grand; mais ils lui avoient inspiré celle de toutes les vertus qui est peut-être la plus rare sur le trône, la reconnoissance. Forcé par l'usurpation des Danois à chercher un azile hors de sa patrie, il trouva auprès de Guillaume le Batard, Duc de Normandie, un accueil brillant, qui devoit toucher un bon cœur, mais qui charma trop une ame commune, & qui auroit peut-être humilié un cœur genereux. Les Anglois lassés d'un joug étranger, ou seulement par inconstance, redemanderent le sang de leurs Rois. Le Comte Godwin qui gouvernoit

l'Etat & qui vouloit continuer à le
 le gouverner, fit préférer Edouard,
 dont le caractère assûroit ses vûes.
 Le nouveau Monarque laissa en
 effet avilir le sceptre; mais il prit
 des arrangemens pour le faire passer
 en des mains assez habiles pour
 lui rendre tout son éclat.



PREMIERE ÉPOQUE

*Guillaume premier surnommé le
Batard, & ensuite le Conqué-
rant, établit le Despotisme en
Angleterre, 1066.*

LA mort de ce dernier Roi Anglois laissa le Trône en proie à l'ambition de trois rivaux, qui avoient tous des avantages pour y monter. Edgard y étoit appelé par sa naissance; Herald par un parti nombreux; Guillaume par le testament du feu Roi. Le premier descendoit des Monarques du Païs. Le second étoit fils d'un Ministre absolu qui avoit préparé son élévation. Le troisième regnoit en Normandie avec beaucoup de réputation & de dignité. Edgard fut aisément écarté : le sang royal qui couloit

dans ses veines ne pouvoit pas balancer dans une région aussi orageuse que l'Angleterre les forces de ses concurrens. Ils méritoient tous deux de porter le sceptre. Herald étoit l'homme d'Angleterre le plus craint, le plus puissant, le plus estimé, & pourtant le plus aimé. Il avoit de la probité, mais de cette probité que peut avoir un particulier qui aspire au Trône. Les éloges, les caresses, les bienfaits ne lui coûtoient rien, quand ils pouvoient servir à son élévation; il avoit si bien donné le change à ses créatures qu'on le croyoit genereux, au lieu qu'il n'étoit qu'ambitieux. Guillaume étoit né grand, il s'étoit rendu habile, & il avoit éprouvé assez souvent les faveurs de la fortune pour pouvoir les espérer encore. La tache de sa naissance exposa sa jeunesse aux trahisons de ses concurrens, aux armes de ses ennemis, à la révolte de ses sujets;

mais son courage & ses talens s'en développèrent plutôt, & brillèrent ensuite avec plus d'éclat. Forcé par les circonstances à exercer continuellement son courage, ses forces, sa politique, il eut l'avantage de les augmenter; l'âge ne les affoiblit point; &, ce que l'histoire a rarement occasion d'observer, Guillaume n'étoit pas loin de la vieillesse, lorsqu'il commença à jouer le rôle de conquérant.

Herald portoit déjà la couronne: cette possession lui donnoit un air de Prince légitime, & jettoit les odieuses apparences d'usurpateur sur quiconque oseroit la lui disputer. Guillaume ne fut pas détourné de son entreprise par cet obstacle. Une flotte de neuf cens voiles le porta sur les côtes d'Angleterre; cinquante mille hommes qu'il avoit lui-même formés aux combats le suivirent. Ayant fait un faux pas en sortant de son navire, & étant tom-

bé sur ses deux mains, il vit la superstition alarmée de ce présage; sa présence d'esprit profita de cet augure; il s'écria avec une gayeté qui en inspira aux plus timides: *je prens possession de l'Angleterre, elle est à moi, je la saisis des deux mains.* Après avoir brulé ses vaisseaux, afin de ne laisser aux soldats de ressource que leur courage, Guillaume alla chercher l'ennemi pour profiter de la premiere ardeur des armées, qu'on mene aux conquêtes. Herald auroit mieux justifié l'estime dont sa nation l'avoit honoré en l'élevant sur le trône, s'il eût évité un combat que son rival vouloit engager; heureusement pour les Normands, le Monarque anglois consulta plus sa valeur que sa prudence: il pouvoit vaincre sans tirer l'épée, il perdit la couronne, la gloire & la vie en combattant vaillamment.

Les débris de l'armée angloise

se réfugièrent avec précipitation dans les murs de Londres. On y déliberoit avec cette grande confusion qui suit les grands revers, lorsque l'approche des conquérans fixa les irrésolutions de la multitude. Les Seigneurs, les Magistrats, les Prélats assemblés conjurèrent unanimement Guillaume de regner sur eux ; ce Prince seignant d'oublier tous les droits qu'il avoit fait valoir avant sa conquête, parut balancer s'il accepteroit le Trône. Il ne tint pas à lui qu'on ne crût qu'il se faisoit violence en mettant sur sa tête une Couronne, pour laquelle il avoit couru tant de risques & versé tant de sang. Le torrent des Historiens a écrit que ce Conquérant avoit fait serment de tenir le sceptre aux mêmes conditions que les Rois Saxons, & de maintenir les Loix établies. Le caractère de Guillaume appuye cette opinion. Il étoit trop habile pour faire sitôt en-

tendre à ses nouveaux sujets, qu'il vouloit établir un Gouvernement despotique.

Les jours les plus fortunés de ces regnes fameux, que l'histoire à toujours proposés pour modèles, n'égalent pas l'idée parfaite qu'on nous a laissée des premiers tems de l'administration de Guillaume. L'Angleterre toujours, ou presque toujours placée sous une constellation malheureuse, paroissoit éclairée par un astre plus favorable; & la tranquillité de cet Etat continuellement agité parut établie sur des fondemens à jamais durables. L'exemple du Chef décida de la conduite des membres. Chaque Normand, il est vrai, se regardoit comme le vainqueur de l'Angleterre; mais cette prétention orgueilleuse fut sans hauteur & ne produisit que l'honnêteté. Les troupes victorieuses traitèrent les peuples vaincus avec une douceur, qui à la honte de l'hu-

manité a été toujours assez rare, mais qui étoit inconnue dans ces siècles barbares. Des Edits précis & bien entendus achevèrent d'affûrer le bonheur des Anglois & de fixer les Normands dans l'ordre. Les Ordonnances qui dans la plupart des Etats ne servent qu'à l'ostentation, furent chez le nouveau Roi les appuis solides & légitimes d'une police & d'une équité parfaites. L'heureux essai d'un gouvernement si sage & si modéré étouffa jusqu'aux alarmes qu'un peuple soumis a toujours pour sa liberté. Dans l'espace de peu de mois, les Anglois s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur signalée du Ciel qui les avoit conduits au bonheur par une voie singulière qui le devoit naturellement détruire.

Quand on connoît l'humeur de Guillaume & le caractère des Anglois, on n'est pas étonné que cette

confiance réciproque, qui faisoit la tranquillité commune, ait cessé; on ne comprend point comment elle avoit pû s'établir. Guillaume étoit naturellement défiant; & ses soupçons lui inspiroient des précautions injurieuses & excessives, pour empêcher les révolutions. Les Anglois toujours en garde contre leurs meilleurs Rois, ne devoient pas compter beaucoup sur la parole d'un Prince ambitieux, qui venoit de les subjuguier. L'un étoit né sévère, & il étoit d'ailleurs excité à la rigueur par les Normans, à qui il étoit bien plus avantageux de voir dompter les Anglois par la force, que de les voir gagner par la douceur. Les autres confondoient assez souvent la dureté avec la fermeté, l'orgueil avec le courage, l'insolence avec la liberté. D'un côté, on avoit contracté des dettes immenses pour fournir aux frais de l'armement qui avoit conquis l'Isle;

&

& on prétendoit bien les payer & contenter son avarice aux dépens des vaincus. De l'autre, on se croyoit assez malheureux d'être subjugué, sans se croire encore obligé de prodiguer ses trésors à des Nations haïes & éloignées. Guillaume étoit extrêmement prévenu pour les compagnons de ses victoires; & cette prévention lui inspiroit de l'indulgence pour leurs désordres : les Anglois ne pouvoient manquer d'être aigris contre des Etrangers qui avoient montré plus de conduite & de valeur qu'eux.

Ces différentes dispositions allumèrent un incendie qui mit plusieurs fois le Royaume en combustion. La Nation ne regarda plus la modération du Roi Conquérant que comme un artifice imaginé pour endormir ou pour séduire la multitude. De légers mouvemens excités sourdement pour entretenir dans le peuple un esprit de sédi-

tion, furent le prélude funeste d'une révolution plus générale & mieux appuyée. Les factions se multiplièrent; elles furent successivement fomentées par le Prince Edgar, par les Danois, par les Ecoissois, une fois même par les Normans. Guillaume parût tout entier dans ces occasions. Sa pénétration lui faisoit quelquefois prévoir les orages qui se formoient. L'étendue de son génie lui présentoit souvent les moyens de les dissiper; la fermeté de son courage les lui faisoit toujours surmonter. Chaque révolte ajoutoit à l'éclat de sa gloire & à la pesanteur du joug des Anglois.

Cependant l'esprit du Monarque se remplit de soupçons contre ses Sujets. Il se fit une habitude de les regarder comme des ennemis, d'autant plus acharnés qu'ils avoient plus de tort de l'être. Il sentit que ces Insulaires n'étoient

pas faits pour être gouvernés par les voies ordinaires de la prudence, & qu'il étoit plus difficile de les contenir que de les soumettre. Il alla jusqu'à se persuader qu'il avoit mal jugé du caractère des peuples qu'il avoit domptés. Son principe fut que les Anglois devoient être conduits avec fermeté ; & son caractère ne le portant que trop à la sévérité, il regarda comme une erreur la conduite qu'il avoit tenue dans le commencement de son règne. Guillaume ne gouverna plus dès-lors avec le sceptre, mais avec l'épée. Le droit de conquête fut poussé jusqu'où il pouvoit aller. Il annulant les privilèges des Anglois, il s'appropriâ leurs biens, il leur donna d'autres loix. Le pouvoir arbitraire fut établi dans toute son étendue ; & des Peuples qui avoient voulu secouer l'autorité des Loix, virent forcés à gémir sous l'emprise du despotisme.

Il faut être Anglois pour ne pas compter Guillaume le Conquérant parmi le petit nombre de Rois qui ont honoré le Trône. Dans quelque tems qu'il eût vécu, il eût été un grand homme ; ce fut un prodige pour le siècle barbare qui le vit naître. Il eût toutes les qualités éclatantes qui éblouissent les yeux de la multitude : un air de dignité qui annonce un Héros ou un Prince que le Ciel destinoit sensiblement à le devenir ; une force de corps qui excitoit toujours l'admiration & la surprise ; une valeur qui méprisoit & qui surmontoit les plus grands périls ; un bonheur qui ne connût point les revers , pas même les avantages médiocres. Cependant il mérita l'admiration de la postérité par des talens plus rares & plus estimables. Ceux qui ne connoissent Guillaume que par ses succès, ne sont pas ceux qui l'estiment davantage. Son caractère se

développe mieux aux yeux de ceux
 qui pérent les obstacles qu'il eût à
 surmonter pour fonder son nouvel
 empire. Il falloit avoir un droit réel
 ou apparent ; il se le procura par
 son adresse : il falloit aveugler la
 France sur les suites de cette ex-
 pédition ; il l'endormit par ses com-
 plaissances : il falloit faire entrer les
 Princes voisins dans ses vûes ; il
 les y amena par ses insinuations : il
 falloit se faire appuyer par la Cour
 de Rome si puissante dans ces siècles
 d'ignorance ; il l'y engagea par
 ses promesses : il falloit prévenir la
 défiance d'un rival déjà couronné ;
 il l'étonna par sa célérité : il falloit
 avec des forces médiocres con-
 quérir un grand Royaume ; il en
 vint à bout par son audace : il fal-
 loit prévenir ou dissiper les conju-
 rations qu'on trama continuelle-
 ment contre son autorité ou contre
 sa personne ; il y réussit par son ap-
 plication : il falloit s'assurer l'obéis-

fance des Anglois, puisqu'il étoit dangereux de compter sur leur cœur; il le fit en introduisant le Despotisme. La satire a peint ce grand Prince avec les plus odieuses couleurs. Il est pourtant vrai que la Nation qui le déteste lui doit sa gloire. Inconnus ou méprisés jusqu'alors dans l'Europe, les Anglois commencèrent à y jouer un grand rôle par leurs lumières, par leur puissance, par leur commerce & par leurs conquêtes.

II. E P O Q U E.

Le Roi Jean sans Terre dégrade l'autorité Royale, en accordant la grande Chartre en 1215.

DEs avantages si précieux ne firent pas oublier aux Anglois qu'ils avoient été libres. On

s'accoutuma au joug quand il se
 forme insensiblement, le despotisme
 me subit révolte. Les secousses qui
 ébranlent alors l'Etat, font penser
 malheureusement qu'un Prince &
 des Sujets ont des intérêts contrai-
 res. Cette erreur pernicieuse devint
 chez les Anglois le principe de
 leur conduite. A peine le Conqué-
 rant étoit au tombeau, qu'on de-
 manda tumultuairement le rétablif-
 sement des anciens usages. Ses pré-
 miers successeurs abusèrent la Na-
 tion; Guillaume II. par de gran-
 des promesses, Henri Premier par
 une Chartre qui n'eût point d'exé-
 cution. Peu à peu les loix impo-
 sées par le Conquérant s'affermi-
 rent; elles paroissoient assez solide-
 ment établies, lorsque Jean sans
 Terre monta sur le Trône.

Ce Prince, que ses inquiétudes,
 ses crimes & ses malheurs ont ren-
 du célèbre, manquoit également
 des vertus qui honorent le Diadème.

me ou les conditions privées ; & il réunissoit les vices de tous ces états. Il n'eut de l'esprit que pour nuire, du feu que pour brouiller, du courage que pour détruire. La guerre & la paix lui étoient également à charge. Par imprudence il entra dans toutes les grandes affaires , & par incapacité il en sortit toujours honteusement. Il méprisoit les malheurs à venir, mais il étoit accablé par les maux présens. Lorsqu'il versa du sang , ce fut moins par cruauté que par le désir de paroître maître. La prospérité & l'adversité le dégradèrent également, l'une en l'élevant ; & l'autre en l'abaissant trop. Les moyens qu'il imagina pour tirer l'argent de ses Peuples, le firent accuser d'avarice ; il n'étoit que dissipateur. Ce fut un scélérat mal habile qui ne tira jamais d'avantage de sa méchanceté. Sans religion & sans honneur, il étoit aussi embarrassé dans les affaires où il

falloit de l'adresse & des expédiens ;
que s'il n'eût voulu se conduire
qu'en homme de bien.

Tel fut le Monarque Anglois ;
qui laissa ranimer les factions dan-
géreuses qui avoient si long-tems
agité le Trône. Du mépris que
mille horreurs inspirèrent pour sa
personne , on passa au mépris de sa
dignité. Il fut résolu de la détrui-
re , pour élever sur ses ruines la li-
berté , ou pour mieux dire , l'indé-
pendance.

Les Barons qui formèrent ce
projet , étoient précisément les seuls
hommes de la Nation qui n'avoient
nul droit , pas même apparent ,
de demander le rétablissement des
Loix Saxonnes , rédigées par Saint
Edouard. C'étoient tous les descen-
dans des premiers Normans , en
faveur de qui ces Loix avoient été
abrogées. Ce Conquérant avoit dé-
pouillé les Anglois de tous leurs
Biefs , pour en revêtir les Sei-

gneurs de son parti qui l'avoient suivi. Si Guillaume n'avoit pas eu le droit de changer le gouvernement, les Barons étoient des usurpateurs; s'il l'avoit pu, les Barons étoient injustes, en voulant forcer leur Roi à le rétablir. Comme c'étoit la foiblesse du Prince, & non la justice de leur cause, qui enhardissoit les séditieux, ils persistèrent dans leurs prétentions, & mirent le Cardinal Langeton Archevêque de Cantorberi à leur tête.

Ce Prélat, homme factieux & violent, étoit né pour le personnage qu'il alloit faire. A la duplicité d'un adroit Courtisan, il joignit toute l'audace d'un mauvais Ecclésiastique; & à l'intérêt politique qui unissoit les Conjurés, il ajouta le lien religieux d'un serment solennel. Il donna une nouvelle chaleur à la Ligue par son caractère, & fournit de nouveaux prétextes par son adresse, en recouvrant la

Chartre déjà oublié de Henri Premier, qui confirmoit les Loix de Saint Edouard.

Lorsque le projet fut assez mûri, & les mesures bien prises, on expliqua fièrement ses orgueilleuses prétentions au Monarque. Surpris & irrité d'un pareil procédé, le Prince demanda quelque temps pour délibérer. Sa réponse, lorsqu'il la fit, fut telle qu'on l'attendait & qu'on la devoit attendre. *Les Traîtres, dit-il, ont oublié de demander ma Couronne; qu'ils ne s'attendent point à m'arracher des privilèges qui me rendroient leur esclave. Je suis Roi, & je veux continuer à l'être.*

Ce refus fut le signal de la guerre. Les Barons formèrent quelques entreprises qui réussirent. Londres entra dans la Confédération; on y prit la résolution d'assiéger le Roi dans la Tour. On étoit occupé des préparatifs de ce siège, lorsqu'on

écrivit des Lettres circulaires à tous les Seigneurs du parti du Roi & à ceux qui étoient encore neutres ; on les avertissoit sans détour, que, s'ils ne se joignoient à la cause commune, ils seroient traités sans ménagement : cette menace eût un succès complet. Le Roi se vit universellement abandonné ; & cette défection le rendit foible ou traitable. Il fit avertir les Seigneurs qu'il étoit dans la disposition d'accorder ce qu'ils demandoient. On s'assembla pour finir cette grande affaire. L'acte arrêté fut nommé Grande-Chartre, & a servi de prétexte à toutes les guerres civiles qui ont déchiré depuis l'Angleterre. Voici cette célèbre pièce telle que je la trouve dans l'Historien d'Angleterre le plus autorisé. Comme on la voit ailleurs avec quelques différences, j'ai cru devoir avertir, quelle est la copie que j'ai suivie.

CHARTRE

*Des communes Libertés, ou
la Grande Chartre, accordée
par le Roi Jean à ses Sujets,
l'an 1215.*

JEAN, par la grace de Dieu Roi
d'Angleterre, &c. à tous les Ar-
chevêques, Evêques, Comtes, Ba-
rons, &c. Qu'il vous soit notoire,
que Nous, en présence de Dieu,
pour le salut de notre ame, & de
celles de nos Ancêtres & Descen-
dants, à l'honneur de Dieu, à l'exal-
tation de l'Eglise, & pour la réfor-
mation de notre Royaume, en pré-
sence des vénérables Peres Etienne
Archevêque de Cantorberi, Pri-
mar d'Angleterre, & Cardinal de
la Sainte Eglise Romaine; Henri
Archevêque de Dublin, Guillau-

me Evêque de Londres, & autres
nos Vassaux & Hommes-Liges,
avons accordé, & par cette pré-
sente Chartre accordons, pour
Nous & pour nos Héritiers & Suc-
cesseurs à jamais :

L.

Que l'Eglise d'Angleterre sera
libre, & jouira de tous ses droits &
libertés, sans qu'on y puisse toucher
en façon quelconque. [Nous vou-
lons que les Privilèges de l'Eglise
soient par elle possédés, de telle
maniere qu'il paroisse, que la Li-
berté des Elections, estimée très-
nécessaire dans l'Eglise Anglicane,
& que nous avons accordée & con-
firmée par notre Chartre, avant nos
différends avec les Barons, a été
accordée par un acte libre de notre
volonté, & nous entendons que la-
dite Chartre soit observée par Nous
& par nos Successeurs à jamais.

II.

Nous avons aussi accordé à tous

nos Sujets libres du Royaume d'Angleterre, pour Nous & nos Héritiers & Successeurs, toutes les Libertés spécifiées ci-dessous, pour être possédées par eux & par leurs Héritiers, comme les tenant de Nous & de nos Successeurs.

III.

Si quelqu'un de nos Comtes, Barons, ou autres qui tiennent des Terres de Nous, sous la redevance d'un service militaire, vient à mourir, laissant un Héritier en âge de majorité, cet Héritier ne payera, pour entrer en possession du Fief, que selon l'ancienne taxe, savoir l'Héritier d'un Comte, pour tout son Fief, 100 marcs; l'Héritier d'un Baron, pour un Fief entier, 100 Schellings, & tous les autres à proportion, selon l'ancienne taxe des Fiefs.

IV.

Si l'Héritier se trouve en âge de minorité, le Seigneur, de qui son

Fief releve, ne pourra prendre la Garde-noble de sa personne, avant que d'en avoir reçu l'Hommage qui lui est dû. Ensuite, cet Héritier, étant parvenu à l'âge de vingt & un an, sera mis en possession de son Héritage, sans rien payer au Seigneur. Que s'il est fait Chevalier pendant sa minorité, son Fief demeurera pourtant sous la garde du Seigneur, jusqu'au tems ci-dessus marqué.

V.

Celui qui aura en garde les Terres d'un Mineur, ne pourra prendre sur ces mêmes Terres, que des profits & des services raisonnables, sans détruire ni détériorer les biens des Tenanciers, ni rien de ce qui appartient à l'Héritage. Que s'il arrive que Nous commettions ces Terres à la garde d'un Shérif, ou de quelque autre personne que ce soit, pour nous en rendre compte, & qu'il y fasse quelque dommage,

nous promettons de l'obliger à le réparer, & de donner la garde de l'Héritage à quelque Tenancier discret du même Fief, qui en sera responsable envers Nous, de la même manière.

VI.

Les Gardiens des Fiefs maintiendront en bon état, tant les maisons, parcs, garennes, étangs, moulins, & autres choses en dépendant, que les revenus, & les rendront à l'Héritier, lorsqu'il sera en âge, avec sa Terre bien fournie de charrues & autres choses nécessaires, ou du moins, autant qu'ils en auront reçu. La même chose sera observée, dans la garde qui nous appartient, des Archevêchés, Evêchés, Prieurés, Abbayes, Eglises, &c. excepté que ce droit de garde ne pourra être vendu.

VII.

Les Héritiers seront mariés selon leur état & condition, & les

Parens en seront informés avant que le mariage soit contracté.

VIII.

Aussi-tôt qu'une Femme sera Veuve, on lui rendra ce qu'elle aura eu en dot, ou son héritage, sans qu'elle soit obligée de rien payer pour cette restitution, non plus que pour le douaire qui lui sera dû sur les biens qu'elle & son Mari auront possédés, jusqu'à la mort du Mari. Elle pourra demeurer dans la principale maison de son défunt Mari, quarante jours après sa mort, & pendant ce tems-là, on lui assignera son douaire, en cas qu'il n'ait pas été réglé auparavant. Mais si la principale maison étoit un Château fortifié, on pourra lui assigner quelque autre demeure où elle soit commodément, jusqu'à ce que son douaire soit réglé. Elle y sera entretenue de tout ce qui sera raisonnablement nécessaire pour sa subsistance, sur les revenus des biens

communs d'elle & de son défunt Mari. Le douaire sera réglé à la troisiéme partie des Terres possédées par son Mari pendant qu'il étoit en vie, à moins que, par son Contrat de mariage, il n'ait été réglé à une moindre portion.

IX.

On ne pourra contraindre aucune Veuve, par la saisie de ses meubles, à prendre un autre Mari, pendant qu'elle voudra demeurer dans l'état de viduë. Mais elle sera obligée de donner caution qu'elle ne se remariera point sans notre consentement, si elle relève de Nous, ou sans celui du Seigneur de qui elle relève immédiatement.

X.

Ni Nous, ni nos Baillifs, ne ferons jamais saisir les Terres ou les rentes de qui que ce soit, pour dettes, tant que le Débiteur aura des meubles pour payer sa dette, & qu'il paroitra prêt à satisfaire son Créancier.

ier. Ceux qui l'auront cautionné ne seront point exécutés, tant que le Débiteur même sera en état de payer.

XI.

Que si le Débiteur ne paye point, soit par impuissance, soit par défaut de volonté, on exigera la dette des Cautions, lesquelles auront une hypothèque sur les biens & rentes du Débiteur, jusqu'à la concurrence de ce qui aura été payé pour lui; excepté qu'il fasse voir une décharge des Cautions.

XII.

Si quelqu'un a emprunté de l'argent des Juifs, & qu'il meure avant que la dette soit payée, l'Héritier, s'il est Mineur, ne payera point d'intérêt pour cette dette, tant qu'il demeurera en âge de Minorité, de qui que ce soit qu'il relève. Que si la dette vient à tomber entre nos mains, Nous nous contenterons de garder le gage livré par le Con-

trat, pour sûreté de la même dette.

XIII.

Si quelqu'un meurt étant Débiteur des Juifs, sa Veuve aura son douaire, sans être obligée de payer aucune partie de cette dette. Et si le défunt a laissé des enfans Mineurs, ils auront la subsistance proportionnée au bien réel de leur Pere, & du surplus, la dette sera payée. Sauf toutefois le service dû au Seigneur. Les autres dettes dûes à d'autres qu'à des Juifs, seront payées de la même manière.

XIV.

Nous promettons de ne faire aucune levée ou imposition, soit pour le droit de Scurage, ou autre, sans le consentement de notre commun Conseil du Royaume, à moins que ce ne soit pour le rachat de notre personne, ou pour faire notre Fils aîné Chevalier, ou pour marier une fois seulement, notre Fille aînée, dans tous lesquels cas, nous leve-

rons seulement une aide raisonnable & modérée.

XV.

Il en sera de même à l'égard des Subsidés que nous leveront sur la Ville de Londres, laquelle jouira de ses anciennes libertés & coutumes, tant sur l'eau que sur terre.

XVI.

Nous accordons encore à toutes les autres Villes, Bourgs & Villages, aux Barons des cinq-Ports, & à tous autres Ports, qu'ils puissent jouir de leurs privilèges, & anciennes Coutumes, & envoyer des Députés au Conseil commun pour y regler ce que chacun doit fournir, les trois cas de l'Article XIV. exceptés.

XVII.

Quand il sera question de regler ce que chacun devra payer pour le droit de Scutage, Nous promettons de faire sommer, par des ordres particuliers, les Archevêques,

les Evêques, les Abbés, les Comtes, & les Grands Barons du Royaume, chacun en son particulier.

XVIII.

Nous promettons encore de faire sommer en général, par nos Shérifs ou Baillifs, tous ceux qui tiennent des Terres de nous en Chef, quarante jours avant la tenue de l'Assemblée Générale, de se trouver au lieu assigné, & dans les sommations, Nous déclarerons les causes pour lesquelles l'assemblée sera convoquée.

XIX.

Les sommations étant faites de cette manière, on procédera sans délai à la décision des affaires, selon les avis de ceux qui se trouveront présens, quand même tous ceux qui auront été sommés n'y seroient pas.

XX.

Nous promettons de n'accorder

à aucun Seigneur que ce soit la permission de lever aucune somme sur ses Vassaux & Tenanciers, si ce n'est pour le délivrer de prison, pour faire son Fils aîné Chevalier, ou pour marier sa Fille aînée, dans lesquels cas, il pourra seulement lever ne taxe modérée.

XXI.

On ne saisira les meubles d'aucune personne, pour l'obliger, à raison de son Fief, à plus de service qu'il n'en doit naturellement.

XXII.

La Cour des Communs Plaïdoyers ne suivra plus notre personne, mais elle demeurera fixe en un certain lieu. Les procès touchant l'Expulsion de possession, la Mort d'un Ancêtre, ou la Présentation aux Bénéfices, seront jugés dans la Province dont les Parties dépendent, de cette manière: Nous ou notre Grand Justicier, enverrons une fois tous les ans, dans chaque Comté,

Comté, des Juges qui, avec les Chevaliers des mêmes Comtés, tiendront leurs Assises dans la Province même.

XXIII.

Les procès qui ne pourront être terminés dans une Session, ne pourront être jugés dans un autre lieu du circuit des mêmes Juges; & les affaires, qui, pour leurs difficultés, ne pourront pas être décidées par ces mêmes Juges, seront portées à la Cour du Banc du Roi.

XXIV.

Toutes les affaires qui regardent la dernière Présentation aux Eglises, seront portées à la Cour du Banc du Roi, & y seront terminées.

XXV.

Un Tenancier libre ne pourra pas être mis à l'amende pour de petites fautes, mais seulement pour les grandes, & l'amende sera proportionnée au crime, sauf la subsistance dont il ne pourra être pri-

vé. Il en sera usé de même à l'égard des Marchands, auxquels on sera tenu de laisser ce qui leur sera nécessaire pour entretenir leur commerce.

XXVI.

Semblablement, un Payfan, ou autre personne à nous appartenant, ne pourra être mis à l'amende, qu'aux mêmes conditions. C'est-à-dire, qu'on ne pourra point toucher aux instrumens servant au labourage. Aucune des susdites amendes ne sera imposée que sur le Serment de douze hommes du voisinage reconnus pour gens de bonne réputation.

XXVII.

Les Comtes & les Barons ne seront mis à l'amende que par leurs Pairs, & selon la qualité de l'offense.

XXVIII.

Aucun Ecclésiastique ne sera mis à une amende proportionnée au re-

51
venu de son Bénéfice, mais seulement aux biens laïques qu'il possède, & selon la qualité de la faute.

XXIX.

On ne contraindra aucune Ville, ni aucune personne, par la faisie des meubles, à faire construire des ponts sur les rivières, à moins qu'elles n'y soient obligées par un ancien droit.

XXX.

On ne fera aucune digue aux rivières, qu'à celles qui en ont eü de tems de Henri I.

XXXI.

Aucun Shérif, Connétable, Coroner, ou autre Officier, ne pourra tenir les Plaids de la Couronne.

XXXII.

Les Comrés, Centaines, Wapentacks, Dixaines demeureront fixés selon l'ancienne forme, les Terres de notre Domaine particulier exceptées.

52
XXXIII.

Si quelqu'un tenant de Nous un Fief Laique, meurt, & que le Scherif ou Baillif produise des preuves pour faire voir que le Défunt étoit notre débiteur, il sera permis de saisir & d'enregistrer ses meubles trouvés dans le même Fief, jusqu'à la concurrence de la somme due, & cela par l'inspection de quelques voisins réputés gens d'honneur, afin que rien ne soit détourné, jusqu'à ce que la dette soit payée. Le surplus sera laissé entre les mains des Exécuteurs du Testament du Défunt. Que s'il se trouve que le Défunt ne nous devoit rien, le tout sera laissé à l'Héritier, sauf les droits de la Veuve & des Enfants.

XXXIV.

Si quelque Tenancier meurt sans faire Testament, les effets mobiliers seront distribués par les plus proches parens & amis, avec

53
l'approbation de l'Eglise, sauf ce
qui étoit dû par le Défunt.

XXXV.

Aucun de nos Baillifs, ou Con-
nétables, ne prendra le grain, ou
autres effets mobilières d'une per-
sonne qui ne sera pas de sa jurisdic-
tion, à moins qu'il ne le paye
comptant, ou qu'il n'ait aupara-
vant convenu avec le vendeur du
rems du paiement. Mais si le ven-
deur est de la Ville même, il sera
payé dans quarante jours.

XXXVI.

On ne pourra saisir les meur-
bles d'aucun Chevalier, sous pré-
texte de la garde des Châteaux,
s'il offre de lui-même le service,
ou de donner un homme en sa pla-
ce en cas qu'il ait une excuse va-
lable pour s'en dispenser lui-mê-
me.

XXXVII.

S'il arrive qu'un Chevalier soit
commandé pour aller servir à l'ar-

mée, il sera dispensé de la garde des Châteaux, tout autant de tems qu'il fera son service à l'armée, pour raison de son Fief.

XXXVIII.

Aucun Sherif ou Baillif ne prendra par force, ni chariots ni chevaux, pour porter notre bagage, qu'en payant le prix ordonné par les anciens Réglemens, sçavoir, dix sols par jour pour un Chariot à deux chevaux, & quatorze sols pour un à trois chevaux.

XXXIX.

Nous promettons de ne faire point prendre les Chariots des Ecclesiastiques, ni des Chevaliers, ni des Dames de qualité, non plus que du bois pour l'usage de nos Châteaux, que du consentement des Propriétaires.

XL.

Nous ne tiendrons les Terres de ceux qui seront convaincus de felonie, qu'un an & un jour : après

quoï nous les mettrons entre les
mains du Seigneur.

XLI.

Tous les Filets à prendre des
Saumons, ou autres Poissons, dans
les rivières de Midway, ou dans
la Tamise, & dans toutes les rivié-
res d'Angleterre, excepté sur les
côtes, seront ôtés.

XLII.

On n'accordera plus aucun Writ
ou ordre appelé Præcipe par le-
quel un Tenancier doive perdre
son procès.

XLIII.

Il y aura une même mesure dans
tout le Royaume, pour le vin &
pour la bière, aussi bien que pour
le grain, & cette mesure sera con-
forme à celle dont on se sert à Lon-
dres. Tous les draps auront une
même largeur, sçavoir, deux ver-
ges entre les deux lisières. Les poids
seront aussi les mêmes dans tout
le Royaume.

58
XLIV.

On ne prendra rien, à l'avenir, pour les Writs ou Ordres d'informer, de celui qui désirera qu'information soit faite, touchant la perte de la vie ou des membres de quelque personne. Mais ils seront accordés gratis, & ne seront jamais refusés.

XLV.

Si quelqu'un tient de nous une Ferme, soit Socage ou Burgage, & quelques Terres d'un autre, sous la redevance d'un service militaire, Nous ne prétendrons point, sous prétexte de cette Ferme, avoir la garde de l'Héritier Mineur, ou de la Terre qui appartient au Fief d'un autre. Nous ne prétendrons pas même à la garde de la Ferme, à moins qu'elle ne soit sujette à un service militaire.

XLVI.

Nous ne prétendons point avoir la garde d'un Enfant Mineur, ou

57
de la Terre qu'il tient d'un autre
sous l'obligation d'un service mili-
taire, sous prétexte qu'il nous de-
vra quelque petite redevance, com-
me de nous fournir des épées ou
des flèches, ou quelque autre chose
de cette nature.

XLVII.

Aucun Baillif, ou autre de nos
Officiers, n'obligera personne à se
purger par serment sur la simple ac-
cusation ou témoignage, à moins
que ce témoignage ne soit confirmé
par des gens dignes de foi.

XLVIII.

On n'arrêtera, ni n'emprisonnera,
ni ne dépossèdera de ses biens, cou-
tumes & libertés, & on ne fera
mourir personne, de quelque ma-
nière que ce soit, que par le Ju-
gement de ses Pairs, selon les loix
du País.

XLIX.

Nous ne vendrons, ne refuserons,
ou ne différerons la justice à person-
ne.

Gv.

L.

Nos Marchands, s'ils ne sont publiquement prohibés, pourront librement aller & venir dans le Royaume, en sortir, y demeurer, le traverser par terre ou par eau, acheter, vendre, selon les anciennes coutumes, sans qu'on puisse imposer sur eux aucune maltote, excepté en tems de guerre, ou quand ils seront d'une Nation en guerre avec Nous.

L.I.

S'il se trouve de tels Marchands dans le Royaume, au commencement d'une Guerre, ils seront mis en sureté, sans aucun dommage de leurs personnes ni de leurs effets, jusqu'à ce que Nous, ou notre Grand Justicier, soyons informés de la manière dont nos Marchands sont traités chez les ennemis, & si les nôtres sont bien traités, ceux-ci le seront aussi parmi nous.

LII.

Il sera permis, à l'avenir, à toutes personnes, de sortir du Royaume, & d'y retourner en toute sûreté, sauf le droit de fidélité qui nous est dû. Excepté toutefois en tems de guerre, & pour peu de tems, quand il sera nécessaire pour le bien commun du Royaume. Excepté encore les Prisonniers & les Proscrits, selon les loix du País, & les Peuples qui seront en guerre avec Nous, aussi bien que les Marchands d'une Nation ennemie, comme en l'article précédent.

LIII.

Si quelqu'un relève d'une Terre qui vienne à nous échoir, soit par confiscation, ou autrement, comme de Wallingford, de Boulogne, de Nottingham, de Lencastre, qui sont en notre possession, & qui sont des Baronnies, & qu'il vienne à mourir, son Héritier ne donnera rien, & ne sera tenu de faire aucun autre

service , que celui auquel il seroit obligé , si la Baronnie étoit en la possession de l'ancien Baron, & non dans la nôtre. Nous tiendrons ladite Baronnie de la même manière que les anciens Barons la tenoient avant Nous. Nous ne prétendrons point, pour raison de ladite Baronnie tombée entre nos mains, avoir la Garde noble d'aucun des Vassaux, à moins que celui qui possède un Fief relevant de cette Baronnie, ne relevât aussi de Nous, pour un autre Fief, sous l'obligation d'un service militaire.

LIV.

Ceux qui ont leurs habitations hors de nos Forêts, ne seront point obligés de comparoître devant nos Juges des Forêts sur des sommations générales, mais seulement ceux qui sont intéressés dans le procès, ou qui sont cautions de ceux qui ont été arrêtés pour malversations concernant nos Forêts.

6r

L V.

Tous les Bois qui ont été réduits en Forêts par le Roi Richard notre Frere, seront rétablis en leur premier état, les Bois de nos propres Domaines exceptés.

L V I.

Personne ne pourra vendre ou donner aucune partie de sa Terre au préjudice de son Seigneur. C'est-à-dire à moins qu'il ne lui en reste assez pour pouvoir faire le service dû au Seigneur.

L V I I.

Tous Patrons d'Abbayes qui ont des Chartres de quelqu'un des Rois d'Angleterre, contenant droit de Patronat, ou qui possèdent ce droit, de tems immémorial, auront la garde de ces Abbayes, pendant la vacance, comme ils doivent l'avoir, selon ce qui a été déclaré.

L V I I I.

Personne ne sera mis en prison sur l'appel d'une femme, pour la

mort d'aucun autre homme que du propre mari de la femme.

LIX.

On ne tiendra le Shire-gemot, ou la Cour du Comté, qu'une fois le mois, à moins que ce ne soit dans les lieux où la coutume est de mettre un plus grand intervalle entre les Sessions, où l'on continuera de même, selon l'ancienne coutume.

LX.

Aucun Sherif ou Baillif ne tiendra son Tour, ou sa Cour, que deux fois l'an; sçavoir, la première, après les fêtes de Pâque; la seconde, après la Saint Michel & dans les lieux accoutumés. Alors l'inspection ou examen des cautions ou suretés dont les hommes libres de notre Royaume se servent mutuellement, se fera, au terme de Saint Michel, sans aucune oppression; de telle manière, que chacun ait les mêmes libertés dont il jouissoit sous le ré-

gne de Henri I, & de celles qu'il peut avoir obtenuës depuis.

LXI.

Que ladite Inspection se fasse de telle sorte, qu'elle ne porte aucun préjudice à la paix, & que la Dixaine soit remplie comme elle le doit être.

LXII.

Que le Sherif n'opprime & ne vexé personne, mais qu'il se contente des droits que les Scherifs avoient accoutumé de prendre sous le règne d'Henri I.

LXIII.

Qu'à l'avenir, il ne soit permis à qui que ce soit, de donner sa Terre à une Maison Religieuse, pour la tenir ensuite en Fief de cette Maison.

LXIV.

Il ne sera point permis aux Maisons Religieuses de recevoir des Terres de cette manière, pour les rendre ensuite aux Propriétaires, &

condition de relever des Monastères. Si, à l'avenir, quelqu'un entreprend de donner sa Terre à un Monastère, & qu'il en soit convaincu, le don sera nul, & la Terre donnée sera confiscuée au profit du Seigneur.

LXV.

Le droit de Scutage sera perçu, à l'avenir, selon la coutume pratiquée sous Henri I. Que les Sherifs n'entreprennent point de vexer qui que ce soit, mais qu'ils se contentent de leurs droits.

LXV.

Toutes les libertés & privilèges que nous accordons par cette présente Chartre, à l'égard de ce qui nous est dû par nos Vassaux, seront observés de même par les Clercs & par les Laïques, à l'égard de leurs Tenanciers.

LXVII.

Sauf le droit des Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs, Tem-

pliers, Hospitaliers, Comtes, Barons, Chevaliers, & de tous les autres, tant Laïques qu'Ecclesiastiques, dont ils jouissoient avant cette Charte.

Témoins &c.

On peut faire deux observations importantes sur la grande Charte. La première, que les privilèges qu'elle contient sont une concession du Roi, comme il est marqué en termes formels au commencement de l'acte: la seconde, que ces privilèges ne regardent que la liberté des sujets, & l'immunité de toute taxe extraordinaire sans le consentement des Barons.

Il n'est pas aisé de concevoir, & il est impossible d'exprimer ce qui se passa dans le cœur du Roi, lorsqu'il pensa sérieusement à la lâcheté qu'il venoit de faire. Redevable de sa gloire à ses ancêtres & comptable de son autorité à ses descendans, il fut désespéré d'avoir

par une seule démarche flétri l'une & ruiné l'autre. Sans craindre le crime, ce Prince craignoit l'infamie. Son sang ou celui de ses ennemis devoit rétablir sa réputation. Il avoit juré son deshonneur, il jura bien plus sincèrement sa vengeance.

Innocent III, ce Pontife orgueilleux qui avoit toutes les vertus, excepté celles de son état, devint sa ressource. Depuis long-temps les Chefs de la religion franchissoient criminellement les limites que le Ciel leur avoit prescrites. Las d'édifier l'univers par leur piété, ils commencèrent à l'étonner par leur ambition. Au gré de leurs passions, la Chrétienté étoit un empire dont ils étoient les maîtres; ils ne regardoient les Trônes que comme de simples Fiefs de leur Thiare; & Rome moderne avec des Bulles voulut disposer aussi souverainement des Couronnes, que l'ancien-

ne Rome l'avoit fait avec des armées. Ces odieuses prétentions réglèrent les démarches de la Cour Romaine. Les Rois assez généreux pour soutenir les droits du diadème furent excommuniés, déposés, & leurs sujets délivrés du serment de fidélité. Dès-lors le lien précieux qui unissoit les Peuples & les Souverains fut rompu, les Nations ne virent plus que des Tyrans dans leurs Maîtres. Les Couronnes furent chancelantes sur la tête des plus grands Monarques, & les jours des meilleurs Rois en péril. La révolte appuyée sur un saint motif & assurée de l'impunité, ne connut plus de bornes. Le Roi Jean lui-même avoit éprouvé toutes ces horreurs. Le hazard, ou son imprudence l'avoient brouillé avec Innocent ; pour se réconcilier avec lui, il lui en coûta son indépendance. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Pontife & la super-

tion du Peuple l'avoient jetté, qu'en soumettant sa Personne & sa Couronne au Saint Siège : Londres devint tributaire de Rome.

Le Prince, dont le désespoir faisoit toute la politique, chercha dans le mal passé un remède à la situation présente. Un maître éloigné lui parut moins odieux qu'une multitude de tyrans domestiques. Il fit envisager au Pape les entreprises des Barons comme un attentat contre les droits de la Cour de Rome. Innocent quittoit peu le glaive; il s'en servit contre les rebelles qu'il excommunia, & déchargea le Monarque opprimé des promesses & des sermens que lui avoit arrachés la violence. Jean comptoit beaucoup sur ces excommunications, & encore plus sur de bonnes armées. Son caractère & sa situation attirèrent auprès de lui tous les scélérats de l'Europe, qu'il fit de plus grands établissemens.

& qui se promirent un butin immense. Avec ces troupes, telles qu'il les lui falloit, ce Prince porta le fer & le feu dans toutes les parties de l'Angleterre.

Les Seigneurs Anglois, qui en commençant la guerre avoient tout prévu, excepté ce déluge d'étrangers, sentirent tout le péril de leur situation. Qu'on juge de leur embarras, ou pour mieux dire de leur désespoir ; ils demanderent un maître & un vengeur à la France. Philippe Auguste y regnoit avec une dignité inconnue depuis Charlemagne. Ce Prince étoit plus que conquérant, il fut un grand Roi. On lui reproche d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées, il n'en fit pas une seule dans son conseil. Méprisant par grandeur d'ame les conquêtes faciles, & par bon sens les infructueuses, il s'occupa du soin plus utile & plus noble de détruire les Fiefs & les grands

Vassaux. En exécutant au moins en partie un projet si glorieux, ce puissant génie ranima pour ainsi dire, les cendres de la Monarchie. Il commença par rendre les François heureux, il finit par les rendre redoutables.

L'éclat d'un si beau regne avoit ébloui les Seigneurs Anglois & déterminé leurs vœux. Louis fils aîné de France fut proclamé Roi d'Angleterre. Une Couronne est rarement refusée. Philippe & Louis acceptèrent celle qu'on leur offroit; le premier pour affoiblir des ennemis trop puissans; & le second par une vanité de jeune homme. En vain, pour les en détourner, Innocent menaça-t'il l'un & l'autre. Tandis que le Pere cherchoit à adoucir le Pape par des excuses, le Fils avec sept cent voiles alloit remplir sa destinée. A son arrivée tout plia dans l'Isle. Les principaux Seigneurs accoururent pour

lui rendre hommage. Il entra avec eux dans Londres, moins en conquérant qu'en Prince légitime, qui auroit pris possession d'une Couronne qui lui appartenoit. La Capitale entraînoit les autres Villes, lorsque le Legat en lançant contre Louis les foudres de l'Eglise arrêta la révolution.

Le Roi fugitif auroit dû saisir ce précieux instant pour adoucir ses Peuples; il s'en servit pour les aggraver davantage par ses incendies & par ses ravages. L'inaction où il avoit vécu depuis que son Concurrant étoit débarqué, se changea en une frénésie barbare qu'il communiqua à ses aventuriers, ou qu'il reçut d'eux. Le Pays qui lui étoit fidèle & celui qui ne l'étoit pas, tout fut également réduit en cendres. Il paroissoit avoir conçu le dessein furieux de s'ensevelir sous les ruines de ses Etats. Après avoir perdu presque tout, il voulut s'ôter

jusqu'à l'espérance & à la consolation d'être plaint. Le chagrin mit fin à ses crimes dans ces circonstances. En mourant, il laissa son héritier Henry III au berceau, son ennemi sur son Trône, & ses peuples en possession de tenir tête à leurs Souverains. La haine des Anglois s'éteignit par la mort de Jean. Bien plus, l'aversion qu'ils avoient pour lui se tourna contre les François. La jeunesse de Henri excita la compassion, & ses inclinations reveillèrent les espérances. On le proclama Roi âgé de dix ans. La grande Charte, cette occasion de tant de scènes tragiques, fut confirmée par le jeune Prince. Ses Partisans garantirent sa promesse, qu'on eut soin de lui faire ratifier dans la suite; & Louis qui s'étoit familiarisé avec l'idée d'une Couronne, repassa la mer avec beaucoup de chagrin & fort peu de gloire : il trouva depuis dans son héritage de quoi se consoler

foler de la perte de sa conquête.

III. E P O Q U E.

*Le Parlement s'établit sous le
Règne de Henry III. l'An
1234.*

L E s grands Princes fondent les Empires, les bons les affermissent, les mauvais les détruisent. La révolution commencée sous le Roi Jean doit se précipiter vers son terme sous le Roi Henry. La Minorné qui est la partie foible des autres Régnes fut la plus belle de celui-ci. Guillaume Comte de Pembrok, Grand Maréchal d'Angleterre qui avoit retardé la chute du pere, & procuré ou hâté l'élevation du

D

fils , fut chargé en qualité de Ré-
 gent de l'administration des affai-
 res. Cet homme célèbre se trou-
 va heureusement d'un esprit assez
 vaste pour embrasser toutes les
 parties du Gouvernement , d'un
 cœur assez élevé pour s'y consa-
 crer , d'un bonheur assez constant
 pour y réussir. Il joignit aux qua-
 lités brillantes , qui séduisent la
 multitude , les vertus solides qui
 procurent l'estime des honnêtes
 gens. Il scut par ses soins étouf-
 fer les dissensions civiles qui ve-
 noient de déchirer sa Patrie , il
 rappella les Sujets à leur devoir ,
 contint les Grands dans la soumis-
 sion , prévint les plaintes du Peu-
 ple , reprima les entreprises des
 Factieux , rendit la force aux Loix ,
 rétablit l'ordre dans les Finances ,
 remit la discipline parmi les Tro-
 pes , assura le repos du Royar-
 me. Ces succès furent l'ouvrage
 de peu de tems , & de beaucoup

de défintéressement, de droiture & d'application. L'éclat de ces grands événemens ne fut terni par aucune tache. Pembrok eut réellement cette magnanimité, dont la seule apparence a fait tant de réputations immortelles. Il fut dans tous les sens un grand homme, & peut-être le meilleur Citoyen qu'ait eu l'Angleterre.

La mort du Régent qu'on regardoit, selon que le rapporte son Epitaphe, comme un Soleil dans le Conseil, & comme un Mars dans les Armées, fit prévoir aux moins éclairés, que l'Etat venoit de perdre le seul Pilote qui pût le conduire. Comme la tranquillité, dont le Pembrok avoit fait jouir sa Nation, n'étoit pas l'ouvrage des Loix, mais de sa capacité, il n'y avoit que des qualités aussi héroïques que les siennes, qui pussent perpétuer ce bonheur. Malheureusement

jeune Roi étoit né sans talens , & plus malheureusement encore l'éducation n'en donne point.

Henry n'auroit pas suffi à conduire un Etat tranquille , une Nation docile , des Sujets accoutumés au joug ; & il prenoit les rênes d'une Monarchie , où il y avoit des affaires difficiles à négocier , des querelles violentes à soutenir , des pertes immenses à réparer , des prétentions embrouillées à discuter , une ligue opiniâtre à diffiper. Pour soutenir le poids de la Couronne dans ces conjonctures , il auroit fallu un génie sublime , une politique profonde , des vûes étendues , une fermeté inébranlable ; l'art de manier les esprits fâcheux , d'occuper les inquiets , de fixer les inconstans , de contenter les difficiles : & Henry fut un homme mou qui ne sçut jamais se roidir contre aucun obstacle ; un Maître

foible , qui sacrifia ses vrais Ser-
viteurs à ses ennemis ; un Prince
inconstant , qui n'eut jamais de
favori qu'il ne disgraciât , ni d'en-
nemi qu'il n'admit à ses bonnes
graces ; un esprit volage , qui en-
treprenoit par inquiétude & qui
se désistoit par inconstance ; une
ame commune qui craignoit peu
le mépris & désiroit peu la gloi-
re ; un cœur tremblant , qui n'eut
jamais le courage d'assurer son re-
pos par le sacrifice de quelque
tête factieuse ; un Roi de Théâ-
tre , qui ne joua jamais qu'un rôle
emprunté , & qui n'eut de volon-
tés que celles qu'on lui fit avoir.

Un tel caractère présageoit à
l'Angleterre un Règne agité &
par conséquent sanguinaire. Ces
malheurs furent suspendus par
l'habileté des deux grands Minis-
tres qui remplacèrent le Régent ,
je veux dire , Pierre des Roches
Evêque de Winchester , & Hu-

bert Dubourg grand Justicier d'Angleterre. Le premier étoit François, & le second Anglois. L'un étoit célèbre par ses talens, & l'autre par ses services. Le François avoit contribué à l'élévation d'Henry, l'Anglois avoit arrêté le cours de la fortune de Louis. Des Roches sçavoit utilement employer le glaive de l'Eglise, & Dubourg l'épée du Prince. Le Prélat avoit l'apparence de plus de vertus, le Militaire en avoit de plus éclatantes : tous deux étoient ou devinrent avides de gloire, de richesses, de considération & d'autorité.

La concurrence de ces deux favoris fut d'abord utile. Elle anima leur zèle sans exciter leur jalousie. L'émulation depuis se changea en haine. Chacun voulut être le premier en faveur & le plus grand en autorité. Pour parvenir à leur but, ils prirent des routes

différentes. L'Evêque voulut se rendre utile, & le Grand Justicier agréable; le premier prêchoit l'épargne, & le second la profusion: l'un étoit pour l'observation de la grande Charte, & l'autre pour le Despotisme. Des Roches eut le sort ordinaire des Ministres austères, il fut sacrifié au Favori, qui se trouvant sans Rival devint tout à fait le Maître.

Dès les premiers jours de son Administration, Dubourg aigrit la Nation par la révocation de la grande Charte, ce sujet d'une division éternelle entre le Roi & les Barons; il la poussa à bout bientôt après, en manquant l'occasion, toujours précieuse aux Anglois, de nuire à la France. Une ligue formidable menaçoit cette Monarchie d'une ruine entière durant la Minorité de Saint Louis. Le Comte de Boulogne second

Fils de Philippe Auguste y étoit entré dans l'espérance d'usurper la Couronne : le Comte de Bretagne , pour s'affranchir de l'hommage qu'il faisoit au Roi : la Comtesse de Flandres , par haine contre la Régente : le Comte de la Marche , pour envahir des Terres qui étoient à sa bienséance : le Comte de Toulouse , pour recouvrer les Places qu'on lui avoit surprises : le Comte de Provence , par considération pour Raimond son parent & son ami : quantité d'autres Seigneurs , par air , par caprice , par légèreté ; & comme si ces forces réunies neussent pas été suffisantes pour aecabler un Roi enfant , les Rebelles associèrent à leur haine & à leurs projets le Roi d'Angleterre.

Blanchede Castille , qui comme toutes les personnes célèbres a eu un nombre presque égal de Censeurs & d'Admirateurs , avoit dans le

vrai un grand courage & beaucoup de dextérité. Avec ces deux avantages, elle triompha des Rebelles en les divisant, & des Anglois en corrompant l'avidé Dubourg; & ce ne fut pas le dernier service de ce caractère, que cet infidèle Ministre rendit à la France.

Henri fut instruit des trahisons de Dubourg, du moins il les soupçonna; & cependant il ne changea pas de conduite. Accoutumé à la dépendance, ce Prince indolent se seroit trouvé embarrassé d'être Maître. Sans entrer dans l'examen fatigant des bonnes ou des mauvaises qualités des gens qu'il employoit, il trouvoit plus commode de porter le joug auquel il étoit accoutumé, que de se donner la peine de faire un choix plus utile, ou seulement un autre choix. Des mouvemens tumultueux & séditieux

tirèrent à la fin le Monarque aveuglé de sa l'érargie. La tête du Favori, ou du moins son éloignement furent demandés d'une voix unanime. Henri pour la première fois sacrifia son goût à l'indignation publique. Pour regagner ses Sujets, il jura de nouveau l'observation de la grande Charte; & ce qui est plus agréable s'il se peut, à la Nation, une haine éternelle contre la France.

La chute de Dubourg rendit à l'Etat un Ministre qui lui étoit agréable. Porté sur le Trône, si je puis m'exprimer ainsi, l'Evêque de Winchester étouffa les sentimens généreux qui l'avoient rendu autrefois l'idole publique. Son règne, encore plus que celui de son Prédécesseur, fut le Règne de la hauteur, de la duplicité, de la violence. Tous deux eurent le même fort; le Prélat comme le Grand-Justicier éprouva que si un

rival est toujours incommode, il est souvent nécessaire. Cette nouvelle scène se dénoua à l'ordinaire : le Roi consentit à tout, renvoya son favori, demanda pardon, & promit d'observer plus exactement la grande Charte.

Le Règne de Henri se passoit ainsi à accorder des Privilèges & à les révoquer, à faire des sermens & à les violer, à céder son autorité & à la reprendre, à se rendre esclave de ses Peuples & à travailler à en devenir le tyran. Ces flots agitoient la Nation depuis près de trente ans ; il étoit tems que le cahos se débrouillât, & que l'Etat prît enfin une consistance. Le Mariage du Roi avec Eléonor de Provence hâta cet instant funeste.

Les Provenceaux, qui sous un beau Ciel habitent une mauvaise Terre, suivirent en foule cette Princesse. L'Angleterre leur parut

une espèce de conquête, dont ils étoient bien résolus à tirer parti. Le feu de cette Nation ingénieuse s'étend à tout, à la fortune, au plaisir, à la gloire. Ils voulurent en arrivant que toutes leurs passions fussent satisfaites. Le Roi plus dangereux par foiblesse, que les Tyrans par méchanceté, se prêta à leur impatience. Bientôt ces Etrangers eurent dans leurs mains tous les biens, & sur leur tête tous les honneurs de l'Isle. Leur ambition, qui s'étendoit par les succès, se trouva gênée par les bornes de l'Autorité Royale; ils les franchirent avec l'audace ordinaire aux génies ardents & aux Favoris. Les Privilèges de la Nation & les Articles de la grande Charte furent violés avec des excès que la Nation ne connoissoit point, qu'elle n'avoit pas même craint.

L'Anglois murmura de tous ces

malheurs, & il est rare que l'Anglois s'en tienne au murmure. La révolte chez lui précède quelquefois la plainte, & ne manque presque jamais de la suivre. La capacité du Chef qui la conduit, en décide la durée & les avantages. Malheureusement pour Henri, les mécontents engagerent dans leur cabale l'homme, je ne dis pas d'Angleterre, je dis de toute l'Europe le plus redoutable.

Simon de Monfort Comte de Leycestre, étoit François & fils de ce fléau des Albigeois qui seroit au-dessus de tout éloge, si ses vertus avoient égalé ses talens. Héritier par sa mere des biens de la maison de Leycestre, il étoit devenu Anglois. Il aspira à tout par ambition, & il parvint à tout à force de mérite. Le Gouvernement de Guienne lui fut confié comme au seul Seigneur d'Angleterre, assez expérimenté pour domp-

ter les Gascons, & assez fier pour les humilier. Ces peuples ne souffrent patiemment aucun genre de supériorité, non pas même celle du vice. Le caractère de leur Gouverneur les désespéra; & Henri, sans qu'on en sache, ni qu'il en sçut lui-même la raison entra dans leur vûes. Ce Prince crut qu'il n'y auroit pas plus d'inconvénient à ôter une grande place, qu'il n'y en avoit eu à la donner: il se trompa. Leycestre oublia la faveur qu'on lui avoit faite en l'envoyant en Guienne, & ne parut disposé qu'à se souvenir de l'affront qu'on lui faisoit en le rappelant. Il dédaigna de se justifier, & demanda fièrement la récompense de ses services, moins dans l'espérance de l'obtenir, que pour avoir un prétexte de se joindre aux Factieux.

Cet hypocrite ou enthousiaste, & peut-être tous les deux ne fut pas plutôt à la tête de la ligue, qu'il

lui communiqua toute sa chaleur. Nourri de tout tems des vûes les plus ambitieuses , il fut extrême dès qu'il jugea à propos d'agir. Il ne s'amusa pas à dénouer le nœud gordien , il le coupa. Cependant profond dans l'art d'attiser le feu , il parut ne se prêter que par zèle aux impulsions que lui-même il communiquoit. Au masque imposant de toutes les vertus , il ajouta le talent singulier de donner un air héroïque à ses vices. Il étonna ses Ennemis par le brillant de son courage ; & par la supériorité de son génie , il se rendit Maître des événemens. Ses succès le portèrent au - delà de ses espérances : & son ambition commença , pour parler ainsi , où celle des autres hommes est satisfaite. C'est presque un problème dans l'Histoire , si Leycestre fut un tems verueux , ou si les injures qu'il reçût du Roi démasquerent seulement sa politique.

Les ligueurs , réunis , éclairés , affermis par un Chef de ce caractère , attendirent impatiemment l'instant décisif où ils pourroient vanger leurs injures particulières sous l'étendart respectable de la liberté publique. Cet instant se présenta bientôt. Les derniers Rois d'Angleterre , avoient assez imprudemment assemblé les grands pour les consulter dans les affaires importantes , ou dans les périls que couroit l'Etat. Les Barons avoient toujours formé des souhaits pour leur élévation , ils eurent alors des espérances ; Et dans la suite ils acquièrent des droits. Les circonstances leur furent d'abord si favorables , qu'ils se mirent en possession de régler les Subsides extraordinaires , du droit même de les imposer. Henri plus prodigue que ses Prédécesseurs avoit plus souvent formé cette Assemblée , & lui avoit procuré par là beaucoup.

d'éclat & de dignité. Son malheur ou plutôt son imprudence voulut qu'il la convoquât à Oxford, lorsque les cœurs étoient le plus aigris, & les esprits le plus aliénés.

Le Roi dut sentir à la première Séance tout le danger de sa situation. L'union, l'ordre, la subordination des Confédérés, le fit trembler pour sa liberté; un grand Prince auroit tremblé pour sa gloire. L'exécution de la grande Charte à laquelle on s'étoit borné jusqu'alors, fut la moindre des prétentions qu'on forma. La réformation de l'État fut demandée du ton de la sédition. On proposa au Roi de nommer douze personnes, à condition qu'il seroit permis aux Seigneurs d'en nommer autant, pour décider les affaires publiques à la pluralité des voix. Les grands dangers mettent un caractère dans tout son jour; on y montre tout sa grandeur ou toute sa foiblesse. Un autre dans cette occasion auroit mé-

rité un Trône , Henri dégrada la Royauté. Il consentit lâchement que les vingt-quatre Commissaires nommés , eussent la garde de toutes les Forteresses , la disposition de tous les Gouvernemens , & le choix de tous les grands Officiers de la Couronne.

Ces Articles que l'on nomma les Statuts ou les expédiens d'Oxford , éprouvèrent des contradictions. Le Comte de Warren les trouva durs , le Prince Edouard injustes , Henri neuveu du Roi humilians ; beaucoup de bons Citoyens y trouvèrent tous ces défauts à la fois. Les vingt - quatre n'en alloient pas moins toujours à leur but ; ils sapoient avec succès les droits du Monarque , & affermissoient les usurpations de la Ligue. Rien n'échappa à la vigilance des Confédérés. Ils s'assurèrent de l'intérieur du Royaume en bannissant les Errangers , ces sang-suës si long-tems abreuvées du sang Anglois.

Pour empêcher la France, dont ils craignoient la tranquillité de prendre part à leurs divisions, ils conclurent avec elle un Traité qu'ils ont désavoué depuis, & contre lequel les Ecrivains Francois auroient eû raison de se recrier davantage, s'il n'avoient pas canonisé jusqu'aux fautes de Saint Louis.

Ces arrangemens occupoient les Commissaires, lorsque l'esprit de division qui avoit bouleversé le Royaume se glissa parmi les Ligueurs. Il est souvent plus dangereux d'avoir des talens qu'humiliant de n'en avoir pas. On n'évite guères le mépris qu'on ne devienne l'objet de l'envie. L'ascendant que prit Leycestre dans la Confédération, en indisposa contre lui les principaux membres. Son habileté & son courage furent des crimes à des yeux jaloux, & ceux de tous les crimes qu'on étoit moins disposé à lui pardonner.

Le Monarque indolent fut réveillé par ces différens. L'union de ses ennemis l'avoit comme dégradé, leur désunion lui fit espérer qu'il pourroit rétablir son autorité. Roi & même grand Roi une fois en sa vie, il convoqua sans tarder un nouveau Parlement à Oxford, d'autres disent à Londres, pour remettre toutes choses sur l'ancien pied. Il fit l'ouverture de cette Assemblée en Maître, & y reprit le ton & les airs de Souverain. *Je vous ai assemblés, dit-il, pour vous intimer mes Ordres. J'anéantis les Conventions que nous avons faites dans des tems orageux. Vous m'en aviez promis les plus grands avantages : depuis trop long-tems j'en éprouve les inconvéniens. Mon Royaume depuis ce jour malheureux se trouve plus agité, & mon épargne n'a plus de ressources. Puisque je suis né Roy, je veux l'être. Reprenons chacun notre rôle, moi ce-*

lui de Maître ; vous celui de Sujets.

Cette courte harangue rendit royalistes les Ligueurs les plus outrés , & jusqu'à dix-neuf des vint-quatre Commissaires. Chez un autre Nation ce changement eut été un succès complet , ce ne fut rien en Angleterre. L'audacieux Leycestre affermi dans un parti , où il croyoit que la gloire croissoit avec le péril , éleva la voix , & l'adressant aux nouveaux Partisans du Monarque , d'un air de reproche , d'indignation , & de mépris : *Est-ce qu'il vous est permis , leur dit-il , de violer des Sermens aussi solennels que ceux que vous avez faits à Oxford. Le Ciel témoin de mes promesses ne le sera jamais de mon changement. De ce pas je vais au pied des Autels en renouveler l'engagement inviolable.*

Le discours du Roi n'étoit que grand , & celui de Leycestre étoit outré ; il se trouva par-là plus assorti à la circonstance & au cara-

être de ses Auditeurs ; aussi l'effet
 en fut-il incroyable : il fixa l'in-
 constance des uns , termina l'in-
 certitude des autres , & ramena
 les plus éloignés. La Guerre parut
 inévitable. Le Roi travailla d'un
 côté à recouvrer son autcité , &
 les Seigneurs de l'autre à mainte-
 nir leur confédération. Tout parut
 en armes. On s'attendoit chaque
 jour qu'une action décisive appren-
 drait à l'Angleterre , si elle devoit
 compter le Prince parmi ses ty-
 rans , ou les Ligueurs parmi les
 rebelles. L'inconstance de la Na-
 tion , dit un Historien , lui fut sa-
 lutaire en cette rencontre. Les pré-
 mières têtes de chaque parti chan-
 gèrent si souvent de Drapeaux ,
 que des deux côtés on devint ti-
 mide , parce qu'on ne savoit sur
 qui on pouvoit compter. Des
 guerres sans combat , & des né-
 gociations sans paix , consumèrent
 plus de deux années. Quelques sa

ges des deux partis , proposèrent enfin de prendre le Roi de France pour Arbitre des prétentions mutuelles des Sujets contre le Prince , & du Prince contre les Sujets. Henri l'accepta sans peine , & les Grands avec répugnance , ne voulant point de Roi pour Juge dans une cause qui sembleroit être celle de tous les Rois.

Louis préféra la gloire de juger une Nation à l'avantage de la combattre. La Religion qui éleva souvent son courage , enchaîna toujours sa politique. Les Confesseurs des Rois qui sont depuis devenus des hommes d'Etat , n'étoient alors que des Solitaires ; & malheureusement pour la France , leurs scrupules les plus mal fondés furent souvent préférés aux lumières des plus grands Ministres.

Après quelques jours donnés à l'examen de la cause la plus singulière qui ait jamais été , Louis prononça

l'Arrêt qui tenoit l'Angleterre & la France, & même toute l'Europe en suspens. Par cet Arrêt il cassa les Statuts d'Oxford, & maintint cependant les privilèges de la grande Charte. Ce jugement qui conservoit à chacun ses droits, étoit l'ouvrage de la sagesse & de l'équité même. Mais ce qui termine les différens est rarement du goût des Rebelles. La plûpart se recrièrent contre l'Arrêt. Leycestre plus adroit, prit un autre tour : il prétendit que tous les articles d'Oxford, n'étant fondés que sur la grande Charte, les Confédérés avoient gagné leur cause, puisque par l'Arrêt même du Roi de France, la grande Charte subsistoit en son entier : ainsi le jugement le plus modéré, le plus authentique, n'eût d'autre effet que de faire rentrer dans l'ordre des factieux les moins passionnés, ou ceux qui mécontents de la faction même, cherchoient un prétexte pour s'en séparer.

Des

Des dispositions si opposées à la paix , furent suivies de la guerre la plus sanglante. Le bon parti prévalut d'abord. Henri également susceptible de présomption & de crainte , selon le tour que prenoient ses affaires , résolut de suivre la fortune , & marcha droit à la Capitale. Leycestre alla au devant de lui , & les armées se trouvèrent en présence à Leuses dans le Comté de Suffex. Avant de pousser plus loin la querelle , l'austère Chef des Confédérés , chercha à son ordinaire à mettre les apparences de son côté. Pour se justifier du sang qu'il alloit repandre , il écrivit une lettre fort soumise au Roi , & lui proposa un accomodement ; mais toujours ferme , toujours uniforme , il ne relâchoit rien de ses prétentions. Ses soumissions furent mal reçues ; la réponse de Henri fut d'un maître fier , d'un Roi irrité. Leycestre s'y attendoit , & s'étoit préparé à la bataille.

Les Royalistes étoient partagés en trois corps. Le Prince Edouard commandoit la droite, le Roi des Romains la gauche, & Henri le centre. Le Comte régla sa disposition sur celle de ses ennemis. Edouard commença l'action. Il attaqua les Milices de Londres qu'il avoit en tête, les enfonça & les poursuivit avec l'ardeur qu'inspirent la jeunesse, la valeur, & la vengeance. Leycefre qui observoit avec le sang froid d'un grand capitaine les fautes de ses Ennemis, profita sans tarder de l'éloignement du jeune Prince pour fondre sur ce qui restoit. Les Barons instruits du sort qui les attendoit, si le combat leur étoit contraire, attaquèrent avec une impétuosité mêlée de désespoir les Troupes Royales qui n'avoient pas les mêmes raisons pour combattre avec la même animosité: elles plièrent sans beaucoup de résistance & abandonnèrent leurs Chef à la discrétion de leurs enne-

mis. Les deux Rois venoient de se rendre , lorsque Edouard retourna triomphant de la poursuite du corps qu'il avoit battu. Quoiqu'il vît qu'en courant après une victoire chimérique , il en avoit laissé échapper une véritable, il ne perdit ni le courage , ni le jugement. Sur le champ, il forma le projet hardi d'assaillir le vainqueur , & il ne désespéra pas de le pouvoir vaincre.

Si cette résolution avoit pû s'exécuter sur le champ, elle pouvoit réussir. Les Vainqueurs occupés à garder leurs prisonniers ou à poursuivre les fuyards, auroient difficilement soutenu un choc auquel ils n'étoient point préparés. Mais le Prince ne trouva pas dans le cœur de ses Soldats , le noble désespoir qui l'animoit. Le tems qu'il perdit à des harangues inutiles fut sagement employé par Leycestre , à remettre son Armée en ordre. Ce Général qui avoit senti tout le dan-

ger de sa situation, n'avoit d'abord aspiré qu'à se deffendre. Quand il vit ses rangs une fois formés, il conçut bien d'autres espérances. Il médita de se saisir d'Edouard & de le faire son prisonnier. Dans cette vûë, il lui fit porter quelques propositions pour l'amuser, tandis qu'il l'enveloppoit par des détachemens multipliés pour lui couper la retraite. Le Prince se laissa prendre au piège. Il tomba entre les mains de son ennemi, & fut forcé de se soumettre d'avance à tout ce qui seroit arrêté pour la réformation de l'Etat.

Leycestre scavoit vaincre & profiter de sa victoire. Il ne vit pas plutôt la Famille Royale entre ses mains, qu'il résolut d'en tirer tous les avantages que sa politique pût lui suggérer. Il dressa un plan de Gouvernement qu'il desespéra de voir jamais autorisé par le Roi, & qu'il songea à faire approuver

par la Nation. La convocation parut embarrassante. D'un côté les Barons vainqueurs, ne vouloient pas appeller ceux du parti contraire, sous prétexte qu'ils étoient armés contre la Patrie. De l'autre on craignoit avec raison qu'une assemblée seulement composée d'une partie de ceux qui avoient un droit apparent d'y assister, ne fût regardée comme l'ouvrage de quelques particuliers. Pour prévenir cet inconvénient, Leycestre força le Monarque à créer certains Officiers, qui, sous le titre de conservateurs, nommèrent de la part du Roi quatre Chevaliers de chaque Comté pour assister à la prochaine assemblée, & y représenter leurs Provinces.

C'est à cette Epoque célèbre, qu'il faut je pense rapporter l'origine du Parlement d'Angleterre. Les Historiens ne se trouvent perpétuellement en contradiction sur

cette importante matière, que parce qu'ils ont négligé de s'instruire ou de s'expliquer. Démêlons ce qu'ils ont obscurci : trois mots suffisent pour débrouiller ce cahos, qui a passé pour impénétrable. Si par le mot de Parlement, on entend le droit usurpé par les Barons, d'accorder au Roi les impositions extraordinaires, le Parlement remonte jusqu'aux premiers Successeurs de Guillaume le Conquérant. Si par le mot de Parlement, on n'entend que le nom même, il a commencé à Oxford en 1248. Mais si par Parlement, on entend une assemblée composée des trois corps du Royaume, il faut en fixer l'origine à l'événement de 1264, dont nous rendons compte : c'est la première fois qu'il est fait mention des Communes dans les archives de la Nation. Or les Historiens si attentifs à parler du haut Clergé, & de la haute Noblesse,

Sous le nom générique de Barons ou de Seigneurs qui possédoient des Fiefs immédiats de la Couronne, auroient-ils négligé ou évité de parler du tiers Etat, s'il avoit eu quelque part aux affaires publiques. Si je ne me trompe cet argument peut passer pour une démonstration.

Le nouveau Parlement parut uniquement convoqué pour achever d'avilir le Trône, & de justifier la rébellion; il prenoit les impressions de Leycestre, & ce n'étoient pas des impressions de vertu. Ce déliéfactieux vouloit le nom de Henri à la tête de tout, non pour s'en appuyer, mais pour le rendre méprisable; & le Roi prisonnier souscrivoit à tout, ou par une honteuse foiblesse, ou dans la vaine espérance de changer de sort. Sous l'autorité du sceau royal, l'ambitieux Leycestre faisoit expédier les ordres qu'il jugeoit convenables au bien de l'E-

tat, ou à ses affaires particulières;
 ces deux choses étant presque tou-
 jours confondues par ceux qui tien-
 nent le timon du gouvernement.
 Sans être sur le Trône, l'usurpateur
 de l'autorité royale, tenoit le Roi
 dans les fers, & la Nation sous
 le joug. Il y avoit mille criminels,
 & le chef seul profitoit du crime.
 Ses complices firent quelque cho-
 se plus que d'en murmurer, ils pri-
 rent les armes, & le jeune Gloce-
 stre à qui sa naissance & les talens
 donnoient de l'autorité, se mit à
 leur tête. Leycestre ne marcha pas,
 il vola à ces nouveaux ennemis,
 se faisant suivre de ses prisonniers.
 Edouard à qui on avoit fait savoir
 le dessein qu'on avoit de le déli-
 vrer trouva le moyen de tromper
 ses Gardes. Un jour qu'on lui avoit
 permis de monter à cheval, il fran-
 chit les bornes qui lui avoient été
 prescrites, & marcha avec tant de
 vitesse, qu'on ne put s'empêcher

de joindre un corps de Troupes qui l'attendoit. A peine le Prince eut pris le commandement de l'Armée de Gloceſtre , que de tous côtés on ſe vint ranger ſous ſes étendarts. La révolution fut prompte. Pluſieurs places importantes reconnurent l'héritier de la Couronne , qui fier de tant de ſuccès voulut tenter le ſort d'une Bataille. Tout habile qu'étoit Leyceſtre , il ſe vit forcé à l'accepter ; & quoique brave , il la perdit avec la vie , parce qu'il ne fut pas ſecondé.

Ainſi finit ſa carrière , le fondateur du Parlement d'Angleterre , un des hommes les plus ſinguliers , & ſi on l'oſe dire , un des plus grands hommes qui aient paru ſur la ſcène du monde. Jamais peut-être bon citoyen n'a été tant loué , jamais rebelle n'a été ſi blâmé ; & peut-être ne fut-il encore aſſez ni l'un ni l'autre. La cour ſe réjouit de ſa mort , & la Ville ſ'en affligea.

E v

Il fut traité par les uns comme un scélérat, & honoré par les autres comme un Martyr. D'un côté on flétrit sa mémoire, de l'autre on visita son tombeau, & on lui fit faire des miracles. Etrange effet des préjugés, qui décident si différemment du salut & de la réputation des hommes!

La chute du chef de la rébellion, ou du Catilina Anglois, affermit le Trône du Roi légitime. Henri finit dans la paix un trop long règne, qu'il avoit passé au milieu des orages. Il faut remonter à ce Prince mal habile & malheureux pour trouver la source des fleuves de sang, qui ont depuis inondé l'Angleterre. Il laissa des semences d'une discorde éternelle à ses successeurs, en donnant à la grande Charte une autorité, qui n'a presque plus été contestée, & en laissant établir le Parlement qui a toujours depuis subsisté.

~~LES DEPUTÉS DES COMMUNES~~ IV. EPOQUE.

Les Députés des Communes, qui étoient choisis par le Roi, commencent à être choisis par leurs Villes & par leurs Provinces, sous le Règne d'Edouard premier, en 1272.

A Peine Edouard avoit retabli le Roi son pere sur le Trône, & assuré la tranquillité publique, qu'il alla chercher de l'occupation à la valeur ou à son inquiétude dans la Palestine. Depuis plus d'un siècle, l'Asie étoit devenue l'école ou le tombeau de tous les braves de l'Europe. Un pelerin solitaire, qui sous des dehors grossiers cacheoit une grande ame, avoit formé l'écla-

Exp

tant projet de retirer les lieux Saints des mains des Infidèles; & les plus grands hommes de la Chrétienté s'étoient chargés de l'exécuter. Tels furent Robert Duc Normandie, plus qu'homme dans les combats, moins qu'homme dans la conduite: Etienne de Blois, Prince de beaucoup d'esprit & de peu de cœur: Robert Comte de Flandres, le plus grand partisan, & le plus petit Général du monde: Hugues Comte de Vermandois, timide dans le Conseil, téméraire dans les armées: Boëmond Prince de Tarante, aussi propre à livrer bataille, qu'un autre à charger un parti: Raymond comte de Toulouse, grand homme de guerre, plus grand homme d'Etat: Godefroi de Bouillon, qui à tous les talens joignit toutes les vertus.

L'union & la valeur procurèrent à ces premiers héros des croisades, les conquêtes les plus rapides: les vices opposés à ces vertus les fi-

rent perdre à leurs premiers Successeurs. Saint Bernard, dont le caractère bouillant & inquiet se portoit au grand & au singulier, prêcha une nouvelle croisade pour remédier à ces malheurs ; mais il trouva un puissant obstacle dans Suger Abbé de Saint Denis, qui gouvernoit la France. Ces deux hommes avoient tous deux de la célébrité & du mérite. Le premier avoit l'esprit plus brillant ; le second l'avoit plus solide. L'un étoit opiniâtre & inflexible ; la fermeté de l'autre avoit des bornes. Le Solitaire étoit spécialement touché des avantages de la Religion ; le Ministre, du bien de l'Etat. Saint Bernard avoit l'air, l'autorité d'un homme inspiré ; Suger les sentimens & la conduite d'un homme de bon sens. Un sage n'a jamais raison auprès de la multitude contre un enthousiaste. Les déclamations de l'un l'emportèrent sur les vûes

de l'autre ; & le zèle triompha de la politique. Les suites de cette entreprise également honteuses & funestes, apprirent à l'Univers qu'un homme d'Etat lit mieux dans l'avenir, qu'un prétendu Prophète. Les affaires des Chrétiens Orientaux, allèrent toujours depuis en déclinant. Saint Louis, dans l'espérance de les rétablir, exposa ses Etats à être envahis, ses peuples à être ruinés, sa vie aux plus grands dangers ; & le Prince Edouard partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du Roi son père le rappella en Europe, & le plaça sur le Trône.

Ce Prince trouva en arrivant dans ses Etats, une tranquillité & un ordre qui auroient surpris partout, & qui étoient miraculeux en Angleterre. Ce qu'on avoit éprouvé autrefois de la conduite & de la valeur, ce que la renommée pu-

vices opposés à ces vertus les li-

bloit de la modération & de la
 constance , inspiroit à ses bons Su-
 jets l'impatience de le revoir , &
 aux mauvais la crainte de lui dé-
 plaire. Pour éviter les malheurs in-
 séparables de l'anarchie , il avoit
 été pourvû au gouvernement de
 l'Etat , jusqu'à l'arrivée du nouveau
 Monarque. Un Parlement modéré
 & zélé pour l'ordre , tel peut-être
 que l'Angleterre n'en a plus vû ,
 avoit pris les plus sages mesures ,
 pour assurer le repos public. Une
 innovation remarquable rendit cé-
 lèbre cette Assemblée. Depuis que
 le peuple avoit commencé à pren-
 dre part à l'administration des af-
 faires publiques , le choix de ses
 Députés avoit été sans contradic-
 tion , au pouvoir du Roi. L'éloigne-
 ment d'Edouard introduisit un nou-
 vel usage. Les Villes & les Pro-
 vinces élurent elles mêmes ceux
 qui devoient les représenter , &
 qui dans les règles auroient dû être

du choix des Régens du Royaume. Le Parlement les reçut ; & les Communes ont joui depuis de ce privilège.

Le nouveau Monarque vit avec chagrin une usurpation si injurieuse à l'autorité Royale. Il laissa penser qu'il ne l'avoit pas apperçue , ou qu'il n'en étoit pas offensé , pour n'être pas obligé à éclater , ou pour ne pas se rendre méprisable. Ce Prince éclairé renvoya à un autre tems le soin de contenir le Parlement dans ses bornes , ou , s'il se pouvoit de les resserrer. Une étude sérieuse & réfléchie du caractère de sa nation lui avoit appris , que , pour parvenir à la subjuguier , il falloit avoir gagné sa confiance par des bienfaits , ou son estime par des prodiges. Des manières obligeantes & ouvertes , même à l'égard des auteurs ou des chefs des discordes passées , lui ouvrirent des cœurs difficiles , fermés jusqu'alors

à l'autorité des exploits , qui à l'éclat de l'héroïsme ajoutaient l'avantage de l'utilité , acheverent de rendre Edouard l'idole de l'Angleterre.

Leollin prince du pays de Galles fut la première victime , que le nouveau Roi immola à la tranquillité de ses peuples. Les Gallois , restes infortunés des anciens Bretons , avoient lutté long-tems avec succès contre les différens conquérans qui avoient soumis l'Angleterre. L'horreur des rochers devenus leur azile , & l'excès de leur misère , leur avoient inspiré pour la vie une indifférence qui les rendroit maîtres des jours de leurs ennemis. Tantôt vainqueurs , tantôt vaincus ; mais toujours armés , toujours prêts à combattre , il ne couloit pas une goutte de sang dans leurs veines , qui ne criât vengeance contre les usurpateurs de leur Isle. On vint à bout de les battre , mais

jamais de les soumettre. L'Angle-
 terre n'exigeoit point d'eux de tri-
 buts, elle se contentoit d'un hom-
 mage; mais les Gallois préféroient
 la mort à cette marque de servitu-
 de. Si leur chef le promit quelque-
 fois, la Nation le défavoua toujours.
 La fureur des discordes civiles n'ex-
 prime qu'imparfaitement l'acharne-
 ment de ces deux Nations. Le fier
 Leollin, à la haine héréditaire dans
 son sang & dans son pays, ajouta
 le mépris le plus marqué des An-
 glois. Témoin & souvent acteur
 des scènes bizarres, qui avoient
 agité cette Nation sous le Règne
 de Henri III, il n'y avoit trouvé
 d'homme que le rebelle Leycestre,
 & il avoit été son ami. Mais l'An-
 gleterre avoit changé de maître; &
 le nouveau Souverain de plan &
 de conduite. Edouard appuyoit ses
 prétentions de l'épée. D'une main,
 il demanda l'hommage au Gallois,
 & de l'autre, il lui offrit la Guer-
 re.

Leollin consulta son cœur, & non pas ses forces. Si sa réponse fut d'abord équivoque, sa conduite l'éclaircit bien-tôt. Il parut le premier en armes ; mais il joua peu de tems le rôle de conquérant. Ce Prince n'avoit que du courage, de la fermeté, de la grandeur d'ame ; à ces avantages, le Monarque Anglois joignit de fortes armées, de nombreuses flottes. Investi par mer & par terre, l'orgueilleux Gallois s'humilia ; mais sa haine en devint plus vive. Le vainqueur avoit à peine regagné ses Etats, que l'embrasement parut général dans la Principauté de Galles. Edouard accoutumé par ses victoires à se croire invincible, y envoya sans tarder, ses meilleurs Généraux pour l'éteindre. L'événement lui apprit, que la fortune étoit attachée à sa personne. Ses Lieutenans furent battus. Le Roi s'y porta lui-même : l'indignation, qu'il avoit témoignée

contre celles de ses Troupes qu'on avoit repoussées , fut calmée par ce qu'il éprouva lui-même. S'il n'alla pas jusqu'à craindre ses ennemis, il ne put au moins s'empêcher de les estimer. Le desespoir des Gallois balança long-tems son expérience & ses forces. Il étoit douteux lequel des deux partis la victoire couronneroit , lorsque la mort de Leollin , qui périt en héros & dans un combat , changea la face de la Guerre.

Le Prince David son frere , fut son Successeur. Sa haine pour les Anglois fut plus vive , ses talens peut-être aussi grands ; mais son autorité beaucoup moindre. Les différens corps Gallois animés jusqu'alors du même esprit , commencèrent à agir selon leurs vûes particulières. Edouard , qui entretenoit une harmonie parfaite dans son armée , prit bientôt un ascendant décidé sur des Troupes si peu

unies. Il s'empara de leurs Forteres-
 ses, où il mit de fortes Garnisons,
 de leurs terres qu'il distribua aux con-
 quérants, de leur Principauté qu'il
 unit à sa Couronne, & dont il fit por-
 ter le nom à son Successeur. Ces
 sages arrangemens avoient été pré-
 cédés d'un événement qui les
 avoit rendus faciles. David avoit
 été fait prisonnier & conduit à Lon-
 dres. Il y périt sur un échaffaut ;
 & la tête de Leollin son frere fut
 exposée publiquement comme cel-
 le d'un rebelle. Il est décidé dans
 l'Histoire, que les héros non plus
 que les Ecrivains Anglois, ne sa-
 vent pas honorer la vertu dans leurs
 ennemis. La honte de ce traitement
 fut toute entière pour celui qui en
 étoit l'auteur. Il faut qu'Edouard
 fût né bien peu généreux, puisqu'il
 ne le fut pas dans une occasion,
 où il n'y avoit que de l'honneur &
 point de danger à l'être. Des lar-
 mes héroïques auroient honoré la

tendre de ses ennemis, & sa victoire ; cette barbarie releva leur gloire, & ternit la sienne.

Le bruit, que faisoit dans l'Europe un procédé si cruel, fut étouffé par des événemens plus considérables. A peine le Monarque Anglois avoit dénoué cette tragédie, qu'il forma le nœud d'une autre, qui devoit être bien plus sanglante. La mort d'Alexandre III. Roi d'Ecosse, laissa sa Couronne en proie à l'ambition de douze Compétiteurs. Pour épargner à leur patrie l'horreur des Guerres civiles, ils acceptèrent un Arbitre de leur différent. Edouard fut choisi, parce qu'il étoit en état, par sa situation & par sa puissance, d'appuyer le Jugement qu'il auroit prononcé. Ce Prince éclairé chercha à profiter de la circonstance, pour assurer à l'Angleterre l'hommage de l'Ecosse, si souvent exigé comme un droit incontestable, & toujours refusé

comme une prétention injuste. Les Ecoſſois rejetterent fièrement ces propositions ; elles furent plus favorablement accueillies par les contendans , chacun d'eux voulant ſe faire auprès de ſon Juge un mérite de ſa ſoumiſſion. Des douze lâches , il n'y en avoit qu'un , qui pût tirer quelque fruit de ſa lâcheté , & ce fut Bailleul. Il fut préféré , parce que ſon droit étoit le meilleur ; diſent les Hiſtoriens d'Angleterre ; & ſelon les Ecoſſois , parce qu'il étoit moins propre à ſoutenir les droits de ſa Couronne contre les uſurpations d'Edouard.

Le nouveau Roi , en montant ſur le Trône , agit d'abord en Prince foible ; les reproches ou le mépris de ſes Sujets , l'accoutumèrent inſenſiblement à penſer en grand homme. S'il n'eut pas le courage de refuſer un premier hommage , il n'eut pas la lâcheté d'en rendre un ſecond. Mais il éprouva , à ſa con-

fusion , qu'il n'est pas aussi aisé de réparer une faute , que de la commettre. Quelque préparé que dût être ce Prince aux humiliations , il ne put supporter la pesanteur des fers dont on le chargeoit. Il renonça publiquement à la fidélité qu'il avoit jurée. Edouard plus irrité qu'il ne convient à un grand Prince , abandonna la Guienne aux armes victorieuses de la France , pour subjuguier les Ecoffois , & posséder à titre de conquête ce qui lui alloit échapper autrement. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas , & qu'il crut ne pouvoir surmonter que par la ruse. Il feignit de lever le Siège , & fit répandre par ses Emissaires , qu'il y étoit déterminé par la crainte du secours qui arrivoit aux assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas apperçu , il arbora les drapeaux d'Ecosse , & s'avança fièrement

rement vers la place , avec la confiance d'un Prince qui vient secourir ses Sujets. La Garnison séduite par ce stratagème s'empressa d'aller au-devant de son libérateur. Elle étoit à peine sortie , qu'elle fut coupée par les Anglois , qui entrant précipitamment dans la Ville , y donnèrent le spectacle affreux de la plus cruelle vengeance. De là Edouard marcha à Dumbard. Il trouva les ennemis sur sa route & les attaqua. La valeur des Anglois , ou , selon d'autres , la trahison de quelques mauvais Citoyens rendit cette journée funeste à l'Ecosse. De rivale qu'elle étoit de l'Angleterre , elle devint sa captive ; son Roi fut fait prisonnier , confiné dans la Tour de Londres , & forcé à renoncer , en faveur du vainqueur , aux droits qu'il avoit sur la Couronne.

Dès-lors les Ecossois commencèrent à être regardés comme Su-

jets des Anglois. Edouard s'empara de toutes les Fortereſſes qui lui étoient néceſſaires, ſ'assura de tous les Seigneurs qui lui étoient ſuſpects, changea toutes les loix qui traverſoient ſes vûes. S'il ne ſe fit pas couronner Roi d'Ecoſſe, c'eſt qu'il voulut faire de cet Etat une Province de l'Angleterre. Un traitement ſi rigoureux alluma dans les cœurs Ecoſſois, un reſſentiment que pluſieurs ſiècles n'ont pû éteindre. Pour avoir plus de droit de haïr leurs tyrans, ils étouffèrent des plaintes qu'on auroit peut-être écoutées. Ils aimoient mieux continuer à être malheureux, que de voir à la compaſſion d'Edouard, le ſoulagement ou la fin de leurs peines. Des ſentimens ſi généreux perſuadèrent à un jeune Gentilhomme, nommé Guillaume Walleys, que la liberté Ecoſſoiſe n'étoit pas opprimée ſans retour, & qu'il étoit tems de penſer à la rétablir.

Walleys avoit des traits aimables & majestueux, la taille avantageuse & imposante, un corps fait pour soutenir la douleur & la faim, l'esprit étendu & juste, un cœur avide de dangers & de gloire, le caractère propre à gagner des Partisans & à les conserver, le talent de la persuasion & de la parole à un haut degré, la science & le goût des combats, un génie propre à conduire une intrigue & à s'en démêler, l'art de supporter gayement & d'adoucir aux autres les plus grands malheurs; une constance qui s'affermissoit par ce qui désespere les plus opiniâtres; un désintéressement, que ses jaloux, ses ennemis mêmes eurent honte d'avoir soupçonné. Il peut bien se faire pourtant que l'ambition l'aidât à soutenir son entreprise; mais il est certain que le seul amour de la patrie la lui fit commencer.

L'étendart de la liberté levé par

une main si hardie & si habile , fut bientôt suivi. Les Héros créent d'autres Héros ou les développent. Tout ce qui se sentit du penchant ou du talent pour les choses extraordinaires , se rangea autour de Walleys. Ses premiers succès lui facilitèrent de nouveaux avantages , en augmentant la confiance de ses premiers compagnons , & en lui en donnant d'autres. Son attention à ne point faire de fautes , & à profiter de celles de ses ennemis , lui procura une supériorité qui étonna les deux partis. Bientôt ce fut un torrent qui devenoit plus impétueux par les digues qu'on lui opposoit. En peu de tems l'Ecosse se vit purgée de ses tyrans , elle déféra à son libérateur la qualité de Gouverneur du Royaume. Les grands titres , qui sont pour la plupart des hommes le terme de leurs travaux , ne furent que le commencement de ceux de Walleys. Il n'eut pas

plûtôt délivré sa patrie, qu'il s'occupa du soin de la venger ; il fit voir ses Drapeaux vainqueurs, jusques dans l'Angleterre & sur la route de Londres.

Edouard n'avoit pas attendu ces dernières extrémités pour rassembler ses forces. Il les conduisit lui-même contre Walleys, qui avoit de plus à combattre la jalousie des Grands du Royaume. Ce grand homme étoit coupable à leurs yeux du plus grand de tous les forfaits ; il avoit fait ce qu'ils auroient dû faire. Pour borner le cours, ou lui ravir l'honneur de ses victoires, ces mauvais Citoyens l'obligèrent à partager avec deux d'entr'eux le commandement de l'armée. Le Monarque Anglois instruit par ses espions de ces démêlés, attaqua, sans balancer, les Ecoffois, dont peut-être, sans cet incident, il auroit redouté l'approche. C'est avoir annoncé le sort de la bataille, que

d'avoir parlé de la disposition des armées. Les Ecoſſois , qui ne ſça-voient à qui obéir , furent taillés en pièces. Walleys , quoique vaincu , eut preſque l'honneur de l'affaire. Il avoit montré dans la chaleur de l'action toute la valeur d'un ſoldat ; il fit une retraite digne d'un grand Capitaine. Juſques dans ſa deſaite , il fut redoutable à ſes ennemis , & en bute aux traits des jaloux. Pour les appaiſer & leur rendre la patrie chere , il ſe démit du commandement. Après avoir gouverné l'Etat avec gloire , il rentra modeſtement dans l'ordre des Citoyens. On a voulu dire , que c'étoit parce qu'il deſeſpéroit de la République ; il eſt évident que c'étoit en vûe de la rétablir. Il ſacrifia ſon élévation au bonheur public.

Walleys n'eut plus l'autorité que donnent les grandes places , il n'eut que la conſidération qui ſuit le mérite héroïque. Ce qu'on ſçavoit de

ses généreuses dispositions, retint, ou attira auprès de lui tous les Ecoſſois, qui aimoient mieux mourir libres que de vivre eſclaves. Avec cette troupe d'amis ſupérieurs aux menaces & ſurtout aux caresses, l'intrépide proſcrit fit trembler plus d'une fois l'Angleterre. L'Ecoſſe éprouva des fortunes diverſes ſelon l'audace & les talens des nouveaux Régens. Walleys fut toujours indomptable. La trahiſon ſir à la fin, ce que la haine, la valeur & la force n'avoient pû faire. Il fut vendu aux Anglois, qui toujours uniformes dans leurs procédés, firent lâchement périr, comme traître, un vrai Ecoſſois, qui n'avoit jamais voulu reconnoître Edouard pour maître. L'infame ſupplice qu'on lui fit ſouffrir ne l'eſſaça pas du rang des plus grands Héros. On meurt toujours avec gloire, quand on meurt pour ſa patrie.

Le Roi d'Angleterre ne tira pas

de la mort de Walleys tout le fruit qu'il s'en étoit promis. Les Ecoſſois, à la vérité, ſubirent aſſez patiemment le joug durant quelque tems ; mais les Anglois n'en devinrent pas plus traitables, peut-être parce que les pertes qu'on faiſoit en France, balançoient les ſuccès d'Ecoſſe. Edouard faiſoit des captifs, ſans ceſſer lui-même de l'être ; il étoit conquérant, & n'étoit pas encore Roi. Nous avons vû que le Prince, en montant ſur le trône, avoit diſſimulé quelques uſurpations que les Communes avoient faites durant ſon abſence. Lorſqu'il ſe crut aſſez aimé ou aſſez craint, il voulut effacer les taches, que ſes deux derniers prédéceſſeurs, & ſa première complaiſance, avoient faites au trône. Il commença à régner ſans ſon Parlement ; & ſans ſ'embarrasſer des privilèges de la grande Chartre, il impoſa lui-même des ſubſides extraordinaires.

Avant que de prendre ce parti généreux, le Monarque Anglois auroit dû examiner avec soin, s'il étoit assorti à son caractère & aux circonstances : le premier pas une fois fait, il devoit se roidir contre les obstacles, que les prétentions orgueilleuses & le génie altier de ses peuples lui faisoient voir dans l'exécution de son entreprise. Mais la plûpart des hommes, des grands hommes mêmes, ne sçavent être hardis qu'à demi. Edouard, qui n'avoit pas ce courage d'esprit, infiniment plus rare & plus estimable que celui du cœur, manqua de résolution dans la première occasion, où il éprouva de la résistance. Il craignit de tout perdre par sa fermeté ; & il n'apperçut pas les suites plus funestes de sa foiblesse. La nation qui craignoit d'abord, commença bientôt à se faire craindre. Les Evêques, les Barons & les Communes, unirent leurs voix, leurs

F w

mécontentemens & leurs remon-
trances.

Le Prince , pour les appaiser ,
convoqua une assemblée , où il af-
fura lui-même aux Communes leur
usurpation. Il ordonna à tous les
Cherifs d'Angleterre que chaque
Comté ou Province députât deux
Chevaliers , chaque Cité deux Ci-
toyens , chaque Bourg deux Bour-
geois au Parlement qui devoit s'as-
sembler , afin de consentir à ce que
les Barons & les Pairs du Royau-
me jugeroient à propos d'ordon-
ner , & de l'approuver. Il est évi-
dent par ces expressions , quand on
ne le sçauroit pas d'ailleurs , que les
Communes n'avoient pas voix dé-
libérative , mais seulement repre-
sentative. Dans les actes authenti-
ques de tous les Parlemens convo-
qués sous ce règne , les Députés de
cette Chambre ne parlent jamais
au Monarque qu'en Supplians ; ils
lui représentent les griefs de la na-

tion, & le prient d'y remédier par l'avis de ses Seigneurs spirituels & temporels. Tous les arrêts sont conçus en ces termes : *Accordé par le Roi & les Seigneurs spirituels & temporels aux prières & aux supplications des Communes.* Le peu d'autorité qu'avoient les Communes dans le Parlement, fit apparemment penser à Edouard, qu'il n'y avoit point de danger pour des Souverains, à se dépouiller du droit de les composer. La suite dû le dé tromper. Il ne tarda pas à sentir qu'il y avoit plus de sûreté & de dignité à nommer les Députés qu'à les recevoir. La multitude, qui jusqu'alors avoit assez ordinairement appuyé le Roi contre les Barons, commença à former des prétentions, & voulut avoir des droits à part. Les mouvemens qui se firent dans les Provinces pour le choix des Députés, reveillèrent des idées de ré volte mal assoupies. Le peuple, qui

en Angleterre a autant de penchant pour la liberté, qu'il en a peur. être ailleurs pour la servitude, devint ambitieux, insolent & inquiet. Sans avoir droit de suffrage, il dicta souvent des loix au Monarque, & régla les résolutions des hommes d'Etat. Un changement si important ne fut pas l'ouvrage de plusieurs siècles. On peut dire que les Anglois sont le peuple le plus phlegmatique, & en même tems le plus vif de l'Europe. Le court espace d'un Parlement à l'autre, suffit pour cette dangereuse fermentation. Edouard régna assez long-tems pour être témoin, & en un sens la victime de ces caprices. Il se vit forcé à désavouer les atteintes qu'il avoit données aux privilèges ou aux usurpations de la nation, & à promettre plus de retenue. Sa Déclaration fut envoyée par tout, & enregistrée dans tous les Tribunaux du Royaume.

Un Roi trouve toujours humilians & durs les engagements qu'il prend avec ses Sujets; Edouard les trouva insupportables. Dans des tems fausement éclairés, on compte les liens si respectables de la Religion pour rien. Dans ces siècles barbares on se croyoit libre des sermens qu'on avoit faits à Dieu, par la dispense qu'en donnoit un homme. Le Monarque Anglois, pour rompre ses engagements, s'adressa selon l'usage au Saint Siège. Clement V. n'avoit pas porté sur le trône l'ambition de décorer la liste des grands Princes & des Saints Pontifes. Indifférent pour ce qui étoit ou juste ou grand, il n'avoit d'empressement que pour ce qui étoit utile. Edouard lui fit part des richesses de ses Etats; & Clement de son côté ouvrit les trésors de l'Eglise. Il fut permis au Prince de recouvrer le plus qu'il pourroit de l'autorité, que ses Sujets avoient usurpée. La mort anéantit ses vûes.

Les Historiens de différentes nations ont parlé si diversement de ce Prince fameux, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecoffois; les Anglois ont fait les éloges. Je ne crains pas d'avancer que les uns ni les autres ne l'ont bien connu, & j'oserai réclamer le jugement de ceux qui ne lisent pas simplement l'Histoire pour trouver des dattes. Edouard n'avoit pas ce qu'on appelle des principes, & un caractère bien décidé. Ses vertus & ses vices dépendoient un peu trop des occasions. Il étoit cruel, quoique brave; modéré, quoique conquérant; vindicatif, quoique bon. Ses lumières furent médiocres, ses succès brillans, son courage extraordinaire; ses mœurs étoient pures jusqu'à l'austérité; son équité exacte jusqu'à la dureté; son amitié généreuse jusqu'à l'héroïsme. Téméraire vis-à-vis des ennemis qu'il méprisoit, il

étoit irrésolu avec ceux qu'il prenoit pour ses égaux ; & il croyoit trop aisément qu'on pouvoit l'égalér. Son règne fut dans tous les sens son règne ; il n'eut ni Ministre ni Favori ; ce que l'Histoire remarque de peu d'autres Princes.

V. E P O Q U E.

Le Parlement usurpe l'autorité législative sous Edouard I.

1308.

LE pouvoir de faire des loix a été dans tous les tems & chez tous les peuples , la marque distinctive de l'autorité Souveraine. Depuis que Guillaume le conquérant eut subjugué les Anglois , tous les Rois ses successeurs jouïrent de ce droit suprême. Les diverses fac-

tions, qui dans un si long-tems agirèrent l'Etat, n'attaquèrent jamais cette glorieuse prérogative. L'Histoire nous a conservé le détail des loix, qu'Edouard I. faisoit sans son Parlement. Il s'attribue à lui seul le pouvoir législatif; & la Formule des Edits étoit : *Notre Souverain Seigneur le Roi a pourvû & établi les Actes suivans.*

La foiblesse d'Edouard II. son fils & son successeur, inspira de l'ambition à ses peuples, ou du moins leur fournit l'occasion de faire éclater celle qu'ils nourrissoient. Ce jeune Prince marqua son avènement au trône par une action honteuse & malheureuse, qui lui assura sans retour la haine de ses Sujets, & qui décida de tous les événemens de son règne.

Dès son enfance, Edouard s'étoit décrié par un goût excessif pour ses Favoris, dont le bruit public vouloit qu'il fît des Maîtresses. Com-

me on craignoit les suites funestes de ces sortes d'engagemens , les *Mignons* furent écartés , & on s'assura , le plus qu'il fut possible , que ce seroit pour toujours. Les volontés des morts sont rarement des ordres pour les vivans. Edouard n'attendit pas que le corps du Roi son pere fut enseveli , pour violer ses sermens & troubler la paix publique. Gaveston , celui-là même qui avoit le plus servi à corrompre ses mœurs , fut rappelé avec honneur , & on n'oublia rien pour lui faire entièrement oublier sa disgrâce.

Gaveston allioit les graces d'une aimable femme avec les talens qui font un grand homme. Il avoit une figure charmante , & un corps robuste ; du goût pour les choses frivoles , & de l'ambition ; la fureur de la parure , & la passion de la gloire ; le cœur tendre , & l'ame héroïque ; l'esprit agréable , & les lumieres étendues. Avec les verrus

des deux sexes il avoit aussi leurs défauts : il étoit efféminé & infatigable , galant & terrible , insinuant & brusque , poli & insolent. Il ou-
tra les trois caracteres qu'il réunis-
soit , la fierté d'un Gascon , les ca-
prices d'un Favori , la dureté d'un
Ministre.

Des hommes , ou si l'on veut ,
des femmes de cette trempe , n'al-
lument jamais des passions modé-
rées. Edouard rendit Gaveston l'a-
me de tous ses plaisirs , le dispensa-
teur de toutes ses graces , le com-
pagnon de tous ses honneurs , le dé-
positaire de toute sa puissance. Es-
clave jusques sur le trône , le Mo-
narque Anglois n'étoit occupé que
du soin de plaire à son amant ou du
bonheur de le posséder. Il ne rece-
voit d'hommage que pour le ren-
voyer à ce qu'il aimoit. Ne pou-
vant lui ceder la Couronne , il l'en-
approcha en le nommant Vice-Roi
de tous ses Etats. Edouard n'eut que

le nom de Roi; Gaveston en eût l'autorité.

Un homme sage, pour désarmer l'envie, auroit temperé l'éclat de sa faveur & de sa fortune; le superbe Favori révolta les Grands, en triomphant orgueilleusement de la sienne. Ils trouvoient Edouard inconsidéré, & Gaveston vain. Ils blâmoient dans l'un la facilité à donner, & dans l'autre l'avidité à prendre. Le premier les révoltoit par une confiance aveugle, & le second par des trahisons indignes. Ils haïssoient Edouard parce qu'il ne les ménageoit pas, & Gaveston parce qu'il les insultoit. Ils étoient également étonnés, & du Prince qui ne voyoit pas le précipice qu'il se creusoit, & du Favori qui ne le craignoit pas.

Cependant les Seigneurs n'éclatèrent pas d'abord. Ils attendirent qu'Edouard se fût tout-à-fait dégradé, Gaveston tout-à-fait oublié,

le peuple tout-à-fait indisposé. Alors ils portèrent leurs plaintes au Parlement, qui les appuya de toute sa puissance. Le Roi se vit forcé à sacrifier son Favori aux clameurs publiques. Gaveston fut envoyé en Irlande avec toutes les marques de faveur, & tous les titres d'honneur, qui pouvoient adoucir sa disgrâce. Cet exil fut court, parce que le Roi ne guérit point de sa passion; il redevint nécessaire, parce que Gaveston ne diminua rien de son insolence, qu'il l'augmenta même par l'alliance de son sang avec celui de son Maître.

Le nouvel orage qui perdit le Favori, fut formé avec grand éclat par le trop célèbre Comte de Lancastre. Ce Prince tenoit à tout, au Trône par le sang, au Roi par ses dignités, à la vertu par des apparences, aux Grands par son ambition, aux amis par ses services, à la multitude par ses largesses, au

Soldat par sa valeur , au Parlement par son éloquence. Son nom seul attira l'Angleterre entière sous ses étendarts. Tout le monde étoit convaincu que le parti , où il se trouvoit , étoit le parti de l'humanité , de la justice , de la Religion. Le Roi & son Favori virent grossir ce nuage sans s'effrayer. Leur fermeté ne venoit pas de leur courage , mais de leur indolence. Pour ne pas interrompre leurs plaisirs honteux , ils se cachotent à eux-mêmes le péril qui les menaçoit. Cette sécurité coûta la tête à Gaveston , & à Edouard son autorité ; l'on fit mourir l'un , on dégradra l'autre.

Je ne sçais si je me trompe , mais il me semble que les Anglois ont toujours travaillé à rendre leurs Rois méprisables , pour avoir droit de le mépriser. Ils craignent autant un bon Prince , qu'on craint ailleurs un tyran. Je les crois convaincus que leur liberté , cette idole qui

leur a coûté tant de sang, ne se trouvera jamais en péril que sous un Monarque qui les forcera à l'aimer & à l'estimer. Quoi qu'il en soit de cette reflexion, les factieux n'avoient pas attendu jusqu'au moment dont je parle, pour attenter aux droits du Diadème. Le foible Edouard n'étoit parvenu à se faire couronner, qu'en jurant *qu'il garderoit & feroit observer les Loix & les Statuts que le Parlement jugeroit à propos de faire.* Ce serment fit à l'autorité Royale la brèche la plus funeste. Lancastre, qui n'étoit pas loin du Trône, auroit dû profiter de l'ascendant qu'il avoit pris dans la Ligue, pour anéantir cet engagement : Il le fit renouveler solennellement. Plus avide de la faveur populaire que de l'espérance éloignée de régner, cet enthousiaste Républicain dépouilla son Sang à jamais du pouvoir suprême. Depuis ce rems-là le droit des Loix n'ap-

partient pas plus au Roi, qu'à son Parlement. Pour en faire ou pour en anéantir, il faut nécessairement le concours des deux Puissances. C'est donc dans la réunion des deux Puissances que réside l'autorité Souveraine.

Afin de donner quelque consistance aux divers arrangemens pris avec le Monarque, les Grands qu'on commençoit dès-lors à nommer Mylords l'obligèrent par leurs intrigues, à prendre de leurs mains un Chambellan, qu'ils croyoient inviolablement dévoué à la Ligue, & d'un caractère propre à former à la Cour un espion parfait. Hugues Spenser avoit un pere, d'un génie vaste & d'un cœur hardi, qui n'avoit paru que grand Capitaine, & qui se trouva délié Courtisan; que l'intérêt avoit rendu Républiquain, & qu'un plus grand intérêt rendit Royaliste. Cet homme ambitieux voulut faire jouer à son fils un plus grand & plus no-

ble rôle que celui qu'on lui desti-
noit. Il lui persuada de sacrifier les
intérêts des Barons aux siens , &
de travailler à devenir le maître de
ceux qui se regardoient comme ses
protecteurs. Les graces du corps
& de la figure , des mœurs singu-
lières & dépravées , un caractère
souple & rampant , l'esprit gay &
vif , une complaisance de tous les
instans & de tous les genres , don-
noient au jeune Spenser de grands
droits sur le cœur d'Edouard ; il y
régna. Dans la vivacité de ces nou-
velles amours , tout fut permis au
fils & au pere , qui comme tous les
Favoris qui les avoient précédés ,
& qui les ont suivis , ne garderent
aucune mesure, ni dans leur orgueil,
ni dans leur ambition , ni dans leur
vengeance. L'indignation publique
les éloigna durant quelque tems de
la Cour , & même du Royaume ;
mais la faveur toujours constante
du Roi les y rappella à l'occasion
que je vais dire.

La

La Reine, par je ne sçais quel caprice pieux qui n'étoit pas dans son caractere, voulut faire un pèlerinage à Cantorberi. Le Château de Lédes se trouva sur la route, & elle s'y présenta pour passer la nuit. Comme cette place appartenoit à un des auteurs des derniers troubles, & que la confiance n'étoit pas encore trop bien rétablie, l'entrée en fut refusée assez brusquement. La Princesse naturellement fiere & vindicative, oublia qu'elle faisoit un voyage de dévotion, pour ne se souvenir que de l'injure qui lui étoit faite. Un homme peut bien quelquefois différer sa vengeance, mais celle d'une femme ne sçauroit souffrir de retardement. Isabelle fit de ces éclats, dont il n'y a qu'une personne de son sexe qui soit capable. Il faut du spectacle pour frapper les Anglois, & ces clameurs attendrirent la multitude. Le Roi lui-même tout indo-

lent qu'il étoit, servit la vengeance de la Princesse avec autant de vivacité que s'il l'eut aimée. Il leva sur le champ des troupes. Pour rassurer ses sujets qui commençoient à s'alarmer de ces mouvemens, le Monarque déclara authentiquement qu'il ne prenoit pas les armes pour faire la guerre à son peuple, mais seulement pour punir l'insolence d'un particulier. Cette proclamation contint tout le monde. Edouard se vit en état de faire agir librement son armée. Le Château de Lédés fut assiégé, pris & rasé. Ce succès, si l'on peut l'appeller de ce nom, enfla son courage. Il n'avoit pris les armes que pour appaiser la Reine; il pensa à s'en servir pour se venger de ses ennemis, & pour rendre tout son lustre au Diadème.

Le Monarque sur ces entrefaites rappella les deux Spensers, pour s'appuyer de leurs lumières dans son conseil, & de leur bravoure

dans ses armées. Ce trait d'autorité, fait avec un air de sagesse & de dignité, qu'Edouard n'avoit pas mis jusqu'alors dans ses entreprises, persuada au gros de la nation, qu'il se sentoît en état d'être Roi, & qu'il étoit tems qu'ils reprissent la modeste condition de sujets. L'idée qu'on avoit que ce Prince étoit puissant, le rendit enfin redoutable. Le peuple qui avoit crû le parti des Seigneurs le plus juste, parce qu'il étoit le plus fort, se rangea de celui du Roi pour la même raison. Les plus timides ou les plus sages des Mylords confédérés rentrèrent aussi dans l'obéissance ; mais ils furent reçus avec une hauteur, qui leur persuada qu'on auroit mieux aimé devoir leur soumission à la force des armes, qu'à un repentir lâche & intéressé.

Le Comte de Lancastre, ce Chef éternel de toutes les Lignes, voyoit avec chagrin sa faction affoiblie par

les désertions continuelles. Pour la première fois de sa vie, il se vit réduit à l'humiliation accablante, de fuir devant un Roi & des Favoris, qu'il avoit traités jusqu'alors avec le dernier mépris. La victoire donne toujours des aîles au moindre soldat; les défaites les ôtent souvent au plus intrépide. L'armée Royale atteignoit les Confédérés, & les attaqua. Les Rebelles étoient en trop petit nombre pour vaincre; ils ne pouvoient que mourir, & ils le firent avec courage. Lancastre trop criminel pour mériter une fin si glorieuse chercha la mort, & ne trouva que la servitude.

Il y avoit deux partis à prendre sur ce redoutable Rebelle, & sur environ quatre-vingt Seigneurs, qui avoient été faits prisonniers avec lui; celui de la justice, ou celui de la clémence. Le Roi selon les Loix pouvoit les punir ou leur pardonner. Il paroïssoit dangereux de

verser tant de sang illustre ; ce spectacle d'honneur pouvoit révolter plus qu'intimider ; & au lieu de rendre respectable l'autorité , la faire détester comme une tyranie. D'un autre côté , les Confédérés avoient paru jusqu'alors trop jaloux de l'indépendance , pour qu'on pût compter sur leur soumission. La générosité du pardon en les humiliant , devoit naturellement les aigrir contre la Cour , & les rendre irréconciliables. Faire périr les prisonniers , c'étoit pousser à bout leurs amis ; les relâcher , c'étoit les armer eux-mêmes. L'un étoit peut-être plus sûr , mais l'autre paroissoit plus noble.

C'étoit plus de difficultés qu'Edouard n'en pouvoit résoudre. Par foiblesse , il inclinoit de lui-même à la douceur ; on le rendit cruel par foiblesse. Les Favoris lui persuaderent qu'il n'assureroit son autorité que par la mort des Fac-

lieux, & il en signa l'Arrêt. Lancastre fut exécuté à Pontfret, & vingt-deux Seigneurs en divers lieux, pour jeter l'épouvante dans tout le Royaume.

Ce déluge du plus beau sang d'Angleterre remplir tous les cœurs d'effroy. On ne craignoit pas seulement d'agir, on osoit à peine parler. Le tems paroissoit venu de rétablir les droits de la Royauté, & d'arracher au Parlement la puissance législative, à laquelle il devoit d'autant moins tenir, qu'il n'en avoit pas encore fait usage. Les Spensers prirent malheureusement le change; ils auroient assuré leur faveur en affermissant l'autorité Royale; ils ruinerent l'une & l'autre en poursuivant la vengeance de leurs injures particulieres. La foudre tomba d'abord sur les trois principaux auteurs de leur exil, qui se trouverent mêlés dans les derniers troubles: Orleton Evêque d'Hereford,

l'Evêque de Lincoln, & Mortimer le jeune. Dans ces tems peu éclairés, se consacrer au service des Autels, c'étoit s'affurer l'impunité des outrages qu'on faisoit au Trône. Le Clergé exigea assez fierement l'élargissement des deux Prélats, & Mortimer échappa à la fureur des Favoris par une aventure extraordinaire, dont on verra le dénouement dans la suite de cette Histoire. Un péril & des intérêts communs unirent ces trois hommes devenus célèbres. Il résulta de ce Triumvirat un tout redoutable à la tranquillité publique. Le premier paroïsoit né pour bouleverser le monde, le second pour le gouverner, le troisième pour le conquérir. L'un avoit toute l'activité qu'il faut pour former un parti; l'autre la sagesse nécessaire pour le conduire; le dernier assez d'audace pour le faire agir. La Ligue avoit ses ressorts, son lien, son épée: elle

manquoit d'autorité, & Isabelle lui en donna.

Cette Princesse indignée de n'être ni Reine ni Epouse, & ennuyée de la froideur du Roi & du mépris des Favoris, chercha un soulagement à ses peines dans un commerce étroit avec les Factieux. L'union fut bientôt formée, & la confiance parfaitement établie entr'eux. La perte des Spensers & peut-être celle d'Edouard fut jurée : des hommes nourris dans l'intrigue formoient l'entreprise, mais on manquoit de bras pour l'exécuter, & le découragement général de la nation étoit jusqu'à l'espérance d'en pouvoir trouver.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'on vit éclorre entre l'Angleterre & la France de ces semences de division qui ont commencé avec les deux Monarchies, & qui ne finiront probablement qu'avec elles. Les mécontents qui avoient

l'œil à tout , entrevirent dans ces démêlés quelques circonstances dont ils pourroient profiter pour leurs intérêts. Ils traverserent sous main & avec succès les négociations entamées pour terminer ces différens , & firent adroitement insinuer aux Ministres qu'il n'y avoit que la Reine assez aimée ou assez adroite pour adoucir l'esprit trop aigri de Charles le Bel. Les Spen-sers donnerent aveuglément dans le piège. Isabelle fut priée de passer la mer pour aller rétablir la concorde entre deux Nations qui lui étoient si cheres , & pour réunir deux grands Princes dont l'un étoit son frere & l'autre son mari.

La Princesse , qui n'avoit été connue jusqu'alors que par ses malheurs , commença un rôle à la Cour de France , qui ravit d'abord , qui étonna dans la suite , & qui finit enfin par effrayer l'univers. En peu de jours elle termina l'affaire des

deux Couronnes avantageusement en apparence pour elles, mais dans le fonds relativement à ses seuls intérêts. Par ce Traité Charles rendoit au Roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris, à condition que ce Prince viendrait en personne rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargeroit Edouard son fils en lui cédant le domaine de cette belle Province. Cette alternative fut une adresse de la Reine, ou pour donner occasion à ses amis de bouleverser l'Angleterre, si le Roi sortoit de son Isle, ou pour fortifier son parti dans le Continent, si elle se voyoit maîtresse de la personne du Prince son fils. Le Conseil d'Edouard se partagea dans une affaire de cette importance. Les citoyens & les ennemis des Spensers vouloient que le Roi gardât ses domaines, & rendit l'hommage : les Favoris & leurs créatures qui ne trouvoient nulle sûreté, ni à accom-

pagner leur Maître en France, ni à demeurer sans lui en Angleterre, furent d'un avis contraire, & il prévalut. Le jeune Prince âgé d'environ treize ans, fut envoyé en France, & son arrivée y fut le sceau de la paix entre les deux Nations.

La Paix ayant été publiée, & la réconciliation paroissant sincère, Edouard crut qu'un plus long séjour de la Reine sa femme & du Prince de Galles à la Cour de France, étoit inutile, & leur envoya ordre de revenir. Isabelle étoit retenue à Paris par des liens plus forts que les ressorts qu'on mettoit en œuvre pour l'en retirer. Deux passions toutes deux extrêmes, l'amour & la haine, régnoient dans son cœur. Elle conduisoit à la fois une intrigue de galanterie & une intrigue de politique; & on lui trouvoit pour les deux choses un talent & un goût égaux. Mortimer que nous avons vu arraché à la haine des

Spensers, fut redevable de son salut à la Reine, dont il possédoit depuis long-tems toute la tendresse. L'intérêt de son cœur avoit sçu rendre la Princesse si persuasive en cette rencontre, qu'elle l'avoit emporté dans l'esprit du Roi sur ses Favis. Cependant en lui conservant la vie, elle n'avoit pû lui faire rendre la liberté. L'amour inspira depuis tant de stratagèmes au Prisonnier, qu'il trompa la vigilance de ses ennemis, brisa ses fers, & alla joindre la Reine en France, où ils se dédommagerent sans contradiction de ce qu'une séparation forcée leur avoit coûté de chagrin.

Cependant le soin de leur amour ne retardoit pas les préparatifs de leur vengeance. Leur parti étoit pris de ne retourner en Angleterre qu'en état d'accabler leurs ennemis, & le Prince de Galles étoit du complot. Le Roi Charles séduit par les pleurs & les caresses d'une sœur ai-

mable , épousa ses ressentimens. A la vérité , il ne prit pas ouvertement son parti ; mais il la servoit plus utilement sous main , que par un éclat peut être inutile , & qui certainement ne convenoit pas. Une belle femme qui dispose de grands trésors , ne manque nulle part de Partisans. La Princesse ne fut plus occupée du soin de chercher des braves qui l'accompagnaissent ; elle se trouva seulement embarrassée à choisir ceux qui lui convenoient le mieux.

Le bruit des amours & des projets d'Isabelle passa bientôt jusqu'à Londres. L'honneur & la sûreté du trône parurent également en danger au Monarque Anglois. Il redemanda sa femme avec une colère & des hauteurs qui revoltèrent Charles ; mais les Spensers plus habiles gagnèrent par leurs profusions tous ceux qui avoient du crédit sur le Roi François. Des-lors les Mi-

nistres commencèrent à faire regarder comme un crime d'Etat l'appui qu'on donnoit à une épouse visiblement rebelle, & les dévots comme un crime de Religion, la complaisance qu'on avoit pour ses désordres. Les deux cabales unirent depuis leurs raisons & leurs forces. Charles sentit la nécessité qu'il y avoit d'abandonner Isabelle : on a prétendu même, qu'il s'étoit déterminé à la faire arrêter avec son fils, pour les renvoyer au Roi d'Angleterre.

La Princesse avertie de ce qui se tramoit, se retira assez en désordre & mal accompagnée dans le Hainaut, où elle fut reçue avec des honneurs extraordinaires. Jean de Hainaut frere du Souverain de cette Province, se piquoit d'avoir toute la valeur & la générosité des Chevaliers errans. Il assembla trois cens Gentilshommes avec lesquels il entreprit de ramener en Angleterre Isabelle qu'il trouvoit d'une beauté

parfaite , & dont les Avantures
avoient fait du bruit. A leur exem-
ple , toute la jeunesse de la Cour
de Hainaut , se piqua de pitié & de
bravoure , & la Reine passa la mer
avec environ trois mille de ces il-
lustres Avanturiers. A son arrivée ,
la plupart des Seigneurs Anglois jo-
gnirent des troupes aux siennes.
Edouard livré à l'incertitude qui
avoit influé sur toutes les actions de
sa vie , se vit réduit à fuir sans sça-
voir où , & sans pouvoir se fixer
dans aucun endroit qui ne fût rem-
pli d'amis chancelans & d'ennemis
déclarés. Ne sachant plus quel par-
ti prendre , ni ses Ministres quel
conseil lui donner , il se refugia avec
son Favori dans le pays de Galles ,
& le vieux Spenser s'enferma dans
Bristol , pour couvrir la fuite du
Prince , & pour retarder les pro-
grès des mécontents. Cette Ville
n'arrêta que peu de jours l'armée de
la Reine , & la mort de son défen-

leur ne satisfit pas son ressentiment. Elle suivit sa fortune, qui ne tarda pas à lui livrer le Favori, qu'elle fit mourir, & le Maître qu'elle fit enfermer.

Il est des occasions, où il est aussi embarrassant de réussir que d'échouer, & Isabelle se trouvoit dans ces circonstances. Faire périr le Roi ou le rétablir, il n'y avoit pour elle qu'un de ces deux partis à prendre. L'un mettoit ses jours en péril, & l'autre flétrissoit sa gloire. J'aime à croire pour l'honneur de l'humanité, que la Reine balança quelque tems entre son devoir & sa sûreté; c'est tout ce que la suite de l'Histoire nous permet de penser de plus généreux de son caractère. Le Parlement, qu'elle assembla, & dont elle ordonnoit tous les mouvemens, déposa le Roi prisonnier, & éleva son fils sur le trône. La Reine, à cette nouvelle, joua parfaitement le rôle d'une personne affligée, &

toute l'Angleterre chercha des adoucissimens à une douleur, qu'on étoit bien persuadé que la Reine ne sentoit pas. Le Prince de Galles que son âge rendoit moins soupçonneux, fut peut-être le seul qui se laissa toucher par ses feintes larmes. Il en fut si attendri, qu'il fit vœu de n'accepter jamais la Couronne pendant la vie du Roi son pere, sans son consentement exprès. Cette résolution déconcerta le Parlement, & donna sans doute occasion à l'ouverture que firent quelques esprits modérés, d'engager le Roi à céder par une démission volontaire, un Sceptre qu'il ne pouvoit plus porter.

Edouard avoit été esclave sur le trône; il ne fut pas libre dans les fers. Il finit, comme il avoit commencé, en lâche. De son consentement, sa Couronne passa sur une tête plus heureuse & plus digne de la porter. A ce prix, on consentit à

le laisser vivre : grace , ou outrage inutile ; la crainte de quelque révolution fit hâter sa mort. La Reine Régente , & Mortimer son Amant & son Ministre , furent accusés de cet attentat. Le nouveau Roi le crut d'autant plus aisément , qu'il les détestoit l'un & l'autre pour leur orgueil & leur tyrannie. Il alla lui-même enlever le Favori jusques dans le lit de la Reine , & le fit périr. Isabelle elle-même fut renfermée ; ses jours furent avancés ; & la justice le permettoit à un Roi , mais la nature le défendoit peut-être à un fils.

Telles furent les horreurs qui terminèrent le tumultueux & malheureux Règne d'Edouard II. Il fut une preuve , que les tragiques catastrophes sont plus communes sous un Roi sans talens , que sous un tiran sans humanité. On peut le regarder comme le destructeur de la Monarchie Angloise. En partageant

l'autorité des loix avec son Parlement ; il laissa à sa nation une sémen-
 ce de guerres civiles que des
 torrens de sang n'ont pû étouffer.
 Ce Prince fut la première victime
 de ses imprudences : & l'Histoire
 d'Angleterre qui n'est guères qu'une
 liste terrible des plus grands mal-
 heurs , n'offre peut-être pas des in-
 fortunes qu'on puisse comparer aux
 siennes.

V I. E P O Q U E.

*Les Communes , usurpent le Pou-
 voir législatif sous le Règne
 d'Edouard IV. 1461.*

SI l'art de régner n'est que celui
 d'affurer le bonheur des peu-
 ples , & la dignité , l'autorité , le
 repos des Souverains , on peut dire

qu'Edouard III, que les Anglois nous donnent pour un des plus grands Princes qui ait jamais tenu le Sceptre, ne fut pas un grand Roi, à prendre ce titre dans toute son étendue. Ce Monarque abrégé, par la déposition du Roi son pere, le chemin qui devoit le conduire au trône; il l'illustra dans la suite par ses exploits; enfin il le deshonnora par des amours ridicules & surannés. Son orient fut criminel, son midi héroïque, son couchant malheureux. Il fit de grandes choses; & ses admirateurs prétendent qu'il les fit par des motifs encore plus grands. A les entendre, sa grandeur d'ame étoit sans ambition, son courage sans emportement, son autorité sans précipitation, sa justice sans cruauté, sa vivacité sans imprudence, sa discipline sans rigueur, son ressentiment sans vengeance, son autorité sans orgueil. Les Anglois disent ordinairement tant de

mal de leurs Rois , qu'on leur pardonneroit sans peine d'outrer l'éloge de celui-ci , si ce Prince leur étoit cher par un motif plus juste & plus généreux , que celui de ses succès & de sa haine contre la France.

Il se peut après tout , qu'Edouard eût été un Monarque parfait sur un autre trône ; mais celui des Anglois est si orageux & si glissant , que je le crois plus difficile à remplir que celui de la plupart des autres peuples. Il paroît que ce Prince ne connut pas les intérêts de sa Couronne , ou qu'il craignit le génie de ses Sujets. Il manqua de lumière ou de fermeté. Les brèches faites à l'autorité Royale sous un Roi méprisé , devoient être réparées par un Prince admiré , avant que le tems les eût affermies. Il falloit , je l'avoue , braver quelques murmures , & courir peut-être quelques risques pour y réussir ; mais a-t-on droit au titre de Grand , quand on est rebuté par de tels obstacles ?

Pour éviter un léger péril , Edouard jetta ses successeurs dans les plus grands dangers : il n'eut de courage que pour vaincre ses ennemis , il en manqua pour forcer ses Sujets à devenir heureux. S'il fit le bonheur de la génération qu'il gouvernoit , ce fut aux dépens des générations qui la devoient suivre. Dépourvû de vûes générales , & entraîné par le cours des circonstances , ce Prince n'étendit pas sa prévoyance plus loin que son Règne. Il parut plutôt faire la guerre par inquiétude que par ambition. Tout le crédit qu'il avoit dans son Parlement , il le fit servir à ses conquêtes , au lieu qu'il auroit dû faire servir ses conquêtes à se rendre maître de son Parlement , & à le resserrer dans ses vraies bornes. L'envie d'être aimé , & de petits intérêts particuliers , qui sont la ruine de la politique , lui firent négliger ou sacrifier les avantages de sa Couron-

ne : ses triomphes mêmes , en élevant le courage & les prétentions des Anglois , devinrent funestes à ses successeurs. On est fâché de le dire , quoique vrai ; un Roi d'Angleterre doit mettre ses Sujets au nombre de ses ennemis , mais ennemis dont il est pourtant obligé de faire la félicité ; & Edouard fut si éloigné de sentir cela , qu'il voulut régner sur les Anglois , comme il avoit régné sur un autre peuple. Enfin l'Angleterre auroit eu besoin d'un Maître consommé dans l'art de régner , & celui dont je parle ne fut qu'un Héros instruit dans celui de vaincre. Il eut un grand nombre de fils qui furent sa force durant sa vie , & la ruine de ses Etats & de l'autorité Royale après sa mort.

Les descendans des Ducs d'Yorc & de Lancastre son troisième & quatrième fils , se disputèrent long-tems & vivement la Couronne.

Pour appuyer leurs prétentions, il se forma deux Factions célèbres en Angleterre, sous le nom de Rose Rouge & de Rose-Blanche. La première appuyoit la Maison de Lancastre, & la seconde la Maison d'Yorc. L'Histoire est fouillée des horreurs auxquelles ces Factions se livrèrent. Leur fureur égale à l'ambition des Chefs, fit de l'Angleterre, pendant près d'un siècle, un théâtre de carnage & de sang. Il s'établit entre les Princes des deux Maisons, des principes sanglans qu'on a peine à croire. Les Chefs des deux Partis ne paroissoient se faire la guerre, que pour savoir qui auroit droit d'exterminer plus de Citoyens. Ces tyrans ne se lassèrent jamais de leurs barbaries; & par un désespoir affreux, la nation entière s'associa en quelque sorte à leurs fureurs & à leurs haines. Dès-lors ce ne fut plus une guerre réglée, c'étoient des massacres continuels.

tinuels. On ne demanda plus, on ne fit plus de quartier. Il ne fut plus permis de vivre en paix, ni d'y laisser vivre les autres; & les Anglois ne voulurent plus de maîtres, qui n'eussent été portés sur le trône par des fleuves de sang.

Les Monarques voulurent s'affirmer par l'infamie un trône qui auroit été mieux affermi par le courage; ils ne regardèrent leur élévation que comme le pouvoir de faire des crimes. Ne trouvant pas dans leur génie des ressources pour surmonter les périls qui les entouroient, ils appelèrent à leur secours les forfaits; ils furent tous des monstres ou par faiblesse ou par cruauté; & l'échaffaut ne fut pas le supplice le plus barbare & le plus honteux qu'ils firent souffrir à leurs ennemis.

Aussi éprouvèrent-ils les inquiétudes que donne une élévation achetée au prix de l'honneur & de la vertu. Comme la plupart n'avoient for-

H

mé de plan que pour leur élévation, & n'en avoient pas fait pour la soutenir, ils furent renversés. Après la première yvresse de la nouveauté, les peuples abandonnoient l'idole qu'ils s'étoient faite. Les Anglois animés de cet esprit d'indépendance qui les porte à secouer le joug, ou de cette impatience qui leur fait desirer de changer de maître, ne mirent plus de bornes à leurs entreprises. On avoit donné le trône sans équité, & on l'ôtoit par caprice; les détronemens flattoient la vanité de la nation, & lui servoient d'occupation. Le peuple voyant successivement passer sous ses yeux plusieurs Rois, ne s'accoutuma à aucun, & la révolte perdit ce qu'elle avoit d'odieux, parce qu'elle devint fréquente & générale.

Le Parlement profita de ces divisions pour achever de ruiner l'autorité Royale. On l'a pû remarquer jusques ici: Ce n'est que dans les malheurs de la patrie, que ce grand

Corps a puisé ses droits. Il lui a fallu exciter des troubles ou les fomenter, pour parvenir à se rendre redoutable à ses Maîtres. Ses prétentions ou ses chimères furent surtout nourries par les deux Factions, qui se disputoient non le cœur, mais le Sceptre des Anglois. Il est vrai que les Pairs n'avoient rien à désirer, depuis qu'ils partageoient le droit des loix avec leurs Souverains; mais les Communes ne jouissoient pas de cet avantage; elles le souhaitoient pourtant passionément, & elles l'acquirent de la manière que nous allons dire.

Après la mort d'Edouard III. Richard II. fils de ce Prince de Galles qui fut le plus grand homme & le plus honnête homme de son siècle, monta sur le trône. Il n'y porta ni les vertus d'un Chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand Roi. Son Règne fut celui des femmes, des Favoris, des Ministres. Il manqua également d'esprit,

de cœur, de mœurs. Il ne fut ni parler, ni agir, ni mourir en Prince.

Le Duc de Lancastre qui le détrôna, prit le nom de Henri IV. Le nom d'un usurpateur réveille naturellement de grandes idées. Celui dont nous parlons n'eut, par un privilège humiliant, ni des vices éclatans, ni l'apparence de grandes vertus. Il connoissoit peu la guerre, médiocrement le cabinet, souverainement l'intrigue. Son Règne ne fut ni obscur ni brillant; sa domination ni tyrannique, ni paternelle; son Etat ni violemment agité, ni toujours tout-à-fait tranquille. Il fut loué des Ecclesiastiques, parce qu'il défendit les biens du Clergé contre les entreprises du Parlement: des dévots, parce qu'il fit brûler les Herétiques: des Poëtes qui commencèrent alors à fleurir en Angleterre, parce qu'il les paya bien.

Henri V. son fils & son successeur fut aux yeux d'un Anglois plus

qu'un Alexandre , aux yeux d'un François presque un Néron , aux yeux d'un Citoyen du monde , un ambitieux qui se laissa aller à quelques barbaries , & un conquérant qui n'eut que des succès la plupart faciles. Il dut la conquête de la France , un peu à sa valeur , & beaucoup à l'imbécillité de Charles VI. aux fureurs de la Reine , à la jeunesse du Dauphin , aux divisions des Ministres.

Son héritier Henri VI. n'eut pas son bonheur , encore moins son mérite. Son incapacité le rendit méprisable à ses Sujets ; la pureté de ses mœurs le garantit de leur haine. Ce sentiment violent étoit réservé tout entier pour la Reine Marguerite d'Anjou , qui ne lui laissoit que le nom de Roi. Cette Princesse , la plus belle de son siècle , brilloit également dans un cercle , par les agrémens de sa conversation ; dans une société de gens d'esprit , par la finesse & la

justesse de ses idées, dans le Gouvernement de l'Etat, par l'étendue de son génie; à la tête des armées, par sa valeur; dans un parti, par l'esprit d'intrigue: ce fut un caractère extrême à qui on ne peut reprocher, que d'avoir outré toutes les vertus. Sa noblesse dégénéra en fierté, sa fermeté en tyrannie, sa bravoure en témérité, sa politique en artifice, sa constance en obstination. Un autre auroit peut-être sauvé l'Etat avec un mérite ordinaire; Marguerite le perdit par de grands talens.

L'empire qu'elle avoit pris sur le Roi & sur ses Sujets, indisposa toute la nation. Les peuples parurent disposés à changer de maître; & la Maison d'Yorck saisit ce précieux moment pour faire valoir ses droits.

Richard, qui en étoit le chef, avoit de l'esprit, de la valeur, de l'ambition. Il étoit d'une dissimulation profonde, d'un secret impénétrable, d'une fermeté aussi supérieu-

re aux revers qu'incapable d'inconfiance. Instruit par le passé, & attentif au présent, l'avenir se développoit à ses yeux. Il se connoissoit en hommes; il ne se trompa jamais dans le choix qu'il fit de ses confidens ou de ses amis. Enfin il avoit deux fils capables de l'aider dans l'exécution de ses projets, & de la poursuivre, en cas qu'il vînt à manquer.

Avec ces avantages le Duc d'Yorck pouvoit réussir: mais il parût presque impossible qu'il ne réussit pas, quand il eut mis dans ses intérêts les deux hommes d'Angleterre les plus estimés & les plus dignes de l'être, les Comtes de Salisbury & de Warwick. Le pere étoit l'homme de son siècle le plus modeste, & le fils le plus magnifique. L'un étoit plus grand homme de cabinet, & l'autre avoit plus le talent de la guerre. Le premier avoit un courage prudent, le second un héroïsme qui rendoit la prudence presque inutile. Salisbury

ſçavoit ſ'accommoder à ſa fortune, Warwick ſe rendoit l'arbitre de la ſienne. Le vieux ne perdit jamais d'ami, le jeune ne manqua jamais aucun de ceux qu'il vouloit avoir. On jugeoit l'un digne de tous les emplois qu'il avoit eus, on croyoit l'autre ſupérieur à toutes les places. Le pere eût été le plus grand homme d'Angleterre, ſi ſon fils ne l'eût ſurpaſſé.

Ce Triumvirat eut les ſuites qu'on en devoit naturellement attendre. La perte de deux cens mille hommes, d'environ quatre-vingt Princes du Sang, de preſque tous les grands Seigneurs du Royaume, furent les fruits malheureux d'une union, que, malgré tant d'horreurs, on eſt fâché de ne pouvoir pas trouver criminelle. Les étrangers prirent parti dans ce différent, ſelon leur caprice ou leurs intérêts. La France fut pour la Roſe Rouge, & le Duc de Bourgogne pour la Roſe Blanche.

Henri fut d'abord défait & pris par le Duc d'Yorck, qui se fit déclarer Protecteur & Gouverneur Général du Royaume. Les choses furent poussées plus loin quelque tems après ; il établit dans un Parlement ses droits à la Couronne, & fit décider par la Chambre Haute, que Henri la porteroit pendant sa vie, & que la maison d'Yorck lui succéderoit.

C'en étoit trop pour un sujet, & trop peu pour un homme qui ne prétendoit plus l'être. Après avoir aspiré au Trône, le Duc ne devoit se prêter à aucun accommodement qui l'en éloignât. Ce tempérament ne fut pas du goût d'une Nation qui est extrême. Il diminua les espérances de son parti, & releva le courage des Chefs de la Rose Rouge qui passèrent dans le camp & sous les drapeaux de la Reine.

Cette Princesse, supérieure à ses disgraces, fit passer tout son ressen-

timent, tout son courage, tout son désespoir dans leur ame. Ces armes les rendirent invincibles, & les firent triompher de leur ennemi. Le Duc d'Yorck & son second fils le Comte de Rulland périrent dans une bataille qui fut livrée dans ces circonstances: Milord Salisbury n'échappa à la fureur du soldat que pour porter sa tête sur un échafaut.

L'habile Reine ne s'amusa pas à goûter la douceur de sa victoire, elle en poursuivit les fruits. Warwick qui étoit dans Londres en sortit pour lui en disputer l'entrée. Un second succès couronna le courage de Marguerite. Le Comte fut défait, mis en fuite, & le Roi, dont on lui avoit confié la garde fut délivré. Ce malheureux Prince recouvra tout à la fois sa liberté, sa femme, son fils unique, sa couronne, & s'il eût été capable de sentiment, il auroit eû la consolation de devoir tous ces avantages à la personne du monde

qu'il aimoit le plus.

La Reine ne doutoit point que deux grandes victoires ne lui ouvris-
sent les portes de la Capitale. Elle
s'y présenta avec la confiance ordi-
naire aux vainqueurs. Les partisans
de la maison d'Yorok firent habile-
ment tourner en négociation une
affaire qui auroit dû se terminer par
l'épée. Ils rallentirent les démarches
de Marguerite, & hâterent celles du
nouveau Duc d'Yorc. Ce Prince,
après avoir défait une armée de Lan-
castriens près d'Hereford, avoit ras-
semblé les débris de Warwick, &
marchoit à grandes journées vers
Londres. Il y entra sans obstacles.
Après s'être mis fierement & sans
délai la couronne sur la tête, & pris
le nom d'Edouard IV. il suivit la
Reine qui se retiroit, & qui n'avoit
pas jugé à propos de hasarder une
action sous les murs d'une Ville qui
lui étoit contraire.

Les armées se joignirent aux en-

H. vj.

virons d'Yorck. Elles avoient toutes deux des motifs pour souhaiter le combat, & des raisons pour espérer la victoire. Henri, ou la Reine sous son nom, n'espéroit de remonter sur le Trône que par des succès : Edouard ne pouvoit s'y maintenir que par des triomphes. Le premier se trouvoit dans une Province qui lui étoit favorable, & où ses armes avoient été deux fois heureuses : le second sur une terre rougie du sang de son pere, de son frere, & de Salisbury le plus ardent de ses amis. L'un avoit à soutenir le désespoir de ses partisans, & l'autre l'orgueil des siens. Le Roi fugitif avoit plus de troupes, mais le nouveau Roi en avoit de meilleures.

La fureur des Guerres Civiles n'a peut-être jamais autant éclaté que dans cette sanglante journée. Les Anglois y combattirent avec toute la vivacité de leur nation, & avec une opiniâtreté qui est peut-être

d'un autre climat. Des deux côtés on ne songeoit qu'à vaincre ou à périr. Personne n'étoit occupé du soin de ses jours, on ne l'étoit que de la perte de l'ennemi. Ceux qui tomboient étoient remplacés par ceux qui les suivoient avec un sang froid qui se trouve rarement avec les grandes passions, mais qui les rend toujours plus terribles. Quarante mille morts couvroient le champ de bataille; & la fortune sembloit incertaine. Enfin Edouard & Warwick, les deux Chefs de la Faction d'Yorck, la fixerent dans leur parti par des actions extraordinaires, qu'il n'y a que les grandes ames qui puissent croire. Assurés de la victoire, les deux fiers Vainqueurs laisserent à leurs Lieutenans le soin de la poursuite, & prirent en diligence le chemin d'Yorck, avec l'espérance d'y surprendre Henri & Marguerite qui s'y étoient retirés avant la bataille.

La Princesse instruite de ses mal-

heurs, venoit d'en partir avec son
 fils & son époux. Cette intrépide
 Reine, qui contre son inclination,
 ses intérêts, & sa coutume, ne s'é-
 toit pas trouvée à l'action, & étoit
 restée auprès de l'imbecille Roi pour
 le rassurer, se retiroit avec précipi-
 tation en Ecosse pour y attendre un
 meilleur tems, ou y préparer une
 nouvelle révolution. Cette fuite mit
 la gloire d'Edouard à couvert, ou
 la borna. Peut-être auroit-il souillé
 sa victoire? Peut-être l'auroit-elle ren-
 due plus éclatante? Son ambition &
 sa générosité donnent de la vraisem-
 blance aux deux conjectures. Quoi
 qu'il en soit, il ne séjourna à York
 & aux environs; qu'autant de tems
 qu'il en falloit, pour recevoir les
 soumissions des Vaincus, & les met-
 tre hors d'état de les retracter: il par-
 tit ensuite pour Londres.

Le Parlement fut aussi-tôt con-
 voqué: Comme la victoire rend tout
 facile & tout juste, cette assemblée

approuva solennellement tout ce que le peuple avoit fait, il y avoit trois mois, en appelant Edouard au Trône, & tout ce qu'avoit fait Edouard lui-même en y montant. Cette résolution assortie aux circonstances fut reçue avec un applaudissement dont les Anglois sont rarement prodigues, & suivie d'une innovation dans le Gouvernement, dont les événemens postérieurs feront sentir l'importance.

Il est certain que c'est sous le Règne de ce Monarque, que la Chambre Basse a commencé à jouir de la puissance législative. On ne sçait pas précisément quelle année, parce que les titres, qui en font foi, sont sans date. On conjecture avec vrai-semblance, qu'Edouard, par ce privilège, voulut rendre son couronnement agréable au peuple, qui y paroïsoit si sensible. Alors l'ancien style des actes du Parlement fut changé. Au lieu de dire comme autre-

fois, accordé aux prières & aux supplications des Communes par le Roi & les Seigneurs, on mit : Accordé par le Roi & les Seigneurs avec le consentement des Communes. Il est vrai que la partie du Gouvernement qu'on appelle *exécutif* fut toujours retenue par Edouard & ses successeurs. L'inspection sur l'exécution des Loix est un droit & une prérogative, inséparable de la Royauté, dont la fin est la conservation du repos public, & l'administration de la justice entre tous les Membres du Corps politique. Cependant les Anglois ont encore trouvé cette autorité excessive : le Parlement s'est mis insensiblement en possession de citer à son Tribunal tous ceux à qui le Roi a confié quelque partie de cette puissance.

Après les premiers jours donnés au soin de l'Etat, Edouard se livra entièrement à son caractère. Il y avoit, si on ose le dire, deux hommes dis-

férans dans la personne de ce Prince. Ses propres ennemis avoient admiré dans lui une élévation de sentimens, une étendue de génie, une fierté de courage, une suite de vûes, cette activité, cette prudence, cette générosité qui avoit préparé & amené les succès : ses amis mêmes ne virent depuis qu'un voluptueux, un indolent, un efféminé. Au-dessus de l'homme dans le cours de ses exploits, il parut au-dessous des femmes dans la suite de ses plaisirs. Il se livra à des amours de tous les genres. Il en eut de sérieux & d'enjoués, de nobles & de bas, de vagues & de fixes, de passionnés & de frivoles. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus long-tems. Il étoit charmé, disoit-il, de la gayeré de l'une, de l'esprit de l'autre, & de la piété de la troisième, qui ne sortoit gué-

res de l'Eglise que quand il la faisoit
appeller.

Ce qu'Edouard avoit éprouvé dans
le cours de ses galanteries, lui avoit
persuadé que sa bonne mine lui don-
noit des droits assurés sur le cœur
de toutes les femmes. Une veuve
de qualité, nommée Elisabeth
Vodwile, qui sans beauté avoit
l'art de plaire, & à qui l'ambi-
tion tenoit lieu de sagesse, renver-
sa ce système d'amour propre. Tout
ce que le Trône a de plus brillant,
la passion de plus vif, l'autorité de
plus fort, la profusion de plus sédui-
sant, fut inutilement employé con-
tre la fiere Vodwile. On ne lui pût
jamais arracher que ces paroles acca-
blantes pour un amant : *Je n'ai pas
assez de naissance pour pouvoir espérer
d'être Reine; & j'ai trop d'honneur
pour m'abaisser à être Maîtresse.* E-
douard, après avoir noué inutile-
ment mille intrigues pour se guérir
de sa passion, en vint où l'adroite

veuve avoit voulu l'amener. Il la couronna; & ce mariage plongea l'Angleterre dans de nouveaux troubles.

Varwick, qui avoit passé la mer pour demander au nom de son Maître une Princesse de Savoye, sentit trop vivement le ridicule du personnage qu'on lui faisoit jouer. Ne doutant point qu'on n'eût formé le projet de le rendre la fable de l'Europe, il conçut le dessein d'une vengeance éclatante; & il hâta son retour pour l'exécuter. Les mécontents s'étant joints à lui, il marcha au-devant du Prince qui venoit à sa rencontre, le battit & le fit prisonnier. Trop de bonheur aveugle souvent. Un prisonnier de cette importance ne pouvoit être trop bien gardé; cependant il le fut si mal, qu'il s'échappa, remit sur pié une armée, défit à son tour Warwick, & l'obligea à se retirer en France. Là ce grand homme associa sa vengeance

à celle de Marguerite qu'il y trouva.
Il se forma de la réunion de leurs
amis un parti qui détrôna Edouard.

Ce Prince abandonna le Trône
& l'Angleterre pour peu de tems.
Quelques secours qu'il trouva dans
l'amitié du Duc de Bourgogne, le
mirent en état de recommencer la
guerre; & avec une hardiesse qui
cesse d'être témérité dans les grands
hommes, il se présenta d'abord sous
les murs de Londres. Trois choses
lui en ouvrirent les portes. Le Par-
lement, dont il avoit augmenté la
puissance; les Habitans, avec qui
il avoit contracté de grandes dettes,
& qui étoient bien-aisés que leur
Créancier fût en état de les payer;
les Bourgeoises, qu'il avoit hono-
rées, & qui espéroient d'être encore
honorées de ses bonnes grâces. Les
secours, qu'Edouard trouva dans la
Capitale, le mirent en état d'aller
combattre Warwick, qui fut battu
& tué; le Prince de Galles périt dans

une seconde bataille, & Henri VI. dans sa prison. La captivité de Marguerite acheva de pacifier l'Angleterre. Edouard libre de toute inquiétude se livra entièrement au plaisir. Son affabilité lui gagna tous les cœurs ; & la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, & en fut trop aimé. Ce goût fit tort à sa fortune & flétrit sa gloire. Il commença son Règne en héros, & le finit en débauché.

VII. E P O Q U E.

*Les Communes s'emparent de toute
l'Autorité Souveraine sous
Charles I. 1648.*

L'Angleterre étoit à peine consolée de la perte d'Edouard, que la mort de ses deux fils la cou-

vit d'un nouveau deuil. Le Duc de
 Gloceſtre leur tuteur & leur oncle
 les fit étouffer, & monta ſur le
 Trône dont il les faiſoit deſcendre.
 Cet Uſurpateur, connu dans l'Hiſ-
 toire ſous le nom de Richard III.
 avoit une ame perverſe dans un corps
 mal fait. Sa phifionomie annonçoit
 tout ce qu'on peut imaginer de plus
 ſiniſtre, & ne développoit pas en-
 core la moitié de ſa méchanceté. Son
 cœur toujours fermé à l'humanité,
 étoit toujours ouvert à la perfidie. Il
 ne ménageoit pas ſon ſang dans la
 guerre; mais il abuſoit de la paix
 pour répandre celui de ſes ennemis.
 Sa férocité & ſon ambition furent
 les deux ſources de ſes cruautés; &
 il immola preſqu'autant de victimes
 à ſon tempérament, qu'à ſes inté-
 rêts. Ses careſſes étoient perfides :
 elles annonçoient à ceux qui en é-
 toient l'objet, une trahiſon ou un
 aſſaſſinat. Perſonne ne fut en ſûreté
 ſous ce Régne; parceque ceux qui

auroient pu se rassûrer sur l'innocence de leurs mœurs, avoient à craindre l'imagination du Monarque. Il étoit avide du bien d'autrui, & prodigue du sien. Peu de politiques ont mieux noïé que lui une intrigue; & personne n'en a jamais mieux sçu profiter. Tout parloit en lui ou se faisoit à son gré. Jamais on ne lut dans ses yeux les secrets, que cachoit son ame. Il ne communiquoit ses projets qu'à ceux dont il ne pouvoit se passer dans l'exécution; & jamais l'instant de la confiance ne prévint celui de la nécessité. Il n'abandonnoit rien au hazard dans ses entreprises, ce qui est souvent un défaut en politique; & ce système nuisit plus d'une fois à ses intérêts. Ce fut un monstre qui eut de grands talens, point de vertus, & tous les vices.

L'horreur d'un tel caractère étonna les Anglois mêmes. Les plus sages d'entr'eux formèrent le difficile projet de réunir les forces des deux

Rozes contre le tiran. Après bien des aigreurs & des soins, on réussit à faire agréer aux Chefs des deux Partis le mariage d'Elisabeth fille aînée d'Edouard & héritière de la Maison d'York par son pere, avec le Comte de Richemont héritier de la Maison de Lancastre par sa mere Marguerite de Sommerfet. Richemont, triste & unique reste d'un sang réprouvé, passoit dans l'esclavage, loin de sa patrie, une vie que ses ancêtres avoient finie dans des batailles ou sur l'échafaut. Prescrit comme eux, ce jeune Prince s'étoit embarqué pour aller chercher un azile que l'Angleterre lui refusoit. La mer le jeta sur les côtes de Bretagne, dont le Souverain, gagné par des présents, ou intimidé par des menaces, le retenoit depuis dix-sept ans dans les fers. Richemont fut assez heureux pour briser sa prison, dans le tems même que les vœux de la nation l'appelloient au trône; & que les soins, les

risques

risques mêmes de ses amis lui en applanissoient le chemin. Il les joignit avec un secours de quatre mille Normands, que lui avoit accordé la France, & il marcha sans tarder à Richard.

La bataille commença au lever du soleil. Elle paroissoit tourner favorablement pour le Roi, plus grand homme de guerre que son rival, lorsque la trahison de plusieurs des siens, & un secours considérable qui arriva au Comte, firent changer le fort du combat. Richard pouvoit se retirer sans honte, il n'avoit manqué à rien de ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire, mais il méprisa ceux qui le lui conseilloyent. Sa valeur redoubla avec le péril. Il porta l'indifférence pour la vie, aussi loin qu'elle pouvoit aller. Il ne succomba, qu'après avoir fait des efforts, dont on est fâché de trouver un si méchant homme capable.

La mort du tiran occasionna la

fuite de quelques-uns de ses Parti-
 fans, & la soumission du grand nom-
 bre. Richemont les reçut avec bon-
 té, & leur permit de se ranger sous
 ses étendarts. Les vaincus & les
 vainqueurs ne composèrent plus dès-
 lors qu'une même armée. Les An-
 glois des deux partis oublièrent qu'ils
 avoient été ennemis, ils se souvin-
 rent seulement qu'ils étoient An-
 glois. L'amour de la patrie prit dans
 tous les cœurs la place des fureurs
 civiles. D'une voix unanime, on
 proclama Richemont Roi d'Angle-
 terre, sous le nom de Henri VII.
 & on lui attacha la Couronne de Ri-
 chard, qui avoit été trouvée parmi
 les dépouilles.

Tandis que la nation se livroit aux
 douceurs d'une joye, qu'elle n'avoit
 pas éprouvée depuis long-tems,
 qu'elle n'avoit osé même espérer,
 Henri examinoit avec ses confidens,
 à quel titre il lui convenoit de ré-
 gner. Son mariage lui donnoit les

droits de la Maison d'Yorck. Il avoit par lui-même ceux de la Maison de Lancastre, & ses succès lui facilitèrent celui de conquête. Le Conseil composé de Prélats & d'autres personnes sans vûes & sans courage, prit un parti qui étoit foible, & qu'il ne crut que modéré. Chacun opina pour celle des deux Factions, à laquelle l'habirude le tenoit lié, ou pour la réunion de leurs droits. Enfin le généreux Stanley, qui avoit eu plus de part que personne à la révolution, qui pensoit en grand, & qui s'exprimoit avec liberté, prit la parole, & dit au Roi.

Il y a plus de prudence que de courage dans les Conseils qu'on vous donne, Grand Prince. Vous venez de faire tomber la Couronne de dessus la tête d'un usurpateur ; & vous avez droit de la mettre sur la vôtre, aux conditions qu'il vous plaira d'imposer. Guillaume I. dont la conquête avoit tant de rapport avec la vôtre, donna ses loix à

L'Angleterre ; ce Héros & la Nation s'en trouvèrent bien. Les privilèges dont triomphe le Parlement, le Parlement lui-même, sont des usurpations, qu'il est de votre gloire d'anéantir ou de modifier. L'Angleterre, l'Etat le plus Monarchique de l'Europe, a dégénéré en République, par l'audace d'une Assemblée, dont vous-même, vous avez éprouvé les fureurs. Les Peuples ont abusé des conjonctures, pour ruiner l'autorité Souveraine : Pourquoi des Souverains n'auroient-ils pas droit de s'en prévaloir pour la recouvrer ? Un Roi véritablement Roi doit rendre au Trône toute la majesté, que de foibles Monarques lui ont laissé ravir. Le Sceptre ne peut être affermi dans vos mains, ni la tranquillité assurée dans l'Etat, que par ces précautions salutaires. Etouffez mille petits tyrans, & donnez-nous un Roi bon, un Roi sage, un Roi pacifique.

La rumeur, qu'excita l'avis de Stanley, ôta au Roi le courage de le

suivre. Ce Prince n'osa jamais hazarder une démarche qui pouvoit le précipiter du trône aussi aisément que l'y affermir. Il aimoit mieux partager son autorité avec le Parlement, que de flotter entre l'espérance & la crainte de l'acquérir, ou de la perdre toute entière. Cependant, comme il souffroit impatiemment l'espèce de servitude dans laquelle le retenoit ce Corps redoutable, il s'occupa sérieusement du soin de s'en affranchir, & voici ce qu'il imagina.

Avant que ses droits ou ses succès lui eussent donné la Couronne, les Seigneurs étoient seuls maîtres, seuls propriétaires des terres. C'étoient comme autant de Souverains, qui tenoient leurs Cours séparées dans les Provinces, & qui y exerçoient leur domination ou leur tyrannie. La loi leur défendoit d'aliéner leurs Domaines, & de vendre leurs Fiefs. Cette loi avoit toujours été inviolablement observée. Les Communes

étoient leurs Vassaux. Ils étoient obligés de prendre les armes par leurs ordres , de servir à la guerre sous leur conduite , & de paroître à leur suite dans toutes les occasions publiques.

Henri , pour affoiblir le pouvoir des Grands , qui par le secours de leurs esclaves balançoient l'autorité Royale depuis trop long-tems , fit proposer sous main dans le Parlement un Acte , qui permit aux Seigneurs d'aliéner leurs terres en faveur de qui ils voudroient. Les Pairs amol-
lis par le luxe & ruinés par les guerres civiles , goûterent une ouverture si favorable à leur cœur & à leur situation. L'argent immense qu'on leur offroit de leurs Fiefs , leur fit sacrifier leurs plus précieux intérêts. Ils ne s'apperçurent pas , ou ne voulurent pas s'appercevoir , que cet arrangement , qui leur étoit si agréable , deviendroit funeste à leurs descendans. Ils manquèrent de lumiè-

res ; mais le Roi en manqua comme eux. Cette innovation , en élevant extrêmement les Communes , est devenue par degrés la ruine du pouvoir Royal & de l'Aristocratique.

La conduite de Henri en cette occasion & en plusieurs autres , me feroit pancher à croire avec quelques Historiens , que ce Prince ne fut pas un politique du premier ordre. Il avoit du bon sens ; mais il manquoit de génie. Son jugement étoit net ; mais son imagination froide. Il avoit le coup d'œil infailible ; mais il ne l'avoit pas perçant. Il faisissoit bien les conséquences ; mais les grands , les premiers principes lui échappoient. Il réussit dans tous ses projets ; mais ses entreprises portoient empreinte la médiocrité de son caractère. S'il n'eut pas la pénétration nécessaire pour prévenir les conjurations ; il eut une sagesse & une valeur suffisantes pour les dissiper. Sans paroître jaloux de son autorité , il

gouverna seul : une application forte & continuelle lui tenoit lieu de facilité & de génie. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois éclairés travailloient pour sa gloire, sans qu'ils s'en doutassent. Il les consultoit ; mais il avoit le secret de paroître recevoir leurs lumières, plutôt par estime ou par modestie, que par besoin. Son air mystérieux servit admirablement à couvrir la lenteur de ses réflexions, & à lui donner une réputation de finesse, dont on prétendoit découvrir les ressorts secrets jusques dans les événemens les plus indifférens, ou même dans les fautes qui lui échappoient. Par un contraste assez singulier, il fut à la fois avare & magnifique ; & sa politique tira parti de ces deux passions, ou de ces deux goûts : par l'un il imposoit, & l'autre lui fournissoit des trésors qui le mettoient en état de se faire craindre. La nature ne l'avoit pas destiné à être un grand homme ; mais il le

parut, & ne fut peut-être pas loin de le devenir.

Avec moins de talens & plus de vices, Henri VIII. son fils & son successeur régna plus paisiblement, plus absolument. Ce Prince dut l'autorité assez étendue qu'il exerça, à un événement malheureusement célèbre, qui dans un autre siècle ou sous un autre climat l'auroit perdu sans ressource. Il inspira du respect pour le Trône à son Parlement, en lui donnant du mépris pour la Thiaïre. Il resserra les liens qui lui unissoient ses Sujets, en brisant ceux qui les tenoient attachés à Rome. Les Anglois trouvèrent plus beau, ou seulement plus singulier, d'être les arbitres de la Religion que de l'Etat; & ils se livrèrent à ce changement de scène, avec une fureur qui n'est pas d'un peuple philosophe, mais qui étoit favorable aux desseins de Henri.

Ce Monarque portoit impatiem-

ment le joug qui l'unissoit à la veuve de son frere. Ce lien, qui lui avoit été d'abord odieux, lui étoit devenu avec le tems insupportable. L'intérêt politique avoit long-tems prévalu ; l'intérêt du cœur prenoit insensiblement le dessus. Une vieille femme, qui avoit de l'humeur, ne pouvoit pas balancer une jeune maîtresse qui avoit du manège. Anne de Boulen avoit toute la tendresse du Roi ; Catherine d'Arragon étoit privée même des attentions les plus froides.

Tandis que l'amour inspiroit des souhaits à Henri pour l'élevation de sa Maîtresse, la haine de l'Empereur dictoit à Wolsey des projets pour la chute de la Reine qui étoit sa tante. Le Maître & le Favori unirent leur passion & leur fureur : ils jetterent les fondemens du fameux divorce qui a perdu la Religion en Angleterre ; & qui du pays des Martyrs, en a fait la patrie des incrédules.

La Cour de Rome, où cette grande cause fut d'abord plaidée, avoit alors pour Chef Clement VII. de la Maison de Medieis. Ce Pontife réduisit malheureusement en négociation, une affaire, où il ne falloit que les lumières du Saint Esprit, il voulut être politique, où il ne s'agissoit que d'être Chrétien. La crainte d'offenser Charles-Quint & ses amis, s'il consentoit à la dissolution du mariage; l'inconvénient d'aigrir Henri & ses Alliés, s'il n'y consentoit pas; les avantages de sa Maison, dont le sort dépendoit de l'Empereur; les intérêts du Saint Siège, qui exigeoient de grands ménagemens pour l'Angleterre; surtout le caractère irresolu de Clement, qui avoit passé sa vie à vouloir & à ne vouloir pas, à lever des armées & à les congédier, à faire des alliances & à les rompre: tout cela forma un grand nombre d'intrigues, qui, bien loin de se dénouer, se multiplioient.

& s'embrouilloient tous les jours.

L'amour, & surtout l'amour d'un Souverain, ne s'accommode pas des lenteurs de la Cour de Rome. Henri chercha dans ses Etats des facilités qu'il n'avoit pas trouvées chez les Etrangers. Cranmer Archevêque de Cantorberi prononça la Sentence de divorce, que le Pape avoit toujours différée sous divers prétextes; & Anne monta fièrement sur un Trône, dont on força Catherine à descendre après 22. ans de règne.

Charles-Quint que les Espagnols comparent souvent à Salomon pour la sagesse, à César pour la valeur, à Auguste pour la fortune, ne se dissimula pas, qu'on n'avoit dégradé sa tante que pour l'outrager lui-même. Il sentit cet affront en Prince qui n'étoit pas accoutumé à en recevoir. Toute l'Europe entendit ses plaintes; & Rome se chargea de les justifier. Cette Cour, dont la circonspection est connue & admirée de

toute la terre, s'éloigna de ses maximes en cette occasion. Après avoir été trop lente, lorsqu'il s'agissoit de faire grace, elle se montra précipitée, lorsqu'il fut question de lancer la foudre. En se hâtant de fulminer la Sentence d'excommunication, Clement s'assura la réputation de Pontife imprudent; & Henri, en la méprisant, la réputation d'un Prince sans Religion.

Malheureusement pour l'Angleterre, l'exemple du Roi y fut plus contagieux qu'il n'a accoutumé de l'être. Le Parlement abandonna la véritable Religion avec une facilité, qu'on ne lui a pas trouvée pour lui faire quitter la mauvaise. Tous ceux que l'autorité de ce grand Corps n'entraîna pas, portèrent leur tête sur un échaffaut; & par un événement, qui n'est pas à l'honneur de la constance Angloise, le nombre de ces ames fermes se trouva moins grand, qu'il ne l'a été dans de sem-

blables occasions chez tous les autres peuples.

Il falloit flatter l'indépendance des Anglois par un aussi grand objet que l'étoit un schisme, pour fixer le Parlement, de tout tems si inquiet, dans les intérêts d'un Prince, dont le caractère propre étoit l'inconstance. Henri fut inconstant dans ses amours : Six Reines partagèrent successivement sa couche. La répudiation fut le partage de deux ; & deux laissèrent leur Couronne sur un échaffaut ; les autres employèrent des jours malheureux à craindre l'un, & peut-être à souhaiter l'autre. Inconstant dans ses projets, il médita successivement la ruine de la France, l'abaissement de l'Espagne, l'élévation de l'Angleterre : Il auroit pu tout cela ; mais il se contenta de le souhaiter, ou tout au plus de le commencer. Inconstant dans ses alliances : tantôt il se déclara pour Charles-Quint, tantôt pour François I.

& quelquefois il resta neutre : Il aimoit la franchise de l'un, il détestoit la finesse de l'autre ; & par une bisarrierie tout-à-fait contraire à ses intérêts, il fut plus souvent & plus longtemps allié du premier que du second. Inconstant dans ses amitiés : ses Ministres, ses Favoris eurent tous une fin tragique : Wolsey, peut-être le plus grand politique, & certainement le plus méchant homme de son siècle, échappa au bourreau, mais il n'évita pas la disgrâce. Inconstant dans ses goûts : il écrivit contre Luthet & agit contre le Pape ; il mérita le titre de défenseur de la foi, & celui de persécuteur de l'Eglise ; il reçut des brefs & des excommunications de Rome : Sa vie fut un tissu de contradictions. Il ne fut constant que dans ses fureurs. De son propre aveu, il n'épargna aucune femme dans sa passion, ni aucun homme dans sa colère ; & se-
 bul'expression d'un célèbre Anglois

Si tous les portraits d'un Prince impitoyable, qui sont dans le monde venoient à se perdre, on pourroit les peindre tous une seconde fois au naturel, en tirant leurs traits sur la vie de Henri VIII.

Edouard son fils ne fit que paroître sur la scène; il n'y joua point de rôle; on conjecture pourtant qu'il auroit bien représenté. Les Protestans le regardoient déjà comme leur Apôtre, & les Catholiques comme un Fanatique, qui éprouveroit quelque jour leur foi. Il ne pût que laisser entrevoir du goût pour la vertu, & du talent pour les affaires: mais il eut le tems de flétrir son Règne par une injustice, que les insinuations d'un Ministre ambitieux, & le goût de la réforme lui arracherent. Il écarta Marie & Elisabeth ses deux sœurs du Trône; & y appella Jeanne Gray sa cousine.

Cette jeune personne, dont les Lettres avoient altéré la foi, poli

l'esprit, formé le cœur, élevé les sentimens, témoigna la répugnance la plus décidée & la plus sincère pour le personnage qu'on la pressoit de représenter. Elle avoit trop de lumières, pour ne pas voir que le sceptre qu'on lui offroit, ne lui appartenoit point; trop de droiture, pour acheter son élévation par une injustice; trop d'humanité, pour chercher à profiter du malheur d'autrui; trop de politique, pour ne pas sentir que le rôle qu'on lui offroit seroit ridicule & court; trop de Philosophie même, pour sacrifier la tranquillité de sa condition à l'éclat embarrassant du Diadème. L'obstination de ses parens triompha à la fin de sa résistance. elle paya de tout son sang une Royauté forcée de neuf jours; & mourut plus glorieusement sur un échafaut, que Marie ne vivoit sur le Trône.

La nouvelle Reine avoit conservé la Foi dans un Royaume qui l'avoit perdue. Pour l'y rétablir sans oppo-

sition, elle épousa Philippe fils de Charles-Quint. Les deux époux travaillèrent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur, toute la dureté, toute l'inflexibilité de leur caractère. On employa pour ramener les Anglois à l'unité, des voies aussi sanguinaires, qu'Henri VIII. en avoit mises en usage pour les en éloigner. Une Religion de douceur s'arma du glaive. La destruction des Protestans parut plus avancée, & même plus désirée que leur conversion. Le projet étoit arrêté d'obtenir par la précipitation, par la violence, par l'autorité, ce qui devoit être l'ouvrage de la charité, de la patience & du zèle.

Le Parlement accablé, pour ainsi dire, de toute la réputation, de toute la puissance, de tout l'orgueil du Monarque Espagnol, étudioit les volontés de la Reine, & se prêtoit par foiblesse à des arrangemens, où il auroit dû entrer par Religion. Il

consentir à la réunion de l'Angleterre avec le Saint Siège, & ce qui n'est pas si digne d'éloge, il signa l'Arrêt de mort de tous ceux qui s'y oppo-
soient. Une complaisance si aveugle retardoit la perte de ce grand Corps qu'on avoit jurée; une autre cause rendit inutiles les arrangemens qu'on avoit pris pour y réussir.

Lorsque Philippe épousa Marie, elle étoit d'une figure désagréable, d'un âge avancé, d'une santé foible, d'une humeur inquiète. L'ambitieux Espagnol sacrifia ses dégoûts au desir d'ajouter une riche Couronne à tant de vastes Etats, dont il devoit bientôt hériter. La stérilité de la Reine confondit ces vûes, & mit fin aux complaisances d'un époux intéressé, qui venoit d'ailleurs de se revêtir de l'immense dépouille de Charles-Quint. Dès-lors le Conseil de Madrid n'influa plus que foiblement dans les résolutions qu'on prenoit à la Cour de Londres.

Marie craignit de marquer trop d'amour à un Prince qui la méprisoit, en lui sacrifiant son Parlement, ou de courir trop de risque, en hazardant une démarche qui peut-être ne seroit pas soutenue. Elle étoit agitée de ces pensées, lorsque la mort plaça sur le Trône la plus grande Princesse, qui y soit peut-être jamais montée.

Elisabeth, que l'admiration universelle a placée au-dessus de la critique, je dirois presque de l'éloge, prenoit les rênes d'un Empire agité, dont mille ennemis tous redoutables & tous dangereux avoient médité la ruine; un Philippe second, dont la politique inquiète & profonde sçavoit faire des traîtres dans tous les Conseils des Princes, & susciter des partis dans tous les Etats: un Duc d'Albe, l'appui de son Maître par ses victoires, & le destructeur de la société par ses cruautés: un Duc de Parme, qui joignit aux ru-

les Italiennes l'avantage du phlegme
 Espagnol : une Catherine de Medicis
 qui préféreroit d'achever par un crime
 ce qu'elle auroit pû aussi facilement
 emporter par une vertu : un Duc de
 Guise , que le bonheur de réussir à
 tout rendoit hardi à tout entrepren-
 dre : un Sixte-Quint , qui comptoit
 pour rien de dominer , s'il ne fouloit
 à ses piés des Couronnes : une Marie
 Stuart , dont les malheurs ont été si
 grands , qu'ils ont plutôt obscurci
 que relevé l'éclat de ses belles qua-
 lités. Quelques Ecrivains passionnés
 ajoutent la Société des Jesuites ,
 qu'ils appellent calomnieusement *une*
épée nue , dont la poignée est toujours à
Rome.

Après tout , Elisabeth voyoit au-
 tour de son Trône des écueils plus
 dangereux encore que les orages qui
 la menaçoient au loin. Les Catho-
 liques qui soupçonnoient sa croyan-
 ce , quoiqu'elle fût encore profession
 de leur Religion , paroissoient dispo-

sés à lui contester une Couronne qui dans leurs principes ne lui appartenoit pas, puisque l'union d'Henri avec Anne de Boulen n'étoit qu'un concubinage. Les novateurs, que la persécution avoit unis trop étroitement, étoient résolus à dominer, ou à s'ensevelir sous les ruines du Trône. Les Irlandois esclaves de la Cour de Rome, & Pensionnaires de celle de Madrid, épousoient aveuglément les fureurs de ces deux Couronnes. Les Grands formoient tous des prétentions, ou pour gouverner la Reine, ou pour l'épouser, ou pour la détruire. Le Parlement étoit d'autant plus avide d'autorité qu'il y avoit long-tems qu'il n'en avoit eû.

La Reine vit tous ces écueils; & les évita par de ces grands coups de politique, qui font un spectacle rare sur la scene du monde, parce qu'il n'est pas commun d'y voir des Acteurs du caractère d'Elisabeth. On

est étonné encore aujourd'hui comment une jeune Princesse sans expérience, sans amis, sans conseil, sans un droit trop décidé au Thrône, a pû régner avec plus de dignité, d'autorité, de tranquillité qu'aucun Monarque qui portât alors la Couronne. Tandis que l'Europe entière étoit en proie aux divisions domestiques, aux guerres étrangères, aux factions, aux poisons, à la misere, aux assassinats, à toutes les horreurs, qui rendront le seizième siècle odieux & célèbre; l'Angleterre voyoit son commerce s'étendre, ses loix s'affermir, sa police se perfectionner. L'Histoire doit recueillir avec soin les principes sublimes d'une administration si parfaite.

Elizabeth, sans que le Parlement y ait eu d'autre part que de faire exécuter ses ordres, vint à bout de donner ce grand spectacle à la terre, par une modération judicieuse, qui lui fit mépriser sagement la brillante fo-

lie des conquêtes : par une noble jalousie du pouvoir suprême , qu'elle scut également maintenir par l'insinuation & par la force : par des principes fixes & invariables de gouvernement , dont rien ne fut jamais capable de la faire écarter : par une attention scrupuleuse à reprimer les abus naissans , ou à les resserrer dans les bornes précises qu'exigeoit la politique : par une dextérité singulière à ménager les occasions , qu'elle ne perdit jamais , ou faute de diligence ou par trop de précipitation : par le talent équivoque , & qu'on peut louer & blâmer , de faire naître des haines , d'éterniser des discordes parmi ses ennemis : par le choix toujours décent , toujours éclairé , toujours utile de ses Ministres , de ses Généraux , de ses Favoris mêmes. A ces grands talens , Elizabeth ajouta l'apparence des vertus solides & éclatantes , qui sont l'ornement & l'appui du Trône. Quoique souverainement

nement ambitieuse, elle parut désintéressée; zélée pour la Religion Anglicane, quoique indifférente pour tous les cultes; passionnée pour le bonheur de ses sujets, quoique idolâtre seulement de sa propre gloire; pleine de franchise & de probité, quoique peu scrupuleuse dans les affaires. Elle unit les petites vanités de femme avec les grands sentimens des Héros, les ridicules d'un sexe avec le travail de l'autre, beaucoup de défauts d'un Particulier avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. Pour être jugée comme il faut, Elisabeth ne la doit être que par des hommes d'Etat, des Ministres & des Rois.

Jacques Roi d'Ecosse, qui lui succéda, monta par un chemin semé de fleurs sur un Trône, où l'on n'arrivoit gueres que par des flots de sang & par des cabales. Quoique étranger, & Chef d'une Nation abhorrée en Angleterre, il fut

reçu avec des transports si marqués de joie ; son arrivée excita des acclamations si universelles & si vives , qu'un bon Ecossois de sa suite ne put s'empêcher de dire , que les Anglois étoient capables de goûter un bon Roi. Des sentimens si tendres , si respectueux n'étoient pas naturels à la Nation qui les avoit ; ils durèrent peu ; & il est plus étonnant que le Roi Jacques les ait fait naître , qu'il n'est surprenant qu'il les ait vûs finir. Ce Prince voulut être pacifique , & il ne fut qu'indolent ; sage , & il ne fut qu'irrésolu ; juste , & il ne fut que timide ; modéré , & il ne fut que mou ; bon , & il ne fut que foible ; Théologien , & il ne fut que Fanatique ; Philosophe , & il ne fut que bisarre ; Docteur , & il ne fut que pédant. Il s'érigea en controverse , & parut plus fier , dit un Historien , d'avoir écrit contre les Cardinaux Bellarmin & du Per-

ron, que ne l'auroit été un Con-
 quérant, qui n'auroit fait que ve-
 nir, voir & vaincre. Personne ne
 portoit plus loin les prétentions de
 la Royauté que Jacques; & peu de
 Princes ont autant contribué à l'a-
 vilir que lui. On ne pouvoit être
 gueres plus grand dans la spécula-
 tion, ni plus petit dans la pratique.
 Il pensoit en législateur; il agissoit
 en femme.

Cependant il commença son Ré-
 gne par une démarche qui annon-
 çoit un Roi résolu à l'être. Dans la
 proclamation qu'il publia pour la
 convocation d'un Parlement, il en-
 treprit de marquer les qualités, que
 devoient avoir les Députés des
 Communes. Ses prédécesseurs l'a-
 voient fait souvent, mais par voie
 d'exhortation: Jacques employoit
 une maniere de commandement,
 & paroissoit déterminé à ne rece-
 voir le suffrage, que de ceux qui
 auroient tout ce qu'il exigeoit. Cet

te innovation portoit atteinte visiblement aux privilèges de la Chambre des Communes, qui jouissoit pleinement du droit de décider touchant la validité des élections de ses propres membres.

La prétention du Monarque aggrita les sujets. Jacques craignit une révolution, où il y avoit à peine un murmure. Ce Prince aimoit mieux vivre paisible que de régner glorieusement. Il prit le parti d'abandonner le soin de l'Etat à son Parlement, & le consulta même toujours depuis sur les affaires un peu importantes de sa famille. Cet arrangement faillit à devenir funeste à ce grand Corps, par le désespoir où il jeta une partie de la Nation.

Les Catholiques accablés par Elisabeth, avoient espéré qu'un Roi fils de Marie Stuart leur seroit favorable. La dépendance, où ce Prince se mit de son Parlement, leur fit penser que le joug, sous le-

quel ils gémissoient, alloit encore s'appesantir. Ils se déterminèrent à le briser, par un des plus noirs complots, qui aient jamais troublé le repos du monde.

Ces sanguinaires Sectateurs d'une Religion consacrée par la douceur & la charité, prirent la barbare résolution de faire périr le Prince & tous les Membres du Parlement, lorsqu'ils seroient assemblés, afin que délivrés de leurs principaux Tyrans, ils pussent redonner à leur Communion la supériorité qui lui est due, & qu'elle a eue dans tous les tems. Pour exécuter leur projet, ces furieux louèrent les maisons voisines du lieu où se tenoit l'Assemblée, & ramassèrent beaucoup de poudre au-dessous de la Salle de Westminster. C'en étoit fait des plus nobles, des plus sages têtes de l'Isle, si une lettre anonyme, qu'un des Conjurés écrivit au Lord Mounteagle pour le détour-

ner des Assemblées, n'eût fait soupçonner la Conspiration. On visita tous les souterrains, & l'on trouva caché à l'entrée d'une cave un Artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine, & anéantir le Parlement. La crainte plus que le repentir arracha tout le secret de la Conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des Conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du Royaume; huit furent pris & exécutés. Robert Catesby simple Gentilhomme, & Thomas Percy de la maison de Northumberland étoient les Chefs apparens de la Conjuration; on a prétendu que les Jésuites, les plus Philosophes de tous ceux qui par goût ou par état, consacrent leurs jours à la réformation & à la propagation du Christianisme, en étoient les Auteurs réels.

Ces Peres qui portent l'humanité, les Arts, la Religion dans tout

l'univers ; qui sont Législateurs dans le Paraguay , Sçavans à la Chine , Missionnaires dans le Canada & martyrs partout où il faut l'être , furent accusés d'être des factieux dans la Grande Bretagne. Ils s'en sont constamment défendus , sans s'en être encore justifiés. Trois raisons font beaucoup douter de leur innocence. Il régné dans leur apologie une aigreur qui n'est pas dans leur caractère. Ils ont cherché à étayer leur défense d'un miracle. Enfin on les voyoit à la tête des Catholiques du pays , rang que leur donne partout ailleurs leur mérite.

Quoi qu'il en soit , le Parlement depuis la découverte de la Conspiration , devint plus absolu que jamais , & le Roi plus dépendant. Ce Prince trouva plus facile de souffrir des injures que de les venger , de se passer de l'estime publique que de la mériter , de sacrifier les droits de sa Couronne que de

troubler son repos pour les maintenir. Il vécut sur le Trône, comme un particulier dans sa famille. Il ne conserva de la Royauté que le don de guérir les possédés, qu'on attribue aux Rois d'Angleterre. On auroit dit qu'il n'étoit que passager d'un vaisseau dont il étoit, ou devoit être le Pilote. Cette inaction lui procura des jours obscurs, & prépara un règne tragique à son successeur.

A peine Charles I. étoit monté sur le Trône, qu'il parut entre lui & ses sujets des dispositions à se haïr, une antipathie même toute formée. Tandis que le Roi se livroit successivement à mille projets, dont la variété étoit plus propre à le faire mépriser qu'à le faire craindre, la Nation s'affermissoit dans la résolution de traverser tout ce qui seroit contraire à ses privilèges. D'un côté, on voyoit un orgueil naissant qui ne pourroit jamais souf-

frir de contradiction ; de l'autre , une opiniâtreté invincible qui seroit toujours incapable de ménagement . Le Monarque donnoit dans des profusions qui ne pourroient être soutenues que par des moyens ruineux ; le peuple étoit livré à une épargne sordide , que la plus grande abondance ne diminueoit point . La Cour avoit une politique vaine , artificieuse , précipitée ; le Parlement une lenteur dans les délibérations , qui sans servir la patrie , désespéroit un jeune Prince . Des inclinations si opposées devoient naturellement se choquer dans une région comme l'Angleterre . Un homme dangereux qui , après avoir été le Favori du pere , se trouvoit l'idole du fils , précipita cet instant fatal .

George Villers Duc de Buckingham , avoit précisément tout ce qu'il falloit pour gâter ses Maîtres , & pour les perdre . C'étoit

Kv

l'homme de l'Europe le mieux fait , le plus galand , le plus magnifique & le plus fier. Il avoit l'esprit François & le cœur Anglois. Personne ne parloit avec tant de grace , ni n'agissoit plus noblement. Il connoissoit les ruses de Cour , & les dédaignoit : Il ignoroit les affaires , & s'en rendoit l'arbitre. Son courage brilloit également dans la chaleur du combat & dans les dangers envisagés de sens froid ; mais il étoit moins habile à prévoir le péril que ferme à le soutenir. Assis à côté du Trône dès qu'il parut à la Cour , & accoutumé aux complaisances de la part des Rois , il détestoit les sujets qui lui osoient faire quelque résistance ; & il les poursuivoit avec fureur , mais sans lâcheté. La dissimulation fut toujours à ses yeux un crime. Dans ses vengeances l'éclat précédoit la foudre , & ses ennemis furent toujours avertis du mal qu'il vouloit leur faire.

Extrême dans sa haine , le Favori fut aveugle dans son amitié. On lui paroissoit propre à tout , dès qu'on avoit l'avantage d'être son parent ou son ami. Sa générosité s'étendit jusques sur les personnes les plus indifférentes ; & il avoit plus de plaisir à faire des grâces qu'on n'en avoit à les recevoir. Pour prix de tant de profusions , il n'eut pas un seul ami véritable. Quoique présomptueux , il étoit capable d'écouter des conseils sages & modestes ; & il ne trouva pas un homme assez reconnoissant pour les lui donner. Il ne lui manqua peut-être pour être un grand homme que la passion , qui a rendu tant d'autres Favoris odieux. Il ne visa qu'à ce qui étoit agréable ou noble ; il auroit formé des desseins utiles , s'il eût été ambitieux. Ses ressentimens particuliers décidèrent des affaires publiques ; & le tour qu'elles prirent ne pouvoit être ni plus humiliant ni plus malheureux.. •

Kvj

Buckingham étoit allé négocier autrefois en Espagne le mariage du Prince de Galles, qui échoua; & il avoit été envoyé depuis en France pour recevoir la Princesse promise à son Maître. Il porta dans ses Ambassades l'esprit de galanterie qui lui étoit ordinaire. Dans la première, il feignit une passion pour la Duchesse d'Olivarés, & il en sentit une véritable pour la Reine Anne d'Autriche dans la dernière. Il fut puni en secret de l'une, & méprisé hautement pour l'autre. Ces deux traitemens, qui quoique différens, lui donnoient un ridicule à peu près égal, l'indisposèrent contre les deux Nations; il leur fit déclarer la guerre. Les armes Angloises avoient du dessous par tout, lorsque le Favori fut assassiné. Sa mort fut le sceau de la paix avec les étrangers: peut-être avec un peu d'adresse, Charles auroit-il pû la rétablir aussi dans l'intérieur du Royaume. Ce Prince avoit con-

voqué trois Parlemens coup sur coup. Les deux premiers lui avoient opiniâtrément refusé des secours, pour soutenir une guerre qu'ils n'approuvoient point, parce qu'elle étoit l'ouvrage de Buckingham; le troisième lui en accorda à des conditions si humiliantes, qu'il le cassa encore assez brusquement, & promit trop fièrement & trop fortement de n'en jamais assembler d'autre.

Pour pouvoir se passer des secours, que les Rois ses prédécesseurs tiroient ordinairement de ces Assemblées, Charles fit revivre des droits abolis par la coutume, imposa des taxes refusées par le Parlement, exigea des contributions avec une hauteur ignorée jusqu'alors dans l'Isle. Il avoit oublié que le Roi, qui est ailleurs le Juge Souverain & sans appel de la Nation, n'est en Angleterre que le premier Magistrat du Royaume. Dans ses

principes , il devoit être auffi absolu qu'aucun Monarque qui ait jamais porté la Couronne.

» Du principe , que le Parlement
 » ne devoit son existence qu'à la
 » concession des Rois , & que cette
 » concession pouvoit être révoquée , naiffoit naturellement cette
 » conséquence ; que le Roi pouvoit gouverner sans Parlement ,
 » & par conséquent imposer des
 » taxes sur son peuple , comme il
 » le jugeroit à propos pour le soutien du Gouvernement. Du principe ,
 » que le Roi étoit au-dessus des loix , il suivoit nécessairement qu'il n'y avoit aucune sûreté pour les Sujets , & que leur honneur , leurs biens , leur liberté , leur vie même étoient à la disposition du Roi. Du principe ,
 » que le Parlement n'avoit aucun droit de se mêler des affaires sur lesquelles le Roi ne lui demandoit pas son avis , on ne pouvoit

» que conclure, qu'il falloit laisser
 » faire au Roi tout ce qu'il vou-
 » loit, même les choses les plus
 » préjudiciables à la Nation. Du
 » principe, que c'étoit manquer
 » de respect pour le Roi que de se
 » plaindre du Gouvernement, il
 » falloit nécessairement inférer que
 » le Parlement ne pouvoit exami-
 » ner aucun grief, ni s'en plain-
 » dre, puisque les griefs ne sont
 » ordinairement que des injustices
 » commises par le Roi ou par ses
 » Ministres. Du principe, que le
 » Parlement n'avoit tout au plus
 » que le droit de représenter les
 » griefs au Roi, après quoi il de-
 » voit tranquillement attendre le
 » remède du Roi même, il suivoit
 » que le Roi pouvoit vexer ses
 » Sujets à sa fantaisie, sans aucu-
 » ne obligation de remédier à leurs
 » maux, qu'autant qu'il le jugeroit
 » convenable. Du principe, que
 » c'étoit offenser le Roi dans l'en-

» droit le plus sensible , que de dis-
 » puter sur l'étendue de sa préro-
 » gative , on ne pouvoit que tirer
 » cette conséquence , que cette
 » prérogative étoit sans bornes ,
 » ou qu'elle ne pouvoit être limi-
 » tée que par la sagesse ou la bon-
 » té du Roi même. « Tous ces
 principes , comme il est aisé de s'en
 appercevoir , tendoient à établir
 un Gouvernement arbitraire , & par
 conséquent injuste. Charles régnoit
 depuis environ douze ans de cette
 manière , lorsqu'il se livra téméraire-
 ment aux conseils violens & pré-
 cipités de Guillaume Laud Arche-
 vêque de Cantorberi.

Ce Prélat ne devoit rien à la nais-
 sance , peu de chose à la fortune ,
 & beaucoup à la vertu. Il avoit un
 esprit vif ; une capacité étendue ;
 des mœurs austères. Son humeur
 étoit aigre , son cœur ouvert , ses
 manières un peu grossières. Il aimait
 sa Patrie , son Roi , son Eglise. Les

vicieux ne lui étoient pas moins insupportables que le vice ; les incrédules aussi odieux que l'incrédulité ; les pratiques extérieures de la piété , plus chères peut-être que l'essentiel de la Religion. Il eut malheureusement du zèle ; & ce zèle porta sur des objets aussi précieux aux Anglois , que s'ils avoient eu véritablement de la religion.

Depuis que la Grande-Bretagne eut abandonné le centre de l'unité , les systèmes s'y multiplièrent si fort qu'on a dit : que si on obligeoit tous les Anglois à mettre leur profession de foi par écrit , il n'y en auroit pas deux qui se ressemblassent. Parmi toutes ces Sectes , il s'en trouvoit deux dont les liens extérieurs réunissoient un grand nombre de Partisans. L'une en secouant le joug de Rome , avoit retenu l'Episcopat , & une partie des cérémonies de l'ancienne Eglise ; l'autre avoit renversé toute subordination.

& aboli tout éclat extérieur comme contraire à la simplicité de l'Evangile. Les premiers s'appellèrent Episcopaux ou Anglicans ; les derniers , Presbitériens ou Puritains , & ils étoient Calvinistes. Les uns voulurent une aristocratie dans l'Eglise ; les autres une démocratie toute pure. L'Episcopat étoit dominant en Angleterre , & le Presbitérianisme en Ecosse. Le Roi animé par l'Archevêque voulut introduire par-tout la Liturgie Anglicanne , & rendre la religion de la Grande-Bretagne uniforme.

Les Ecossois allarmés pour leur Religion , s'engagèrent par un acte féditieux appelé *le Convent* , à prendre les armes pour la défendre ; & Lesley Officier de réputation fut choisi pour commander leurs troupes. Charles se trouva d'abord en état de les accabler ; son irrésolution arrêta la foudre. Les Rebelles plus attentifs à leurs intérêts , sçu-

rent reparer l'inégalité de leurs forces par des intrigues. Ils conjurèrent l'orage par la séduction de ceux qui accompagnoient le Roi dans cette expédition : Tous ses Courtisans prêterent volontiers l'oreille à la proposition d'un Traité.

Le Comte d'Arondel, par le mouvement de son inconstance ordinaire, étoit déjà las d'être Général. Le Chevalier Vane, homme actif & intelligent, avoit tourné ses talens du côté de ses affaires particulières. Le Comte de Pembroke haïssoit autant la guerre qu'il aimoit la chasse. Le Comte de Holland, dont toute la politique se bornoit à une entière conformité aux inclinations de son Maître, craignoit la désolation de l'Ecosse, parce que le Roi la craignoit. Le vieux Chevalier Coke étoit flaté de l'idée de finir bientôt un voyage incommode qu'il n'avoit jamais crû nécessaire. Le seul Comte d'Essex demeura fer-

me dans les intérêts du Roi. Il refusa constamment de recevoir les visites des Commissaires d'Ecosse, d'entendre même leurs Propositions. On conclut un Traité équivoque que chacun expliqua dans la suite à son gré. Charles congédia son armée; les Ecossois augmentèrent la leur, & ils trouverent un appui dans un des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu.

Le Cardinal de Richelieu qui eut le privilège unique de rendre utiles à l'Etat qu'il gouvernoit ses passions & ses talens, ses vices comme ses vertus, avoit un intérêt personnel de troubler l'Angleterre, qui, pour venger Marie de Medicis, appuyoit tous les partis qui se formoient en France contre ce Ministre. Les secours d'un homme puissant qui les prodiguoit, & les conseils d'un politique qui s'est rarement trompé, donnerent une nouvelle vivacité & plus de consistance aux mouvemens

qui agitoient l'Ecosse. Charles se vit forcé à reprendre les armes contre ses Sujets ; & le Lord Conway fut chargé des premières opérations de la guerre.

Ce Seigneur rassembloit des qualités qui se trouvent rarement ensemble ; un courage intrépide à la guerre , & une souplesse infinie à la Cour ; l'estime des hommes d'Etat , & l'amitié des personnes frivoles ; un attrait vif pour la volupté , & une forte application à l'étude : un zèle réel dans le cœur pour la Religion , & une incrédulité bien décidée dans l'esprit ; la lâcheté de trahir tous les partis , & l'adresse de gagner la confiance de toutes les Factions.

Posté avantageusement sur les bords de la Thine pour en disputer le passage aux Ecossois , il s'enfuit avec une précipitation qui fit moins de tort à sa valeur qu'à sa probité. Le Comte de Strafford Viceroy d'Ir-

lande , joignit dans ces circonstances les débris de l'armée qu'il devoit commander. L'esprit de sédition qu'il y remarqua , n'abbatit pas son courage. Avec ses huit mille Irlandois braves , disciplinés , inviolablement attachés à sa personne , il promit sur sa tête de repousser les Rebelles jusques dans leurs montagnes ; & jamais ce grand homme ne fut accusé de rémérité.

Le Roi , qui ne voyoit autour de lui qu'un ennemi victorieux & fier , une armée découragée & corrompue , un peuple mécontent qui appuyoit ou du moins ne traversoit pas la rebellion , une Cour où régnoient assez ouvertement tous ces vices ensemble , refusa son consentement à une résolution si généreuse. Croyant son parti ruiné , quand il n'étoit encore qu'en péril , il assembla tous les Pairs du Royaume , chose qui étoit sans exemple depuis plusieurs siècles. Cette Assemblée ,

quoique composée de toute la haute Noblesse du Royaume, ne réunit que des hommes bornés qui ne voyoient rien, des cœurs timides que tout effrayoit, des esprits faux qui n'avoient que des vûes dangereuses, des ames perfides qui trahissoient leur Souverain & leur Bienfaiteur. Charles n'y trouva que de la hauteur; point de bon conseil, & encore moins de secours. Dans cette extrémité, l'infortuné Monarque se détermina à convoquer le sanguinaire Parlement de mil six cens quarante, pour se reconcilier, s'il en étoit encore tems, avec les Anglois, & pour les armer contre les Ecoffois.

La plûpart des Pairs qui composoient cette trop célèbre Assemblée, se trouvèrent corrompus, & tous les Membres des Communes étoient fanatiques. Dans la Haute Chambre, on étoit mécontent du Roi: dans la Chambre Basse, on détes-

roit la Royauté. Les premiers étoient sans Religion ; & les seconds , ce qui est plus dangereux , en avoient une ennemie de l'Ordre. D'un côté on ne vouloit qu'humilier le Souverain ; de l'autre on étoit déterminé à le perdre.

Les Seigneurs les plus opposés à Charles furent , le Comte de Bedford qui aimoit mieux tenir le premier rang au Parlement , que de n'avoir que le second à la Cour. Le Vicomte Say qui se faisoit une religion de haïr tout ce qui n'étoit pas de la Secte des Puritains. Le Comte de Warwick , l'homme le plus corrompu , & un des plus grands hypocrites d'Angleterre. Le Lord Mandeville , l'idole du peuple par ses profusions , & des honnêtes gens par sa douceur. Le Comte d'Essex , que le hazard plaça toujours dans de grandes scènes , & que la nature avoit destiné à l'obscurité. Le Comte de Holland , Parlementaire

lementaire par caprice plutôt que par raison ou par sentiment. Le Comte de Northumberland, qui portoit aux derniers excès le mépris pour ses maîtres, & l'ingratitude pour ses bienfaiteurs. Mylord Herbert, qui entroit dans un parti, parce qu'on l'y mentoit, & qui y étoit constant, parce qu'on lui disoit qu'il le falloit être.

La Royauté n'avoit point dans les Communes des ennemis plus violens, plus accrédités & plus adroits que Pym, à qui une longue expérience tenoit lieu de pénétration, de vertus & de services: Hambdem, qui étoit tout ce qu'il vouloit, & qui n'a jamais été ce qu'il sembloit être: Saint Jean, homme sombre, enveloppé, entêté, séditieux par principe & par caractère: Fiennes dans qui les Ministres de Genève, & les Rebelles de France avoient fortifié le mépris de l'autorité: Vane, dont la dissimulation

profonde, & le génie emporté unis ensemble, formoient un factieux parfait : Hollis, qui n'eut de blâmable dans sa conduite, que le motif qui en dirigeoit les ressorts.

Comme le Roi avoit peu d'amis dans le Parlement, & qu'il n'y en avoit que de foibles, ses ennemis s'y trouverent les maîtres des délibérations. Ils commencèrent par s'unir étroitement avec l'armée Ecoſſoïſe, qui, par un accord fait avec Charles, devoit demeurer en Angleterre juſqu'à ce que le Parlement eût retabli la paix entre les deux Nations. Les Anglois qui ſon-geoient à ſe revolter, ne garderent plus de meſures avec le Monarque, quand ils ſe virent appuyés par des Rebelles, dont la protection les aſſuroit de l'impunité. Pour ôter au Trône l'unique appui qui lui reſtoit, ils accuſerent le Comte de Strafford d'avoir travaillé à détruire la réformation & la liberté. Cet

homme illustre étoit coupable d'un plus grand crime ; il aimoit, il servoit son Roi. Un si noir complot qui commençoit par l'injustice, devoit finir par la sédition. Les Pairs qui avoient horreur de se couvrir d'un sang si pur, furent exposés à la fureur du peuple par les intrigues de la Chambre Basse : la foiblesse en éloigna plusieurs de l'assemblée ; la crainte arracha aux autres un arrêt honteux.

Le Roi qui avoit été quelquefois grand, parut disposé à l'être en cette occasion. Il ne refusa pas seulement de souscrire à l'injustice ; il fit encore éclater son indignation. Les clameurs d'une populace séditieuse, & les conseils de quelques amis timides furent également méprisés. Charles parla en Maître irrité, en ami tendre, en Monarque reconnoissant. On peut dire que Strafford immola la gloire du Roi à la sienne. Pour être grand, il for-

ça presque son Souverain à une lâcheté. Le foible Prince accorda aux prières de son Ministre, ce qu'il avoit refusé aux menaces de son Parlement. Il fut permis aux Factieux d'immoler la victime ; & tous les siècles se souviendront que Charles I. en signa l'arrêt.

Le généreux Strafford soutint à la mort la gloire de sa vie. Il trouva plus d'honneur sur l'échafaut, qu'il n'en avoit acquis dans mille combats ; & il ne regarda pas comme un supplice, une fin utile à son Roi. Le sacrifice de ses jours lui assura la réputation du meilleur des Sujets. Ses succès à la Cour & à l'armée l'avoient déjà placé parmi les premiers politiques & les plus grands Généraux. On oublioit en le voyant, que c'étoit l'homme de sa Nation le plus puissant & le plus riche ; on pensoit seulement qu'il en étoit le premier génie. Il concevoit si aisément qu'il pouvoit se

passer d'étude. Il s'exprimoit avec tant de grace qu'il n'avoit pas besoin de sçavoir. Son esprit ne fut peut-être que trop supérieur. Cet ascendant lui inspiroit pour les autres hommes un mépris qu'il n'avoit pas l'attention de dissimuler. La fierté qui est le défaut ordinaire des Héros Anglois, fut spécialement celui de Strafford. Il ne voulut jamais que la justice; mais dans le choix des moyens, il préféra toujours les violens. Sans une trop haute opinion de lui-même, qui le portoit, pour ainsi dire, à se croire un Dieu, il eût pû devenir le premier des hommes.

La fin tragique de Strafford, & l'emprisonnement de l'Archevêque de Cantorberi, qui éprouva dans la suite le même sort, priverent le Roi de ses deux yeux, ainsi qu'on s'exprimoit alors. Leur place & celle de quelques autres, qui en se retirant dans les pays étrangers,

épargnerent d'autres crimes à la Nation, & au Roi des foibleſſes, furent remplies par les Seigneurs les plus ſéditieux du Royaume. Le Parlement exigea cette complaiſance; & le Monarque crut que cet expédient guériroit ſes Sujets de leurs défiances. Il reçut ſes Miniſtres de la main de ſes perſécuteurs.

Les ennemis de la Royauté ſont hors de leur place dans le Conſeil des Princes. Charles ne trouva dans le ſien que des traîtres qui le livrerent à des rebelles. Le Parlement ſouhaita qu'il lui ſacrifiât le droit dont jouiſſoient pleinement les Rois, de bannir & d'emprifonner ſans en découvrir les cauſes; il le lui ſacrifia: qu'il renonçât à tous les tributs qui ſe levoient par ſes ordres, & qui faiſoient partie de ſon domaine; il y renonça: que les deux Tribunaux deſtinés à ſoutenir l'honneur & les droits du Diadème fuſſent ſupprimés; il les ſuppri-

ma : qu'il s'engageât à convoquer régulièrement tous les trois ans le Parlement; il s'y engagea. Enfin le Parlement souhaita de ne pouvoir être cassé que du consentement des deux Chambres; cette audacieuse demande fut encore accordée. Le lendemain du jour auquel ce fatal consentement fut donné, le Comte de Dorset entra la tête couverte dans la chambre de Charles. Comme on l'avertit de songer où il étoit, il répondit, *qu'il n'y avoit plus de Roi d'Angleterre.*

En effet, à peine le Parlement fut-il maître de prolonger à son gré sa durée, qu'il demanda la disposition des armées, des places, des ports, des arcenaux du Royaume. Indigné de ces orgueilleuses prétentions, le Monarque Anglois se souvint enfin qu'il étoit encore sur le Trône, & qu'il falloit s'y soutenir sans honte, ou en descendre du moins avec gloire. Il arma, & ce

retour de courage lui ramena des Partisans que l'animosité de ses ennemis avoit préparés à ce changement.

Depuis long-tems les bons Citoyens que l'amour de l'Ordre avoit autrefois aigris contre les usurpations de Charles , détestoient dans leur cœur les entreprises des Factieux qui usurpoient son autorité. Ils trouverent plus étrange encore que le Parlement voulut gouverner sans Roi , qu'ils n'avoient trouvé mauvais que le Roi voulut se passer de Parlement. La constitution du Gouvernement étoit plus altérée par l'un que par l'autre. Ils faisoient des vœux contre les tirans , en attendant l'occasion de faire des efforts contre la tyrannie. La résolution du Prince fit éclater de si beaux sentimens ; & l'Europe apprit avec joye que la fidélité pour le Souverain , n'étoit pas une vertu tout-à-fait bannie de l'Angleterre.

Deux Partis célèbres encore aujourd'hui commencerent alors à diviser la Nation. L'un étoit composé des Episcopaux & de ceux pour qui l'autorité Royale étoit encore respectable. L'autre étoit rempli par les Presbiteriens, & par les esprits Republiquains ou Parlementaires. Les premiers furent appellés dans la suite Torys, les seconds eurent le nom de Wigs. Il n'est pas de mon sujet de décrire des événemens meurtriers que produisirent ces divisions. Jamais l'Angleterre ne fut inondée de tant de sang, ni souillée de plus de crimes. La guerre se fit avec plus de brutalité que de bravoure, plus d'opiniâtreté que de constance, plus d'impetuosité que d'intelligence, plus d'animosité que d'émulation, plus de fureur que d'héroïsme. L'honneur des Royalistes l'emporta d'abord sur le désespoir des Parlementaires; la bonne sur la mauvaise cause; la Religion

sur le Fanatisme. Charles alloit triompher, s'il eût eu dans le Conseil le courage qu'il avoit dans les armées. Il pouvoit tout, & il n'osa rien. De perfides amis l'arrêterent deux fois sur la route de Londres, tandis que les Rebelles prenoient des mesures infailibles pour l'accabler par le conseil d'Olivier Cromwel.

Cet illustre scélerat, qui ne peut être loué sans horreur, ni méprisé sans injustice, qu'on est forcé d'admirer & de détester tout ensemble, éclairoit déjà par des lumières supérieures le Parlement qu'il devoit un jour gouverner. Pour empêcher la ruine de cette Assemblée, Cromwel imagina l'alliance de l'Ecosse, & par là son parti qui étoit presque abbatu, devint plus puissant que jamais.

Les Ecoissois qui avoient autrefois donné la loi à Charles, craignirent d'être obligés à la recevoir.

de lui, s'il parvenoit à fixer la victoire qui commençoit à se ranger sous ses étendarts. Pour prévenir une soumission qu'il leur plaisoit d'appeller esclavage ; ils entrèrent dans une ligue dont il y a apparence qu'ils ne pénétrèrent pas tout-à-fait le but. Ils furent flattés du plaisir d'assurer leur liberté, de l'avantage de rendre le Presbytéranisme dominant, & de l'honneur de protéger l'Angleterre. La révolte unit deux Nations divisées par une antipathie de quinze siècles. Londres & Edimbourg confondirent leurs prétentions, leurs murmures, leurs projets & leur politique.

Dès-lors la ruine du Parti Royaliste devint infaillible. Quelques avantages remportés sur les Parlementaires Anglois ne rassurèrent pas contre l'union des forces de deux grands Royaumes. Charles avec des Partisans dont quelques-uns étoient perfides, plusieurs chan-

Lvj

celans , & peu déterminés à vaincre ou à périr , ne pouvoit pas résister à des Enthoufiastes sans nombre , conduits par une politique abominable , mais profonde. Pour suspendre seulement la chûte du Roi , il falloit des prodiges , & tandis que Cromwel en faisoit en Angleterre pour l'avancer , Montrose en faisoit pour la retarder.

Ces deux hommes célèbres fixerent sur eux les yeux de l'Europe entière par des talens plus différens qu'opposés. Montrose avoit une droiture de cœur qui le fixa toujours dans les intérêts de son Roi & de sa patrie ; Cromwel une supériorité d'esprit qui donnoit un air d'équité aux actions les plus criminelles. L'un réussit à former lui seul un parti sans d'autres ressources que son courage ; l'autre vint à bout de dominer dans le sien par beaucoup d'adresse & de politique. Le premier excelloit à lever des armées , & à les en-

durcir au froid & à la faim ; le second , à les retenir & à les faire subsister. Le Héros de l'Ecosse avoit une audace qui déconcertoit les mesures des Guerriers méthodiques ; celui d'Angleterre se faisoit un système , & le suivoit , mais sans lenteur & sans timidité. Montrose faisoit de grandes choses pour le plaisir de les faire , & l'honneur de les avoir faites ; Cromwel avoit des vûes plus intéressées , il vouloit recueillir le fruit de ses intrigues & de ses exploits. La vanité faisoit proprement le caractère du premier ; l'ambition étoit la passion dominante du second. Celui-ci se montra supérieur à ses disgrâces ; celui-là plus grand que ses succès. L'un éprouva mille trahisons & les étouffa ; l'autre se connoissoit si bien en hommes , qu'il n'en fut jamais trompé. L'Ecossois perdoit souvent ses plus zélés partisans par des soupçons injurieux à leur gloire. L'An-

glois ramenoit ses ennemis par une confiance qui les séduisoit. Avec le premier on espéroit beaucoup de vainere ; on étoit assuré de n'être pas vaincu avec le second. Si la Couronne pouvoit être soutenue sur la tête de Charles, c'étoit par Montrose ; si elle en devoit tomber, c'étoit par Cromwel. Le Parlementaire fut autant supérieur au Royaliste par l'esprit, qu'il lui fut inférieur par le cœur. L'un ressembloit aux Héros Grecs, & l'autre aux Héros Romains.

Montrose eut d'abord des succès qui tiennent plus du Roman que de l'Histoire. Entré seul & en secret en Ecosse, il inspira à quelques braves qu'il rassembla, & à douze cens Irlandois qui le vinrent joindre, une passion extrême pour lui, pour son parti, pour le Roi, pour la gloire, & pour les actions extraordinaires. Sans bagage, sans artillerie, sans munitions, sans places fortes, sans in-

telligences, sans argent, sans ressources, & presque sans armes, suivi seulement de trois mille hommes, mais trois mille hommes formés par lui aux combats, il gagna quatre batailles, défit cent Partis, surprit quatre-vingt Châteaux, força les meilleures Villes, répandit la terreur dans tout le Royaume. Abandonné par les premières troupes qu'il avoit levées, trompé par plusieurs de ceux que la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'employer, profrita par le Parlement, entouré d'un peuple d'ennemis & de jaloux, assiégé par deux, par trois, & quelquefois par quatre armées, attaché à un Prince qui communiquoit son malheur à tous ses amis, Montrose ne reçut jamais qu'un échec. Il avoit réparé ce malheur par son activité, sa valeur, sa fortune; il étoit parvenu à conquérir l'Ecosse entière, ou presque entière, lorsqu'une nouvelle scène de la tragédie la plus

compliquée qu'il y ait jamais eu, changea tout-à-coup la situation des affaires.

Le Roi après avoir soutenu avec des succès variés une guerre cruelle contre les Anglois rebelles & les Ecoffois qu'ils avoient appelés à leur secours, s'étoit lassé de lutter contre la fortune. Accablé sous le poids de ses malheurs, & ne voyant point de jour dans le cahos de ses affaires, ni d'issue dans le labyrinthe où le fil des événemens l'avoit conduit; ce Prince infortuné se précipita dans l'abîme qui lui parut le moins profond; il alla se jeter dans les bras de l'Armée d'Ecosse, espérant y trouver non de l'obéissance, mais de la compassion.

Leslay qui commandoit les Rebelles, reçut le Monarque en Sujet respectueux, mais non pas fidèle. Il lui persuada de regagner le cœur de ses Sujets, en faisant ouvrir toutes les Villes dévouées à ses inté-

térêts , & en désarmant tous les corps d'armée qui combattoient encore sous ses enseignes. Les fautes qu'on fait dans les grandes places ne sont pas toujours libres ; ce sont souvent des suites malheureuses & nécessaires des fâcheuses situations où l'on se trouve. Charles accorda tout, parce qu'il n'étoit pas en état de rien refuser. Depuis cet ordre fatal il ne resta pas le moindre vestige du bon Parti dans l'étendue des deux Royaumes. Tout se soumit jusqu'à l'invincible Montrose. Ce grand homme préfera la gloire de bon Sujet à celle de Conquérant redoutable. L'exil auquel son Maître étoit forcé à le condamner lui parut plus glorieux , qu'une indépendance marquée du sceau de la Rebellion. Il s'arracha du sein des guerriers qu'il avoit si souvent menés à la victoire en Ecoſſe , pour aller rendre les Chrétiens triomphans des Infidèles en Hongrie.

Tandis que ce Héros alloit prêter le secours de son bras à d'autres peuples, le Parlement d'Angleterre achettoit des Ecoffois l'odieux privilège de commettre le plus grand des crimes. Le Prince instruit du prix pour lequel on le livroit, s'écria avec indignation, qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient acheté cherement, qu'avec ceux qui l'avoient lâchement vendu.

Lorsque Charles fut conduit en Angleterre, il y avoit deux Factions dans le Parlement, les Presbytériens & les Indépendans. Les premiers ne vouloient que l'anéantissement de l'Episcopat, & la diminution de la Puissance Royale : les seconds étoient pour l'extinction de la Royauté, & par conséquent pour la mort du Monarque.

Ireton gendre de Cromwel, & le Chef après lui des Indépendans, fonda les dispositions de la Cham-

bre Basse, qu'il harangua en ces termes.

» On abuse depuis trop long-
 » tems de la patience du premier
 » Tribunal d'Angleterre. Les ca-
 » prices d'un Roi opiniâtre ont tant
 » coûté de sang à l'Etat, qu'il se-
 » roit imprudent de tarder encore
 » à reprimer ses fureurs. Le Con-
 » trat des Rois & des peuples con-
 » tient un engagement mutuel d'o-
 » béissance & de protection ; on
 » nous refuse l'un, nous sommes
 » dispensés de l'autre. Toute l'Eu-
 » rope a les yeux sur vous, pour
 » sçavoir si vous avez autant de
 » fermeté pour assurer le salut pu-
 » blic, que vous avez fait paroî-
 » tre de lumieres pour le connoi-
 » tre. Ne balancez pas à prendre
 » le parti le plus généreux ; les
 » vaillans hommes, par qui vous
 » avez triomphé si souvent, vous
 » assûrent par ma voix que leur
 » courage n'a pas diminué, & que

» leur zèle pour la patrie est tou-
 » jours le même. Ils souhaitent seu-
 » lement de n'être pas obligés à
 » chercher dans leurs forces une
 » sûreté, qu'ils aimoient mieux de
 » voir à la promptitude & à la vi-
 » gueur de vos résolutions. »

Tandis que Ireton parloit, Crom-
 wel étudioit tous les visages, & li-
 soit dans les yeux de l'assemblée ce
 qu'il devoit penser de chacun de
 ceux qui la composoient. Après
 cette épreuve infailible pour un
 homme de son caractère, il livra
 le Parlement à l'armée dont il étoit
 l'idole, & fit exclure ou emprison-
 ner par la force des armes, envi-
 ron deux cens Membres de la Cham-
 bre Basse dont la conscience s'ac-
 cordoit mal avec ses desseins. Il fit
 plus : assuré que la Chambre Haute
 détestoit ses forfaits, & ne se prê-
 teroit jamais à ses vûes, il fit dé-
 clarer dans celle des Communes,
 qu'à elle seule appartenoit le pou-

voir de faire des loix, & qu'on n'y avoit pas besoin du consentement des Seigneurs, la Souveraine Puissance étant originairement dans le peuple. On érigea ensuite un Tribunal sous le titre de Cour de Haute Justice, dont les Juges furent tirés, partie de l'armée, & partie des Communes, par l'autorité de qui cette Assemblée se formoit. Charles fut cité devant ces furieux, qui justifient tous le choix qu'on avoit fait d'eux. La plus horrible catastrophe ne leur coûta pas un soupir, ni le plus noir forfait un remord. L'Angleterre devint le théâtre d'un spectacle horrible, dont aucune autre nation n'a eu à rougir. Un Roi généreux fut condamné, comme tyran, à périr sur un échafaut; & cette horrible scène fut vûe avec aussi peu d'émotion, que s'il se fut agi du dernier des hommes. *Les Presbytériens*, dit un Ecrivain célèbre, *fournirent la hache qui cou-*

*pa la tête au Roi , & livrerent la vic-
time toute liée aux Indépendans qui
l'égorgerent.*

L'infortuné Monarque fut con-
duit à une fin si tragique par les
passions de Buckingham , le zèle
impétueux de Laud , les hauteurs
de Strafford , les indiscretions de la
Reine , les divisions de son Conseil,
la trahison de ses Favoris , le con-
cert de ses persécuteurs , l'ambition
de Cromwel. Le meilleur maître,
le meilleur ami , le meilleur pere,
le meilleur mari , le meilleur Chré-
tien , peut-être le plus honnête
homme de son siècle ; il ne lui man-
qua que de connoître ses talens pour
être un grand Roi. Il fut assez ap-
pliqué pour suffire au gouverne-
ment de ses Etats ; assez habile pour
commander ses armées ; assez brave
pour vaincre ses ennemis ; assez gé-
néreux pour désarmer les Rebelles ;
assez éclairé pour connoître les in-
térêts de sa Couronne ; assez mo-

déré pour respecter les droits de ses peuples. Malheureusement il se défia trop de ses forces , & se livra sans réserve aux passions de ses Ministres , & aux caprices de ses Favoris. Son règne ne fut proprement que l'histoire de ces différens caractères. A la lenteur succéda la précipitation , au despotisme des maximes populaires , au goût de la guerre l'amour de la paix , à une dureté outrée une douceur excessive , au refus des choses les plus raisonnables la concession des plus injustes , aux grandes intrigues les petites finesses , à l'envie de tout brouïller le desir de tout réunir. Pour peindre d'un trait ce Monarque , il fut le jouet de ses amis durant la vie , & la victime de ses ennemis à la mort. Il la vit venir en grand homme , & ne laissa paroître ni foiblesse , ni ostentation.

Les parricides avoient leurs mains encore teintes du sang de leur Sou-

verain , lorsqu'ils chercherent dans de nouveaux crimes l'impunité de celui qu'ils avoient commis. Trois précautions , toutes trois extrêmes , leur parurent nécessaires , pour garantir leurs têtes coupables de la foudre qui les menaçoit. Ils avoient massacré le pere , ils proscrivirent les Princes ses fils comme ses complices ; ils avoient dégradé la Chambre des Pairs , ils la supprimerent comme inutile ; ils avoient avili la Royauté , ils l'anéantirent comme funeste au bonheur des peuples. L'autorité Souveraine résida dès lors toute entière dans la seule Chambre des Communes.

La nouvelle République inspirée par le génie étendu & sublime de Cromwel , procura à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'esperoit plus , & lui donna un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis plusieurs siècles. On venoit d'être agité des plus violentes tempêtes , & tout pa-
rut

rut calme ; on s'étoit cru à la veille
 de sa ruine , & on étoit en état de
 donner des loix. Il est fâcheux pour
 l'honneur de la vertu , qu'un des
 plus beaux , des plus grands spec-
 tacles que fournissent les Annales
 des Nations , soit l'ouvrage de la
 révolte. Tout parut merveilleux
 dans cette révolution. Les Roya-
 listes se plierent à un genre de Gou-
 vernement mal assorti à leur carac-
 tère , & que leur conscience n'ap-
 prouvoit pas. Les Grands accou-
 tumés au rôle de Législateurs de-
 meurerent paisibles dans l'ordre de
 simples Citoyens. Les Irlandois &
 les Ecossois , qui avoient armé ; les
 premiers par attachement pour leurs
 Rois ; les autres pour effacer l'hor-
 reur de leur trahison , furent mal-
 heureusement domptés. Les Hol-
 landois , qui avoient profité des
 malheurs de l'Angleterre pour usur-
 per l'empire de la mer , furent hu-
 miliés. La France & l'Espagne tou-

jours, rivales, toujours ennemies, briguoient baslement, si on ose le dire, l'alliance des usurpateurs. Les Souverains qui auroient dû s'unir pour venger un attentat commun à tous les Rois, applaudissoient à l'injustice par crainte ou par intérêt. Toute l'Europe s'humilia, se tut, ou admira.

Cromwel étoit le ressort secret de ces coups d'Etat. Oracle du Parlement par ses lumières, & idole de l'armée par son courage, il remuoit à son gré les deux corps, & les faisoit également concourir à ses vûes & à la gloire de la Nation. Quand le tiran vit que les prodiges de son administration avoient fait sur les esprits & sur les cœurs, l'impression qu'il s'en promettoit, il dédaigna une autorité empruntée, & voulut avoir un pouvoir à lui. Comme son système étoit de se faire décerner les honneurs & non de les usurper, il prit des routes assez détournées pour

parvenir au but qu'il se proposoit.
 L'armée nourrissoit depuis long-
 tems une haine fiere, vive & ouve-
 rte pour le Parlement. Quand Crom-
 wel n'eut plus d'intérêt à suspendre
 les effets terribles de cette dangereu-
 se passion, elle agit avec toute l'au-
 dace qu'elle peut avoir dans de bra-
 ves gens qui se croient fortement
 offensés. Ils ne se bornerent pas à
 demander la réformation de l'Etat,
 ils voulurent qu'elle fût l'ouvrage
 d'une autre Assemblée. Le Parle-
 ment chercha à cacher la frayeur,
 que lui caussent ces prétentions,
 sous un faux air de courage qu'il ne
 soutint pas long-tems. Il voulut cas-
 ser une partie de l'armée, & dis-
 perser le reste pour l'empêcher de
 cabaler contre le Gouvernement.
 Cette hauteur irrita des hommes,
 qui ne s'attendoient pas à trouver
 de la resistance; les esprits s'échauf-
 ferent, & chacun prit parti selon
 son inclination ou ses intérêts. A

la fin les Anglois armés donnerent la loi à ceux qui ne l'étoient pas. Douze Députés de l'armée & douze du Parlement, furent choisis pour imaginer une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Parlementaires regagnerent dans les Conférences, la supériorité qu'ils avoient perdue dans les procédés. Ils persuaderent aux Militaires que leurs intérêts communs demandoient que les choses restassent sur l'ancien pied. Cromwel vit l'instinct qui alloit déranger ses vûes, & il le prévint. Spectateur indifférent & désintéressé en apparence jusqu'à ce jour, il se déclara hautement pour l'armée dont il étoit Général. Suivi de ses principaux Officiers, il se rendit à Westminster, & en chassa avec mépris le Parlement qui y étoit assemblé, & qui vouloit secouer son joug. Cet ambitieux fut alors le maître de s'emparer du Gouvernement, mais il auroit obtenu du peuple &

de l'armée comme grace, ce qu'il étoit résolu d'accorder un jour comme nécessaire. Pour conduire les affaires au point de maturité où il les souhaitoit, il témoigna beaucoup de zèle pour l'administration la plus populaire. A son instigation, le Conseil des Officiers qui avoit cassé le Parlement, remit l'autorité Souveraine à cent quarante-quatre personnes choisies dans les trois Royaumes qu'elles représentoient.

Le nouveau Tribunal, qui prit le nom de Parlement, fut composé à dessein de tout ce qu'il y avoit de plus ridicule, de plus extravagant, de plus décrié dans les trois Nations. Lorsque ces hommes méprisables eurent fait assez de bêtises pour exciter la risée & l'indignation publiques, les amis de Cromwel leur persuaderent d'abdiquer un pouvoir incommode, qui les livroit à tant de chagrins : ils y consentirent. L'ambitieux qui conduisoit avec art tou-

tes ces intrigues, vit alors couronner sa politique, comme il avoit vû triompher autrefois son audace. L'armée se joignit au Parlement, pour le conjurer de se charger seul du Gouvernement. Il voulut y être forcé. On se vit réduit à solliciter bassement des fers qu'on craignoit. Le tiran ne se rendit qu'après une résistance de plusieurs jours, & une froideur offensante. Encore voulut-il moins paroître accepter l'autorité, que cesser de la refuser, & faire croire qu'il avoit plus de talent que de passion pour régner.

Dès qu'on fut parvenu à vaincre l'hipocrisie modeste du plus orgueilleux des hommes, la flatterie s'occupa du choix des titres qui pourroient plaire à l'usurpateur. Sa vanité auroit été pour les fastueux; sa politique lui fit préférer les modestes. Il rejetta celui de Roi, qui lui auroit attiré la haine des peuples, & accepta celui de Pro-

recteur, qui lui concilia leur affection. Sous le premier de ces deux noms, il auroit paru plus maître ; il l'étoit réellement d'avantage sous le second. En mettant des bornes aux complaisances des Anglois, il leur épargnoit de la honte, & à lui par conséquent des contradictions. Ces préliminaires de son règne en prognostiquerent la sagesse, & en assurèrent la tranquillité.

Cromwel ne fut pas un de ces hommes qui ont paru indignes de l'Empire aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Il avoit le génie de toutes les places, de tous les instans, de toutes les affaires, de tous les Partis, de tous les Gouvernemens. Il étoit toujours ce qu'il falloit être ; le plus brave à la tête des armées ; le plus éclairé dans les conseils ; le plus appliqué dans les affaires ; le plus éloquent dans les délibérations ; le plus actif dans les entreprises ; le plus fanatique dans la dé-

votion ; le plus ferme dans les disgraces ; le plus sçavant dans une assemblée de Théologiens ; le plus factieux dans les conspirations. Il ne fit jamais de faute , ne manqua jamais d'occasion , ne laissa jamais d'avantage imparfait , ne se contenta jamais d'être grand quand il pouvoit être très-grand. Le hazard & le tempérament , qui décident de la conduite des autres hommes , n'influèrent pas dans la moindre de ses actions. Né avec une indifférence entière pour tout ce qui est louable ou blâmable , honnête ou deshonnête , il n'envisagea jamais la vertu comme vertu , le crime comme crime ; il ne vit que les rapports que l'un & l'autre pouvoient avoir à son élévation. C'étoit son idole ; il lui sacrifia son Roi , sa Patrie , sa Religion , qu'il auroit défendus avec le même zèle , s'il y avoit eu autant d'avantage à les protéger , qu'à les anéantir. Le systé-

me de son ambition fut conduit avec un art, un ordre, une hardiesse, une souplesse, une fermeté, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans l'Histoire. Toutes les Sectes, toutes les conditions, tous les peuples; la paix, la guerre, les négociations; les révolutions, les miracles, les prophéties: tout avança la fortune de l'hipocrîte usurpateur. C'étoit un caractère né pour faire la destinée des Nations, des Empires & des siècles. L'éclat de ses talens a presque fait oublier l'horreur de ses attentats. La postérité doutera au moins, si Olivier Cromwel fut plus digne d'exécration que d'admiration.

La chute de Richard son fils suivit de près son élévation. Il fut assez long-tems Protecteur pour sa honte; trop peu pour qu'il en revint ni bien ni mal à l'Angleterre. Il n'eut ni vices ni vertus, dans un tems, chez une Nation, dans une

une place où peut-être tous les deux étoient également nécessaires. Sa déposition, qui fut principalement l'ouvrage de sa foiblesse, laissa le Royaume en proie à trois Factions, qui paroissoient devoir renouveler les sanglantes scènes, dont le seul souvenir glaçoit tous les cœurs d'effroi. Ces Partis qui alloient occuper le théâtre si agité de la Grande-Bretagne, étoient celui du Parlement, celui de Lambert, & celui du Roi.

Le Parlement étoit celui-là même, qui s'étoit souillé du sang de Charles I. qui avoit changé la Monarchie en République, & qui est connu dans l'Histoire sous le nom de long Parlement, parce qu'il dura douze ans. Il fut dispersé en 1653. par Cromwel, qui vouloit recueillir seul le fruit du crime qu'ils avoient fait ensemble. Le tour qu'on prit pour le rassembler, fut de dire qu'il avoit été convoqué sous le feu Roi.

qu'il n'avoit pas été cassé, & qu'il subsistoit encore. On a peine à comprendre comment l'armée, qui s'étoit prêtée aux violences du Protecteur, jetta les yeux sur ce Parlement qu'elle avoit offensé, plutôt que sur d'autres qui avoient été assemblés depuis, ou sur un nouveau qu'on pouvoit former. Je croirois que le penchant, qu'on remarquoit déjà dans beaucoup d'honnêtes gens pour le bon parti, fut préféré une Assemblée personnellement intéressée à perpétuer d'injustice, accoutumée aux plus odieuses catastrophes, & prête, s'il le falloit, à s'immoler le fils, comme elle avoit autrefois sacrifié le père.

La puissance du Parlement se trouva balancée par celle de Lambert. Ce Général n'eut pas précisément les vertus qui font un grand homme; il eut les qualités moins honorables, mais plus rares d'un Chef de Parti. Son esprit sans être

fort étendu, étoit propre à former & à entretenir des Factions; son cœur sans être droit, étoit généreux; son éloquence sans être forte, étoit persuasive; son air sans être noble, étoit imposant; ses manières sans être agréables, étoient séduisantes. Il eut l'ambition d'aspirer à tout, l'audace de s'en dire digne, le bonheur de le faire croire. Par le brillant de son courage, il étonna les plus audacieux; par l'activité de ses démarches, il fatigua les plus appliqués; par la singularité de ses projets, il déconcerta les plus habiles; par l'étendue de ses prétentions, il arrêta les plus ambitieux. Il surpassoit en fierté les plus orgueilleux, en ruses les plus fins, en connoissance les plus expérimentés, en constance les plus opiniâtres. Cromwel lui fit l'honneur ou la honte de le craindre, & de le regarder comme son rival. Je ne balance pas à croire qu'il au-

roit été son successeur ; si une seconde usurpation eut été aussi facile que la première. La tyrannie de l'un avoit averti les Anglois de se précautionner contre celle de l'autre. Le malheur de Lambert est d'être venu quelques années trop tard.

Tandis que ce Général, qui ne pouvoit trouver son élévation que dans les malheurs publics, brouilloit l'armée dont il étoit l'ame avec le Parlement qui le haïssoit ; les Royalistes formoient des vœux, & hazardoient quelques démarches pour leur Souverain. Charles II. n'étoit pas alors en Angleterre. Méprisé par quelques Puissances, trompé par d'autres, & abandonné de toutes, il promenoit ses malheurs dans différentes Contrées de l'Europe ; & à la honte de l'humanité, il éprouvoit plus de mépris que de compassion. Sa cause trouva à la fin un vengeur, & ses Partisans un

Chef dans la personne du Général
Monck.

Le caractère de ce Héros avoit échappé jusqu'alors au discernement d'une Nation plus profonde dans la connoissance des sciences que des hommes. On le croyoit d'un sens assez droit, mais d'un esprit borné; hardi dans les combats, mais timide par tout ailleurs; avide de richesses, mais exempt d'ambition; propre à faire la guerre, mais incapable de la conduire; admirable dans un second rôle, mais déplacé dans le premier. On vouloit qu'il eût des fantaisies, & point de passions; qu'il fût esclave des bien-séances, & qu'il ne connût pas la vertu; qu'il n'eût point de principes fixes sur la Religion ni sur le Gouvernement, & qu'il se laissât aller au hazard; qu'il demeurât toujours au-dessous du grand qu'il n'imaginait point, qu'il ne voyoit pas même quand on le lui présentoit; qu'il

n'eût été qu'un instrument docile entre les mains de Cromwel, que la mort de l'usurpateur alloit rendre inutile.

La conduite que tint Monck, dans la révolution qui rétablit la Monarchie Angloise, désabusa sa Nation. Soit que ce Général, comme je le crois, ait pensé à servir son Roi, aussi-tôt que les brouilleries de l'armée & du Parlement lui en eurent fait voir la possibilité; soit, comme quelques Historiens le conjecturent, qu'il ne soit devenu vertueux que quand il eut désespéré de voir son ambition couronnée, il est certain qu'il a montré un talent inconnu en Angleterre, & rarement porté aussi loin chez les peuples mêmes, dont la finesse forme le caractère, & fait, peut-être la sûreté. J'apperçois dans toute sa conduite un politique sage, qui n'enfante que des projets avoués par la probité, ou ordonnés

par le devoir : un politique prudent , qui ne veut que des choses possibles , & dans le tems seulement qu'elles sont possibles : un politique impénétrable , dont on ne peut percer les vûes , moins encore les moyens qui doivent en assurer le succès : un politique insinuant , qui s'ouvre les cœurs foibles par des caresses , les Grands par la confiance , les mauvais par des bienfaits : un politique adroit qui tourne contre ses ennemis les longues intrigues , les détours artificieux , les dissimulations profondes , dont ils veulent l'envelopper : un politique vif , qui ne perd pas en des délibérations inutiles des momens favorables pour agir & pour avancer : un politique constant , qui trouve dans son épée & dans son génie , de quoi s'affermir contre les difficultés ou les surmonter. Monck part d'Ecosse dont il est Gouverneur , & où il est adoré. Il se met

à la tête d'une armée qu'il a formée, durcie aux travaux guerriers, menée à la victoire, attaché à ses intérêts. Il entre en Angleterre, où il détruit par ses Lieutenans les restes misérables du Parti de Lamberr, qui est pris & enfermé dans la tour. Il pénètre jusqu'à Londres, où il casse le Parlement factieux qui étoit assemblé, & en convoque un autre, où la Chambre des Pairs abolie d'abord après la mort de Charles I. est rétablie, & dont le premier acte d'autorité est le rappel du Roi. Si je ne me trompe, les fastes de l'Histoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi modérée, aussi vertueuse.

Le Prince, que cette heureuse révolution porta sur le Trône, avoit un goût décidé pour les plaisirs, & un talent supérieur pour les affaires. Il pouvoit être à son choix l'homme le plus agréable & le plus grand

homme de son siècle ; & par une
 philosophie, qui n'est pas ordinai-
 rement celle des Rois, il aima
 mieux être heureux que d'être cé-
 lèbre. Il fut plus débauché que vo-
 luptueux, plus emporté que déli-
 cat dans le plaisir ; & comme ses
 Maîtresses n'avoient pas à se louer
 de sa fidélité, elles n'eurent pas à
 se plaindre de sa jalousie. On ne
 peut rien ajouter à la mauvaise opi-
 nion qu'il avoit des deux sexes ; il
 croyoit toutes les femmes sans ver-
 tu, & tous les hommes sans pro-
 bité ; ce qui se passoit dans sa Cour
 paroïssoit assez justifier cette idée.
 La liberté étoit proprement son ido-
 le ; pour lui être odieux, il suffisoit
 de l'avoir gêné un moment ; & on
 lui devenoit insupportable, pour
 avoir paru embarrassé avec lui.
 Quoiqu'on ne pût pas avoir plus
 de dignité qu'il en avoit, il détes-
 toit si fort le cérémonial, qu'il n'a
 pas été Roi un seul quart d'heure.

durant tout son Règne. C'étoit le Prince de son siècle le plus careffant & le plus ingrat ; il se croyoit dispensé de payer des services , parce qu'il étoit persuadé qu'on ne les lui rendoit que par intérêt. Il parloit beaucoup , mais si bien , qu'il étoit passé comme en proverbe , qu'il n'avoit jamais rien dit de mal , ni jamais rien fait de bien en sa vie. Il se laissa gouverner par ses Ministres , qui tous ensemble ne voyoient ni aussi loin ni aussi bien que lui ; & il aimoit mieux adopter leurs fautes , que de se donner la peine de les redresser. L'hipocrisie ne fut pas du nombre de ses vices ; il vécut publiquement sans foi comme sans mœurs ; & la Religion Catholique qu'il professa à la mort , servit probablement moins à assurer son salut , qu'à honorer sa mémoire.

VIII. E P O Q U E.

*Le Parlement s'attribue le droit de
disposer de la Couronne sous*

Jacques II. en 1689.

LE rétablissement de Charles II. sur le Trône de ses Peres, ne fut proprement qu'un changement de décoration qui annonçoit de nouvelles scènes. Le cœur des Anglois, aussi fanatique que leur esprit est philosophe, fut l'origine des nouvelles révolutions, comme il l'avoit été des anciennes. Avec la révolte, étoit tombé le pouvoir des Presbitériens Republicains qui avoient aboli l'Episcopat; les Anglicans Royalistes devenus les maîtres voulurent anéantir le Puritanisme, pour venger l'outrage fait à

leurs Dogmes. Comme il eut été trop odieux de n'attaquer ouvertement qu'une seule Secte dans un pays où il y en avoit sans nombre, elles furent toutes enveloppées dans une même condamnation; on proscrivit tout ce que l'Eglise Gallicane comprend sous le nom de non-Conformistes.

Ce fut dans le premier Parlement convoqué par le Roi, que fut faite une démarche si odieuse & si précipitée. La Cour ne tarda pas à s'appercevoir, que le Chancelier Clarendon avoit sacrifié à l'amour de ses opinions, la grandeur & les intérêts de son Maître. Dans le système qu'avoit formé le Monarque de se rendre absolu, il devoit s'étudier à gagner les cœurs: & on venoit d'aliéner la moitié de la Nation, sans l'espérance d'aucun avantage. Pour calmer les Presbitériens, que leur caractère ou leur nombre rendoit redoutables, & favoriser les

Catholiques , dont les maximes étoient favorables au pouvoir arbitraire , on médita de rétablir la liberté de conscience. Clifford , Arlington , Shaftsbury , Lauderdale , Buckingham , dont les quatre premiers étoient Ministres , & le dernier Favori du Roi , furent les auteurs de cette entreprise. On les chargea d'en préparer le succès.

Clifford étoit droit , violent , opiniâtre ; il paroissoit indifférent , & je crois qu'il l'étoit , pour sa fortune , pour son repos , pour sa gloire. Trois objets l'occupèrent tout entier : l'élévation du Roi , la ruine de l'Eglise Anglicane , la propagation de la Religion Romaine. S'il eût eu une vertu moins austère , ou des principes plus relâchés , il auroit pu servir utilement sa patrie.

Arlington réparoit la médiocrité de son génie , la lenteur de ses opérations , les bornes étroites de ses vûes , par un jugement exquis , une

forte application, une grande con-
noissance des affaires étrangères
qu'il devoit à son expérience : com-
me on n'étoit pas en garde contre
lui, il étoit rare qu'il échouât dans
ses entreprises.

Lauderdale joua presque toute sa
vie un rôle emprunté. Il étoit Ré-
publicain, & il travailla à établir
la Monarchie pure; Presbitérien,
& il appuya le Catholicisme; vic-
lent, & il employa toutes les sou-
pleesses de l'intrigue. Il eut l'esprit
faux, la mémoire prodigieuse, plus
de sçavoir qu'on ne lui en auroit
passé ailleurs qu'en Angleterre. On
ne le ramena jamais de ses erreurs,
mais il en revenoit le plus souvent
de lui-même, pourvû qu'il n'en fût
pas averti : deux sortes d'ennemis
s'opiniâtrèrent à sa perte; il se dé-
barrassa toujours heureusement des
siens; & si ses avis eussent été sui-
vis, il auroit eu le même succès
contre ceux du Monarque.

Buckingham avoit l'air noble , l'esprit agréable , le talent de tourner tout en ridicule. Il ne connut la Religion que pour la combattre , la vertu que pour la mépriser , l'amitié que pour la trahir. Il commença par corrompre le Roi son Maître , continua par en médire sans ménagement , & finit enfin par en être haï. Il inspira successivement toutes les passions : l'admiration par ses belles qualités , l'envie par sa faveur , le mépris par ses mœurs , la haine par ses malices , la compassion par ses malheurs. Il se borna à être l'homme le plus frivole de sa Nation , quoiqu'il fût né pour en être le plus grand & le plus utile. Le portrait de Shaftsbury trouvera un peu plus bas sa place.

Les cinq Seigneurs regarderent l'affaire de la tolérance comme essentielle , puisque c'étoit la base sur laquelle devoit porter l'édifice du Gouvernement arbitraire qu'on vouloit

vouloit élever ; mais ils ne s'attendoient pas à la voir réussir dans de grandes difficultés. Pour les prévenir ou les surmonter , ils formerent entr'eux une union indissoluble ; le Roi s'appuya de l'alliance de la France ; & la guerre contre la Hollande fut résolue , afin d'avoir un prétexte de tenir une armée sur pied. Après qu'on eut pris des arrangemens si sages , Charles ne tarda pas à faire publier la liberté de conscience , & à suspendre l'exécution des loix pénales établies contre tous les non-Conformistes.

Il y a apparence que le chagrin que ce coup de vigueur causa aux Anglicans , auroit été l'unique suite fâcheuse de cette affaire , si les fonds sur lesquels on comptoit pour soutenir le poids de la guerre , n'eussent tous manqué à la fois. Dans cet embarras , le Roi se vit réduit à convoquer son Parlement ; & le Parlement qui sentit le besoin qu'on avoit

de lui, déclara qu'il n'accorderoit des subsides, qu'à condition que la liberté de conscience seroit révoquée.

Charles se trouva dans une de ces situations absolument mauvaises, où l'on ne peut prendre qu'un mauvais parti : il lui paroissoit humiliant de ruiner son ouvrage, & dangereux de le maintenir. D'un côté il voyoit sa gloire en péril, & de l'autre sa sûreté. Il lui falloit renoncer à ses projets, ou aux secours nécessaires pour les appuyer. Les hommes d'Etat, ce qui n'arrive pas toujours, étoient pour le parti honorable, & les femmes, ce qui est rare, se déclarerent pour le parti honteux. Les uns faisoient craindre au Monarque que le Parlement enhardi par ses premiers succès, ne portât trop loin ses vûes ambitieuses ; les autres l'assûroient que cette condescendance lui attacherait pour toujours ce grand Corps. Les Royalistes déclarés vou-

loient qu'il fît appuyer ses prétentions par l'armée qui étoit sous les murs de Londres; les Républicains secrets ne parloient qu'avec horreur d'un expédient qui alloit bouleverser le Royaume.

Le Roi balançoit; & quand on balance, on est déjà déterminé pour le mauvais parti. Comme l'instant présent étoit toujours celui qui influoit le plus sur les résolutions de ce Prince voluptueux, il sacrifia assez aisément un avenir qui lui paroissoit incertain & qui étoit peut-être éloigné, aux offres de son Parlement, aux caprices de ses Maîtresses, à son goût particulier; on proscrivit de nouveau les non-Conformistes; & les Ministres qui avoient conduit le grand, le précieux ouvrage de la tolérance, se virent en péril. Ils savoient que le Prince n'étoit pas assez exact en matière de probité, pour soutenir les auteurs après avoir abandonné l'ouvrage. Ils craignirent d'é-

tre livrés aux ressentimens des deux Chambres par un Monarque timide, qui leur sacrifioit ses plus beaux projets. Shaftsbury le plus coupable, si c'est l'être que de servir son Souverain, étoit la victime dont les ennemis de la Royauté souhaitoient davantage le sacrifice. Il détourna le glaive en abandonnant les intérêts de la Cour, & devint le Chef des Parlementaires.

Cet homme si célèbre dans l'Histoire Angloise, fut un de ces caractères extraordinaires qu'on trouve dans la Grande-Bretagne plus qu'ailleurs, & qui contribuent à la gloire ou à la honte de leur Nation, selon les idées qu'on s'est fait des choses. La nature lui avoit donné un esprit vaste; le travail lui procura des connoissances profondes; l'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues; l'habileté l'y plaça; le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincère, rival dangereux, ennemi implacable, voisin

inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation. Une éloquence forte, véhémente, plaisante même, mais à propos, lui avoit érigé une espèce de Trône dans le Parlement; il y régnoit; inutilement on délibéroit, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment ou par la crainte du ridicule. De cet avantage, naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales & des factions. Une détermination forte à tout oser, justifioit l'air de confiance qu'il affectoit souverainement avec ses complices; il ne fit jamais de crime inutile; mais il hazarda toujours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme, qui sans inconstance ait changé cinq à six fois de parti: il comptoit avec complaisance les raisons de ses variations; & on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer

le tems, la maniere & les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vûes de tous ceux qui avoient quelque part aux affaires de sa Nation, montrait à ses yeux l'avenir d'une maniere qui tenoit beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumières n'étoient sûres qu'en politique ; il donnoit dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portoit l'Athéisme dans la Religion, la confusion du bien & du mal dans la Morale, le Pirrhonisme dans l'Histoire, l'Astrologie dans la Physique. Il seroit possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux beaux, tous deux ressemblans, tous deux opposés.

Comme Shaftsbury étoit ouvertement tout ce qu'il étoit, le Roi ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un ennemi dangereux, & le peuple sentit qu'il avoit acquis un Protecteur intrépide. Le nouveau Crom-

wel moins rusé , mais plus hardi
 encore , plus décidé que l'ancien ,
 chercha par des éclats de vengeance
 à se faire regretter d'un parti , &
 à se faire souhaiter par l'autre : il
 avoit voulu avilir le Parlement ; il
 forma le dessein de détruire la Mo-
 narchie.

Ce projet paroissoit extravagant
 au premier coup d'œil. Les peuples
 venoient d'éprouver des horreurs ,
 qui devoient naturellement les tenir
 en garde contre les inquiétudes des
 esprits factieux. Une nouvelle révo-
 lution dans le Gouvernement , re-
 nouveilla nécessairement les mêmes
 scènes. L'alternative ne pouvoit rou-
 ler qu'entre la vengeance d'un Mi-
 nistre outragé , & l'ambition de mil-
 le tirans. Ce raisonnement eût été
 bon ailleurs qu'en Angleterre , &
 auroit fait impression sur un autre
 homme que Shaftsbury.

Cet audacieux personnage vit d'a-
 bord qu'il pouvoit compter sur les

Wigs , ennemis de la Royauté par leur politique , & du Roi par leur Religion. La révocation de la liberté de conscience venoit d'aigrir ce parti tout Presbitérien , & l'avoit disposé à s'écarter de l'obéissance ; mais depuis le rétablissement de la Monarchie , cette Faction étoit trop affoiblie pour pouvoir faire seule un changement dans l'Etat : Shaftsbury entreprit d'y faire concourir les Torys tout Royalistes , tout Anglicans qu'ils étoient ; & il espéra de renverser le Trône par les mêmes mains qui venoient de le relever.

La réunion des deux partis étoit une espèce de chimere qu'on avoit tenté mille fois inutilement. Elle étoit devenue encore plus difficile depuis l'affaire de la tolérance , où une partie de la Nation avoit été sacrifiée à l'autre. Cet événement avoit augmenté les jalousies , & réveillé avec violence toutes les raisons qu'on croyoit avoir de se détester. Il falloit

des ressorts inconnus & bien puissans pour rapprocher des cœurs si éloignés , & pour donner les mêmes idées à des esprits qui avoient des principes tout opposés. Shaftsbury en vint à bout ; on va voir comment.

Toute l'Angleterre soupçonnoit depuis assez long-tems que son Roi cherchoit à rendre la Religion Romaine dominante , & à établir le pouvoir arbitraire ; mais elle ne faisoit que le soupçonner. Le doute se changea en certitude , quand on eut entendu Shaftsbury dans le Parlement. Cet infidèle Ministre n'ignoroit aucun des secrets de son Maître , & il les dévoila tous. Il fit adroitement sentir les rapports nécessaires , que l'alliance avec la France , la guerre contre la Hollande , la liberté de conscience , avoient avec les deux objets que la Nation redoutoit le plus. Pour donner plus de poids à ses paroles , il s'avoua coupable d'avoir favorisé ces projets , & parut

disposé à expier ce qu'il avoit fait de trop pour le Souverain par les services qu'il rendroit aux peuples.

Les artifices de Shaftsbury firent plus d'effet qu'il n'en espéroit ; & il en espéroit beaucoup. Tout accoutumé qu'il étoit à entraîner la multitude, il n'avoit jamais eu de succès si complet. La liberté, les Loix, la Religion parurent dans le plus grand péril. Whigs & Torys, tout fut alarmé. On demanda d'une voix unanime, un remède à celui qui avoit découvert le mal.

Shaftsbury qui connoissoit mieux les hommes qu'ils ne se connoissent eux-mêmes, apperçut dans ces clameurs plus de cette vivacité qui se plaint, que de cette fureur qui détermine aux grands crimes. Il ne méprisa pas assez les Anglois pour se faire voir tout entier à eux. Un Roi, dont on n'étoit que mécontent, ne lui parut pas une victime encore prête ; il crut devoir se borner cette fois

à la perte du Duc d'Yorck qui étoit détesté. Il espéra que le Monarque appuyeroit le Prince son frere contre la Nation; que les cœurs s'aigriroient par ces divisions; qu'avec un peu d'adresse, on rendroit le peuple & la Cour irréconciliables; & que le Parlement se porteroit peut-être un jour de lui-même, à ce qu'il eût été dangereux de lui proposer trop tôt. Comme il étoit indifférent pour le Shaftsbury que le Duc d'Yorck vécut, & qu'il lui importoit seulement qu'il ne régnât point, il ne pensa pas à demander le sang du Prince; il travailla seulement à le faire exclure de la Couronne. Un événement tout-à-fait bisarre lui en facilita les moyens.

Titus Oates le plus méchant des hommes selon les uns, le plus fou selon les autres, & selon moi tous les deux ensemble, forgea la calomnie la plus affreuse & la plus mal concertée qui soit jamais tombée dans

l'esprit humain. Il attribua aux Catholiques le plan d'une conspiration, dont le but étoit de faire périr le Roi, de renverser le Gouvernement, d'élever la Religion Romaine sur les débris de toutes les autres, & de la cimenter par le sang de leurs Sectateurs. Le Général des Jésuites étoit le chef de l'entreprise. Le Pape, le Roi de France, celui d'Espagne, la Reine d'Angleterre; le Duc d'York surtout, l'appuyoient. On avoit ramassé de si grands trésors, donné de si bons ordres, levé de si nombreuses armées, trouvé des Généraux si expérimentés, choisi des Ministres si habiles, que deux heures devoient suffire pour achever la révolution.

La postérité aura peine à croire, qu'une des Nations les plus éclairées & les plus vertueuses qui soient au monde, ait été assez aveugle pour croire cette rêverie, ou assez injuste pour verser du sang sans y ajouter foi. Malgré les contradictions sans

nombre qui devoient faire mépriser l'accusation, & punir le délateur, les Catholiques furent traités avec autant de sévérité, que s'il n'y avoit eu rien à dire pour leur innocence : ils furent dépouillés, emprisonnés, exilés, mis à mort. Ces barbaries se multiplioient chaque jour, lorsque Shaftsbury offrit au Parlement le dénouement d'une Tragédie qui duroit depuis trop long-tems : il proposa, pour accabler d'un seul coup les Catholiques, de déclarer le Duc d'York incapable de jamais monter sur le Trône Anglois. L'acte d'exclusion fut dressé & accepté sur le champ par les Communes, & ensuite envoyé à la Chambre Haute, où les intrigues & les promesses du Monarque parvinrent enfin à le faire rejeter. Shaftsbury n'abandonna pas pour cela son projet ; il renouvela plus d'une fois ses poursuites ; mais il trouva toujours quelques Royalistes de trop parmi les Seigneurs. Le

tems & la mort de ce Factieux calmerent peu-à-peu les esprits. Le sceptre passa des mains de Charles dans celles du Duc d'York avec une tranquillité, qui ne rappelloit pas ce qui avoit précédé, & qui n'annonçoit pas ce qui alloit suivre.

Jacques II. porta sur le Trône des talens bornés, quelques vertus inutiles, beaucoup de défauts essentiels. Les éloges, dont le sage Turenne honora ses premiers exploits, lui firent d'abord une réputation de valeur qui se soutint mal. Le travail lui donna sur la marine les lumières d'un Subalterne; il manqua de génie pour acquérir celles d'un Amiral & d'un Souverain. Son application, toute forte, toute suivie qu'elle étoit, ne remplaçoit pas la pénétration que la nature lui avoit refusé pour les affaires: On disoit des deux freres que *Charles pourroit tout voir s'il le vouloit; & Jacques vaudroit tout voir s'il le pouvoit.* Ses amis,

car quoique Roi il en avoit, & il méritoit d'en avoir, eurent à se louer de sa constance; ses Ministres de sa fermeté; ses Courtisans de sa franchise; ses serviteurs de sa générosité; ses trésoriers de son exactitude; ses alliés de sa fidélité; ses enfans de sa tendresse. Malheureusement ses sujets n'eurent pas tort d'être mécontents de son administration. Né ambitieux, il se trouva gêné par les loix, & vîsa au despotisme: Fier, il dédaigna de déguiser ses prétentions, & laissa trop éclater ses vûes: violent, il méprisa les voies de l'insinuation, & voulut arriver à son but par la force: opiniâtre, il ne démordit jamais de ses entreprises, & il aimoit mieux tout perdre que de reculer: vindicatif, il ne pardonna, ne dissimula jamais d'injure, & pour n'avoir pas sçu oublier à propos des fautes, il poussa ses ennemis aux plus grands crimes.

Un Prince de ce caractère auroit

eu besoin de gens sages capables de prévenir les fautes par leurs lumières, & de réparer les emportemens par leur modération ; malheureusement il n'écoutoit que des Ministres infidèles ou incapables : une Reine, qui quoique Italienne étoit plus emportée que politique : un Confesseur (*le P. Peters*) qui avoit toute l'ambition qu'on reproche injustement à sa Compagnie, sans en avoir l'habileté ; il pouvoit tout au plus faire des Proselytes, & on lui laissoit gouverner l'Etat. Ce fut peut-être un malheur, que les Maîtresses de ce Prince ne se mêlassent pas du Gouvernement. Jacques n'auroit pas été le premier Monarque qu'elles auroient rendu grand. Il y a apparence que leur esprit ressembloit à leur figure toujours si laide, que Charles II. disoit, *qu'il sembloit que son frere reçut ses Maîtresses de la main de ses Confesseurs qui les lui donnoient pour pénitence.*

Le portrait que je viens de tracer n'annonce pas un règne paisible, heureux & brillant. Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. & le Comte d'Argyle le plus grand Seigneur d'Ecosse, en troublèrent les premiers jours. La trahison avoit banni ces deux méchants hommes de leur patrie du vivant du feu Roi, le crime les avoit unis en Hollande, la revolte les conduisit l'un en Angleterre, l'autre en Ecosse; le desespoir les y fit arriver mal accompagnés; l'incapacité les y fit battre; la Justice les immola sur un échafaut.

Deux victoires les plus décisives qu'on pût souhaiter, donnerent aux armes de Jacques un éclat & une autorité qui lui firent précipiter ses desseins. Le Prince avoit le bonheur d'être Catholique, & l'ambition de communiquer son bonheur à tous ses Sujets. Il porta dans l'exécution de cette entreprise le zèle

qui rend un Missionnaire célèbre, & non pas celui qui rend un grand Roi illustre. Ses démarches se suivirent avec une précipitation, qui fit plus de tort à sa prudence que d'honneur à sa Religion. Il fit d'abord décider par les douze Juges d'Angleterre, plus esclaves, dit-on, de la faveur que de la justice, que le Souverain avoit droit de dispenser des Loix Pénales portées par le Parlement. Ce premier avantage en préparoit, & en amena un plus important. Le Prince révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : cette Loi qui excluoit des Charges & du Parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le règne de Charles II. On prévint dès-lors ce qui arriva, que les deux Chambres, que les Armées de terre, que les Flotes, que les Dignités alloient être remplies

par des Sujets de la Religion du Monarque. Enfin Jacques accorda la liberté de conscience à tous ses Sujets, afin que tous les Catholiques en pûssent jouir sans jalousie. La Nation acheva de s'aigrir par le spectacle inutile & déplacé d'un Nonce qui fit son entrée publique à Londres, & par le mépris qu'un Pontife opiniâtre & prévenu (*Innocent XI.*) affectoit à Rome pour l'Ambassadeur du Roi d'Angletere.

Cette suite d'imprudences de la part d'un Roi, qui n'étoit ni assez aimé pour se les faire pardonner, ni assez craint pour les faire dissimuler, ni assez habile pour les réparer, anima contre lui quatre sortes d'ennemis tous dangereux, quoique par des principes differens. Les Factieux, héritiers des projets & des fureurs de Shaftsbury, ennemis comme lui de l'ordre, de la subordination, du diadème. Les Fanatiques, qui ne voyoient de chemin

pour aller au Ciel, que celui que Henry VIII. & Elisabeth leur avoient tracé, & qui avoient pour le culte Romain une aversion qu'on n'a jamais vûe que dans ceux qui le connoissent mal, ou qui ne le connoissent point. Les Citoyens, qui accoutumés à vivre sous l'empire des Loix, craignoient de vivre sous celui du Prince, ils étoient assez bons Anglois, mais ils étoient mauvais Royalistes. Les Mécontents, qui s'étoient vûs réduits à céder leurs places aux Catholiques, & qui cherchoient dans la révolte une sûreté, que la partialité de Jacques les avoit empêchés de trouver dans la soumission.

Il paroît que les ressorts les plus déliés ne l'auroient pas dû être trop, pour faire mouvoir à propos & sans confusion une machine si composée. On peut cependant douter, si les Chefs qui réunissoient ces Partis, avoient des talens supérieurs.

L'Amiral Herbert aimoit préféremment tout ce qui ne lui alloit pas ; le plaisir , & il étoit sombre ; les affaires , & il étoit négligent ; la société , & il étoit feroce ; la guerre , & il n'avoit point de vûes : Il se croyoit le premier homme de sa Nation , & la Cour le perdit , pour n'en avoir pas jugé si favorablement. Mylord Mordant étoit brave , impétueux , éloquent , généreux & singulier : il pensoit vite , jugeoit de travers , ne sçavoit rien taire. Russel étoit une ame d'une forte trempe. Ses ennemis convenoient que nul péril n'étonnoit son courage , que nul malheur n'ébranloit sa fermeté , que nul contre-tems n'épuisait ses ressources : On ne jugeoit pas si favorablement de sa probité. Mylord Shrewsbury étoit regardé comme un homme d'honneur & un honnête homme , quoiqu'il eût passé sa vie à changer de Religion , & à chercher la véritable : tout sçavant qu'il

étoit , il se croyoit obligé à être aussi uni , aussi doux , aussi politique les autres hommes. Sidney avoit le cœur trop sensible , l'esprit trop léger , les manieres peut-être trop caressantes ; sa paresse lui faisoit précipiter les affaires que les autres précipitent par imprudence , un succès qu'il falloit attendre n'étoit pas un succès pour lui.

Tels furent les Seigneurs Anglois qui osèrent lever les premiers l'étendart de la rébellion. Quelque grand que fût le nombre de leurs Partisans , l'Angleterre ne leur parut pas un théâtre assez sûr pour y faire éclater d'abord leur vengeance , ils portèrent leurs mécontentemens chez les Hollandois , & en confièrent le secret au Prince d'Orange.

Depuis long - tems l'ambitieux Stathouder aspiroit au Trône de la Grande - Bretagne ; Shaftsbury lui avoit fait naître cette idée , ou du

moins l'y avoit affermi. On ne se livra pourtant à ces espérances qu'à proportion du jour qu'on vit à y réussir. Le crime n'arrêtoit pas Guillaume, il étoit retenu par l'incertitude de l'événement. Il voyoit de la possibilité dans cette entreprise; mais il étoit d'un caractère à ne s'y livrer que lorsqu'il l'auroit rendue infaillible. Les liens, qui l'unissoient au Monarque Anglois, ne devoient être rompus qu'avec des précautions infinies. Le succès, il est vrai, pouvoit diminuer l'horreur de cet attentat; mais il falloit ou réussir, ou s'attendre à être la fable de l'Europe & l'exécration du genre humain. Les préparatifs pour amener cette usurpation au point de maturité où on la souhaitoit, se faisoient avec toute la vivacité, tout le secret, tout l'ordre possibles. Peu de gens, tous long-tems éprouvés, étoient employés. Les mouvemens qui agitoient les Etats destinés à l'invasion,

étoient doublement tournés au profit du Prince, sous main il les appuyoit, & d'un autre côté il offroit ses soins & son bras au Roi son beau-pere. Insensiblement l'orage qui se formoit contre Jacques se trouva grossi. Le nombre des mécontents fut bientôt plus grand que celui des Sujets fidèles. Guillaume se vit comme assuré de l'Angleterre, il travailla à s'assurer des États voisins.

La France étoit la seule puissance de l'Europe qui prît un intérêt bien vif à Jacques II. La révocation de l'Edit de Nantes, où la Religion ne gagna rien, & où l'État perdit beaucoup, avoit extrêmement affoibli cette Monarchie, cependant il lui restoit encore assez de forces pour appuyer ses Alliés, & pour donner de la jalousie à tous ses voisins. Cette grandeur, dont l'éclat auroit dû être tempéré par la politique des Ministres, fut exagérée par la flatterie des Courtisans. Il ne se faisoit,

Il ne se disoit rien à la Cour de Louis XIV. que d'humiliant pour les autres Cours. Le Prince d'Orange, l'esprit le plus propre à l'intrigue qu'il y ait eû dans le dernier siècle, n'eut pas besoin de tout son talent, pour former dans ces circonstances une Ligue qui occupât les forces de la France, tandis qu'il exécuteroit ses projets contre l'Angleterre. Il ne falloit qu'un centre pour réunir tant de haines & de jalousies, il le devint, & il étoit propre à l'être.

Cette Ligue célèbre fut composée de l'Empereur Leopold, qui n'eut de passions, de vertus & de talens, que ceux de son Conseil : Il ne mérita ni la gloire des événemens heureux, ni la honte des injustices criantes qui se firent durant son règne. Des Princes d'Allemagne, qui sous le titre imposant de Souverains, n'étoient que les premiers Sujets de la Cour de Vienne. Du Roi d'Espagne Charles II. qui eut besoin de

faire un Testament pour devenir célèbre. D'Amedée Duc de Savoye, dont les variations éclairées & savantes supposoient plus de politique que de probité. Des Provinces-Unies, qui ne pouvoient être tranquilles, tandis que leur Idole étoit en mouvement. Innocent XI. en y entrant indirectement précipita les Stuards du Trône. Comme Catholique, j'épargne la mémoire d'un Pontife, que comme François & comme Historien je devrois peindre des couleurs les plus odieuses.

La Cour de France trembla dans cette occasion ; mais elle ne trembla que pour le Roi d'Angleterre. Elle fit passer à Londres le détail des projets du Prince d'Orange, & offrit des secours suffisans pour les renverser. Jacques ne voyoit pas loin ; & Sunderland ne voyoit qu'avec des yeux infidèles. Ce perfide & adroit Ministre lui fit regarder comme chimérique le péril qu'on lui faisoit

craindre, ce Prince étoit à peine dé-
 sabusé, lorsque son ennemi parut
 sur les côtes. Guillardme ne trouva
 pas dans les peuples les dispositions
 dont on l'avoit flaté, & qu'il y souhai-
 toit. Peu d'Anglois le joignirent à
 son arrivée, & il pouvoit être aisé-
 ment accablé. Il passa au moins
 pour incontestable que le Roi, qui
 étoit à la tête d'une belle armée,
 pouvoit lui faire partager le péril.

Jacques, qui avoit manqué d'in-
 telligence pour découvrir la conf-
 piration, & d'activité pour la pré-
 venir, manqua de fermeté pour la
 surmonter. Il délibéra lorsqu'il fal-
 loit combattre; il pensa à regagner
 le cœur de ses Sujets, lorsqu'il fal-
 loit les empêcher de se révolter; il
 voulut s'assurer de la fidélité de ses
 troupes, lorsqu'il falloir faire usage
 de leur valeur. Un air assuré auroit
 retenu dans le devoir ceux qui a-
 voient le plus de penchant à la ré-
 bellion, au lieu qu'un abbatement

excessif ébranla les plus fidèles. La contenance fiere & intrepide de Guillaume acheva ce que la foiblesse de Jacques avoit avancé. On aimait mieux le Prince qui se faisoit craindre, que le Prince qui le craignoit. Les drapeaux de l'un furent méprisés; on se rangea en foule sous les étendarts de l'autre. Le Roi se livra au désespoir, non à celui qu'inspire le courage, mais à celui qui est produit par la lâcheté, & qui l'augmente encore. Il abandonna sans tirer l'épée un Empire, dans lequel il auroit dû régner ou périr; il chercha un azile chez la Nation généreuse, qui jouit de la brillante prérogative d'en accorder à tous les Souverains malheureux; mais il éprouva qu'il lui auroit été plus facile de conserver ses Etats avec ce qu'il avoit de troupes, que de les recouvrer même avec les forces du plus Grand Roi.

Tandis que Jacques alloit cher-

cher en France un abri contre l'orage, on prenoit des mesures pour l'empêcher de rentrer jamais en Angleterre. Les Pairs du Royaume qui se trouverent à Londres, s'assemblerent avec les Magistrats de cette Capitale, pour pourvoir au Gouvernement. Guillaume fut prié de s'en charger; & il le fit jusqu'à ce qu'une assemblée qu'il indiqua, composée des deux Chambres, eût tout réglé. Elle fut appelée *Convention*, parce qu'il n'y a que le Roi qui puisse convoquer un Parlement. On ne fut pas plutôt assemblé, qu'on agita l'odieuse & dangereuse question, s'il y a un Traité original entre le Roi & le Peuple, si Jacques l'avoit rompu par son administration despotique, & si ses Sujets n'étoient pas déliés du serment de fidélité. Les Communes, qu'on avoit eu soin de composer des esprits les plus Républicains & les plus Factieux, se rangèrent unanimement à l'affirmative.

sur ces trois points, la Chambre-Haute balança long-tems ; mais enfin elle se rendit, & le Thrône fut déclaré vacant.

Plus on y pense, moins on trouve de sagesse & d'équité dans une résolution si violente. En effet, quand il seroit vrai que les Souverains sont l'ouvrage du peuple, en pourroient-ils pour cela devenir la victime ? La multitude ayant éprouvé les horreurs de l'anarchie, on a cherché la fin dans le sacrifice de sa liberté ; ne seroit-elle pas en contradiction avec elle-même, si elle se croyoit en droit de la recouvrer ? Dès qu'on suppose que la puissance suprême a été cédée au Monarque, il est évident que la Nation a perdu ses droits. On ne nie pas qu'il ne puisse arriver que le Roi abuse de son pouvoir contre ses Sujets ; mais ce malheur est beaucoup moins à craindre que la confusion, qu'entraîne le parti contraire. Le remède se-

roit toujours infiniment plus dange-
 reux que le mal. L'anarchie est mil-
 le fois plus funeste que le despotif-
 me.

Ce que je dis me paroît si évi-
 dent, que je n'ai jamais pû croire
 que des hommes, qui ne sont pas
 sans lumières, & qui se disent Phi-
 losophes, n'aient pas apperçu la folie
 qu'il y a à soumettre la conduite des
 Rois aux caprices de la multitude.
 Des Ministres nourris dans les détours
 de la politique, ont bien de la peine à
 suivre le fil des affaires publiques;
 & on veut que des Citoyens obscurs,
 sans lumière & sans expérience,
 puissent connoître des intrigues du
 cabinet, des événemens d'où dépen-
 dent la gloire & le salut de l'Etat. Le
 Souverain, qui pour pouvoir réus-
 sir dans ses projets a dû les tenir se-
 crets, sera condamné par des Sujets
 remuans, auxquels il n'a pas dû faire
 connoître les motifs qui le faisoient

agir. Qu'un Roi échoue dans une entreprise sage, nécessaire, bien concertée & bien conduite, le peuple qui juge toujours sur les apparences & par les événemens, le croira indigne du Trône, & l'en précipitera.

C'est un inconvénient, il est vrai, que les Loix soient impunément violées par le Prince destiné à les protéger. Mais si chaque particulier a le droit d'en prendre la défense contre l'autorité Souveraine, le Gouvernement se trouvera sans point fixe, & la politique sans principes; les révoltes seront légitimes, & les révolutions continuelles. Toutes les fois qu'une partie du peuple s'imaginera que l'Estat n'est pas conduit avec autant de sagesse & de bonheur qu'il le peut être, elle se croira en droit de prendre les armes pour réformer ce qui lui paroîtra mal. Les esprits hardis & factieux trouveront chaque jour de nouveaux prétextes,

pour exciter ou pour fomenter des troubles, qui leur donneront du crédit, tout au moins de la célébrité. Le monde entier sera un cahos horrible, qu'il sera impossible de débrouiller. Les sociétés se trouveront sans subordination, les Empires sans règle, les Rois sans autorité.

Ces réflexions sont trop sensibles; pour avoir échappé à tous les membres de la Convention. Comment se peut-il donc faire, que personne n'ait eu le courage de les proposer, quoiqu'il y eût bien des Royalistes dans cette assemblée? C'est une énigme que les Admirateurs de la liberté & de la générosité Angloise ne devineront pas sans peine. Après tout, la dégradation de Jacques II. faisoit naître plus de difficultés, qu'elle n'en terminoit. On se trouva engagé dans un labyrinthe tortueux & difficile, touchant l'établissement d'une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Anglicans rigides opinioient avec chaleur pour le rappel du Monarque errant. Ils consentoient pourtant à la diminution de l'autorité Royale ; mais l'air chagrin avec lequel ils faisoient cette injustice , annonçoit qu'ils la laisseroient durer le moins qu'ils pourroient. Les défenseurs de ce sentiment se trouvant trop foibles pour prévaloir , se joignirent à d'autres qui méditoient de mettre la Couronne sur la tête du Prince de Galles.

De tous les partis injustes qu'on pouvoit prendre , c'étoit visiblement le moins mauvais. Le jeune Prince avoit un droit évident au Trône , dès qu'une fois on le supposoit vacant. Le droit héréditaire a toujours passé pour une loi fondamentale de la Monarchie Angloise ; & cet usage a été si fort respecté dans tous les tems , qu'il n'a jamais éprouvé de contradiction. Il est vrai que la succession à la Couronne y a fait

verser des torrens de sang ; mais les guerres ne partageoient pas les Rois & les peuples. Des Princes du Sang Royal s'arrachotent le Sceptre , parce que chaque Contendant prétendoit être l'héritier légitime du dernier Roi. Les Chefs de la Faction qui poursuivoient avec fureur l'infortuné Jacques , avoient prévu cet obstacle , & avoient pris de fort loin des mesures pour le lever. Ils avoient répandu dans le public la supposition du Prince de Galles. La calomnie toute audacieuse qu'elle est , ne put parvenir à donner la moindre ressemblance à cette imposture ; cependant on se servit du ridicule doute qu'on affectoit , pour agir à l'égard du légitime héritier du Trône , comme s'il n'existoit pas.

Cette résolution venoit de mettre les esprits en mouvement , lorsqu'ils furent calmés tout à coup , par une proposition qui fut faite à l'Assemblée d'établir une Régence.

Cette ouverture fut reçue avec des transports. Presque tous les Pairs, & beaucoup des Députés des Communes, trouvoient que cet arrangement mettoit à couvert les droits du Diadème, & l'honneur de la Nation. C'étoit seulement une injustice personnelle à l'égard du Prince qu'on déclaroit par là incapable de gouverner. Guillaume vit l'instant où ce parti alloit prévaloir. Alors il leva le masque, & déclara aux Factieux que si on ne lui donnoit des marques de reconnoissance qui pussent lui convenir, il repasseroit la mer, & les abandonneroit à la vengeance du Roi qu'ils avoient détrôné.

Cette déclaration inspira de l'audace aux ennemis secrets de la Royauté. Héritiers des fureurs de Cromwel & de Shaftsbury, ils n'avoient jamais perdu de vûe le plan d'une République. Le tems d'en jeter les fondemens leur parut arrivé. Ils

proposèrent de rendre le Trône électif, pour trouver dans la suite plus de facilité à l'abbatre. Le Prince d'Orange qui voyoit trois têtes sur lesquelles la Couronne auroit dû passer avant que de venir orner légitimement la sienne, appuyoit secrètement cette opinion de tout son crédit. Cependant elle n'eut que peu de Partisans; & l'indignation publique fut si marquée, qu'il fallut recourir à un autre expédient. On en chercha un enfin, qui fixa des irrésolutions qu'on désespéroit presque de voir finir.

Le Prince & la Princesse d'Orange furent conjointement placés sur le Trône en qualité de Roi & de Reine; mais on laissa indécis si le Prince y étoit appelé par voie d'élection, ou s'il y parvenoit simplement du chef de sa femme. On ajouta que si Guillaume survivoit à Marie, il continueroit à régner au préjudice d'Anne seconde fille de Jacques,

& qu'en cas que cette Princesse vînt
 à mourir sans laisser d'enfans , la
 Couronne retourneroit à ceux du
 Prince , s'il en avoit d'un second lit.
 Après cela la convention fut chan-
 gée en Parlement par le nouveau
 Monarque ; & tout ce qui avoit été
 fait , y fut confirmé solennellement.
 Dans la suite , le Parlement poussa
 plus loin son usurpation. Il enve-
 loppa dans les malheurs des Stuarts ,
 tous les Princes Catholiques qui
 pouvoient avoir des droits au Dia-
 dême. La Religion fit sacrifier la
 Maison de Savoye à celle de Hano-
 vre , qui étoit plus éloignée du Trô-
 ne ; & la Couronne de la Grande-
 Bretagne fut irrévocablement fixée
 sur la tête des Protestans. Guillaume
 survécut peu à cet arrangement. La
 mort termina ses jours , lorsqu'il fai-
 soit ses préparatifs pour arracher à
 la Maison de Bourbon , la succession
 de la Monarchie Espagnole.
 Je ne craindrai point d'avancer

que la flatterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés jusqu'ici de ce Prince célèbre. Ses ennemis mêmes se sont laissés entraîner par le torrent, & ont copié sans discernement ce qui avoit été hazardé par les pensionnaires. Il fut la preuve que le bonheur se mêle des réputations comme des fortunes, & qu'un Roi médiocre peut jouir de la plus brillante réputation dans l'Histoire. Justifions cette espèce de paradoxe, par des traits empruntés de ses propres Panégyristes. Sa physionomie prévenoit en sa faveur, mais ses manières le trahissoient; il les avoit fieres, antérieures, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de finesse toujours mauvais, quoique la finesse même soit souvent utile. Il parloit peu & désagréablement; c'étoit le résultat de son éducation, de son indolence, de sa fierté. La dissimulation, à laquelle on l'avoit accoutumé

dans sa jeunesse, lui fût quelquefois
 aussi funeste qu'avantageuse : si les
 Hollandois l'honorèrent du nom de
 sagesse, les Anglois la détestèrent
 comme défiance. Il eut plus de pé-
 nétration pour connoître les hom-
 mes, que de talent pour les gagner,
 l'inflexibilité de son caractère ne lui
 permettoit pas de se plier à leurs
 goûts, à leurs vûes, à leur génie.
 On ne peut pas avoir moins d'in-
 vention, ni plus de discernement
 qu'il en avoit; il imaginoit mal, mais
 il jugeoit bien. Son esprit n'avoit
 pas assez d'étendue pour embrasser
 plusieurs objets, & il ne parvint à
 connoître les différentes Cours de
 l'Europe, qu'en ignorant l'intérieur
 des Etats qu'il étoit chargé de con-
 duire ou de gouverner. Le grand art
 des Souverains, l'art de former les
 hommes lui fut tout-à-fait inconnu,
 les talens sous son règne ne don-
 noient nul droit aux honneurs, ils
 étoient décernés par l'humeur & par

le caprice ; ce Prince cherchoit moins
 des Ministres habiles que des Cour-
 tisans soumis. Il porta la prévention
 pour ou contre aussi loin qu'elle pou-
 voit aller , & une premiere impres-
 sion ne fut jamais effacée , il aimoit
 ou il haïssoit , il estimoit ou il mépri-
 soit sans retour. La guerre ne fut pas
 son côté brillant. Il ne forma pres-
 que point de siège qu'il ne levât ,
 ne donna point de bataille qu'il ne
 perdît , ne se mesura à aucun Gé-
 néral sans en être battu : c'est avoir
 fini son éloge militaire , que d'avoir
 dit qu'il fut brave ; encore l'étoit-
 il moins par Héroïsme que par Re-
 ligion , il étoit Prédestinarien. Ses
 succès ne prouvent pas autant qu'on
 le prétend , l'étendue de son génie :
 le hasard seul le fit Stadhouder ; l'ir-
 résolution de Jacques II. le plaça sur
 un Trône , où il se repentit plus d'u-
 ne fois d'être monté. De l'aveu de
 tous les Anglois , il y montra une
 grande inapplication , beaucoup

d'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens; elle le fit l'ame d'une puissante ligue, lui attachâ tous les ennemis de Louis le Grand, & lui donna tous les refuges pour Panegyristes.

IX. ÉPOQUE.

*Union des Parlemens d'Angleterre
& d'Ecosse sous le nom de Par-
lement de la Grande-Bretagne,
par les soins de la Reine Anne
en 1707.*

CUillaume emporta dans le tom-
beau la consolation de croire
qu'il régneroit même après sa mort,
& que ses vûes, celle de l'union de
l'Ecosse avec l'Angleterre en parti-

culier, régleroient les démarches de la Cour de Londres. Ces deux Royaumes connus sous le titre de Grande-Bretagne, depuis que la Couronne d'Angleterre étoit passée sur la tête des Stuarts, n'étoient pourtant réunis que de nom. Un même Roi, il est vrai, les gouvernoit; mais ils avoient des loix particulières. La concurrence produisit bientôt son effet ordinaire. Le peuple le plus puissant travailla à étendre ses droits, & le plus foible à conserver les siens.

Jacques I. avoit imaginé d'éteindre par la réunion des deux Nations, des animosités, qui quoique très-anciennes, étoient aussi vives que si elles n'eussent fait que de naître. Les deux Parlemens entrèrent d'abord avec vivacité dans ce plan, Quelques incidens qu'on n'avoit pas prévûs refroidirent un peu les esprits. Insensiblement le caractère incertain du Prince devint celui de

tous ceux qu'on avoit choisis pour remuer les ressorts d'une négociation qui avoit des difficultés. On oublia cette grande affaire. Il fut arrêté pourtant que les actes d'hostilité cesseroient sur les frontieres; que les Ecossois auroient droit de naturalité en Angleterre; & les Anglois en Ecosse; que le commerce seroit libre entre les deux Royaumes. Ce dernier article déplut aux Anglois; & il ne passa point.

Les choses resterent dans cet état jusqu'à l'usurpation de Cromwel. Ce tiran n'imagina pas de meilleur moyen pour affermir son autorité naissante, qu'un Traité de confédération entre l'Angleterre & l'Ecosse qui fut accepté. Il dura jusqu'à ce que les Ecossois, ayant par un retour de vertu pris les armes en faveur du fils dont ils avoient vendu le pere, furent défaits à Worcester, & réduits ensuite à l'obéissance de l'usurpateur. Ce grand politique pro-

fitra des droits & des privilèges des Conquérans, pour imposer son joug aux vaincus. Il incorpora l'Ecosse comme l'Irlande à la République qu'il avoit formée en Angleterre; les trois Royaumes furent gouvernés par un même Parlement.

Le rétablissement de la Monarchie rendit à chaque Nation ses anciens droits. L'autorité légitime ne crut pas pouvoir tenter avec bien-séance de maintenir une union qui étoit l'ouvrage de l'usurpation. Charles II. entreprit dans la suite de renouveler cette forme de Gouvernement, pour pouvoir établir plus aisément le pouvoir arbitraire; mais il éprouva que ce qui avoit été facile à Cromwel, lui étoit impossible. Il ne fut ni assez adroit pour aveugler les Ecossois, ni assez puissant pour les intimider. On sortoit des guerres civiles où les esprits s'étoient éclairés, & les cœurs affermis. Chacun dans ce tems de trouble s'étoit

instruit des intérêts publics, & s'étoit accoutumé à prodiguer son sang pour les soutenir. Il étoit arrivé à l'Ecosse ce qui arrive à tous les Etats agités par des discordes domestiques; il s'y étoit formé un peuple de Citoyens, de Politiques & de Héros. Cet amour, ce zèle pour la patrie, se trouverent refroidis au tems de l'invasion du Prince d'Orange. Les Ecossois ne parurent pas seulement disposés à souffrir l'union; ils s'abaissoient en quelque sorte à la demander. De fâcheux contre-tems, des mesures mal prises, & je ne sçais quel refroidissement de la part des Anglois, firent avorter ce projet. Le Roi Guillaume voulut renouer quelques années après une affaire si importante, mais les circonstances n'étoient plus les mêmes. Les Ecossois irrités des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus des Anglois à l'occasion de leur établissement de Darien, rejetterent fierement toutes

les propositions qui leur furent faites. On travailla sans succès à les calmer. Le Prince vit enfin qu'il ne pouvoit plus rien pour ce grand ouvrage, que d'en faire sentir l'utilité à la Princesse de Danhemark qui lui succédoit.

La nouvelle Reine auroit craint de trop hazarder, si elle avoit entrepris avec une autorité naissante une affaire, où des Rois affermis sur le Trône par un long règne, avoient échoué. Elle crut devoir attendre que des succès éclatans & des services réels, lui eussent donné sur l'obéissance ou sur l'amour de ses peuples, des droits que le Sceptre n'y donne pas toujours. Les malheurs inouïs & presque incroyables de la France, préparèrent cet événement.

Cette Couronne, qui pendant plus d'un demi siècle avoit fait la destinée des Nations, se trouvoit dans un état d'humiliation qui sem-

bloit annoncer la ruine. Ses armées
 toujours aguerries, toujours triom-
 phantes, toujours invincibles, n'é-
 toient plus que des corps monstrueux
 sans discipline, sans intelligence.
 Ses Généraux dont le nom seul avoit
 inspiré la terreur & l'admiration,
 se voyoient le jouet de leurs enne-
 mis & de leurs soldats. Ses frontie-
 res, qui n'avoient, pour ainsi dire,
 jamais vû l'ennemi, étoient fou-
 lées, ravagées, conquises. Ses Am-
 bassadeurs accoutumés à parler en
 Souverains dans la plupart des Cours
 de l'Europe, s'abaissoient aux plus
 humiliantes supplications, & on ne
 daignoit ni les voir ni les écouter.
 Ses flotes qui avoient enlevé l'empire
 de la mer aux industrieux & su-
 perbes Rois de cet élément, s'étoient
 comme fondues, & ne suffisoient
 pas même pour assurer son commer-
 ce. Ses ressources qu'on avoit cru
 inépuisables, se trouvoient taries : ses
 finances étoient sans ordre, ses terres
 sans

sans laboureurs, ses manufactures sans ouvriers; le Royaume entier étoit livré à l'avidité du Partisan, qui en achevoit la ruine. Le Ministère déconcerté par des malheurs sans exemple, qu'il n'avoit pas eu l'habileté de prévoir, ou le bonheur de prévenir, faisoit quelque chose de plus funeste, que de prendre un mauvais parti, il n'en prenoit point : dans l'impossibilité de remédier à tout, il ne remédioit à rien. Le règne de Louis XIV. qui avoit commencé par des prodiges de grandeur & de gloire, finissoit par des prodiges d'abaissement & d'humiliation.

Quoique les revers qu'éprouvoit la France, fussent l'ouvrage de tous les peuples qui étoient entrés dans l'injuste & odieux projet de détrôner Philippe V. Malborough avoit eu l'adresse de s'en approprier presque toute la gloire.

Ce Général, le plus fameux qu'ait

eu sa Nation depuis plusieurs siècles, avoit éré introduit d'abord à la Cour par Mademoiselle Churchill sa sœur maîtresse du Duc d'Yorck. Sa bonne mine le rendit agréable à la Duchesse de Clevelande, qui régnoit sur le cœur & dans les conseils de Charles II. Dans la suite, il eut l'adresse de devenir le Favori du Roi Jacques. Il trahit ce Prince infortuné, & occupa la même place auprès de l'usurpateur. Guillaume témoin de sa conduite durant la guerre d'Irlande, dit publiquement, qu'il n'avoit jamais vû personne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour commander une armée. Le Monarque lui ôta depuis sa confiance, sans lui ôter son estime; & en mourant, il conseilla à la Princesse Anne de s'en servir comme d'un homme, *qui avoit la tête froide & le cœur chaud.*

Les Anglois se trompent ou cherchent à nous tromper, quand ils

disent que Malboroug a réuni la valeur de Condé, l'habileté de Turenne, le bonheur de Luxembourg. Sans prouver que César pouvoit être égalé, comme le répètent sans cesse ses Panégyristes, il fut un grand homme. Sa valeur étoit tout-à-fait héroïque, & se faisoit remarquer chez une Nation qui ne sçau-roit être intimidée que par quelque chose de plus affreux que la mort même. Ses soldats ne comptoient jamais l'ennemi; forts ou foibles, ils ne demandoient qu'à combattre: il leur avoit persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu; & cette persuasion le rendit en effet invincible. De deux guerres, l'offensive & la défensive, il ne sçut que la première: tout occupé du soin d'attaquer, il ne le fut jamais de celui de se défendre; s'il eût eu en tête un rival qui eût sçu démêler son caractère, il auroit été souvent surpris & battu. Il hazarda des démarches qui le fi-

rent soupçonner de témérité ; les succès firent son apologie. Quelques Généraux même de son tems eurent peut-être des lumières plus étendues ; personne ne les eut plus sûres. Il cherchoit des conseils dans ses subalternes ; & s'il leur en attribuoit rarement la gloire , du moins leur procuroit-il la consolation de les voir suivis quand ils étoient bons. Le coup d'œil , qui est la partie essentielle d'un Général , il l'avoit admirable : dès qu'il avoit regardé une armée , des retranchemens , une place , il en connoissoit le fort & le foible , la bonne ou la mauvaise disposition. Deux avantages considérables l'empêcherent de faire beaucoup de fautes ; il étoit le maître des opérations , & il connoissoit parfaitement le théâtre où se faisoit la guerre. Il fut humain quoique conquérant ; & il montra un talent égal pour gagner les cœurs & pour prendre les villes. Ses triom-

phes eurent encore moins d'éclat que d'utilité : assez d'autres Généraux ont sçu vaincre ; je n'en connois point qui ayent mieux profité que lui de leurs victoires. Il servit également la grande alliance de ses conseils & de son épée ; on peut dire qu'il en étoit l'ame ; & le Prince Eugene plus grand homme que lui , fut forcé de se contenter du second rôle. Il semble qu'il fût réservé au seul Malborough d'humilier la France ; les malheurs de cette Couronne commencerent dès qu'il parut à la tête des armées , & finirent dès qu'on l'en eut retiré. Les louanges , qu'il a forcé ses ennemis à lui prodiguer , ont fini son éloge. On parloit un jour de son avarice , & on en citoit des traits fort marqués , sur lesquels on appelloit au témoignage de Milord Bolingbrook , qui ayant été d'un parti contraire , pouvoit dire peut-être avec bienséance ce qu'il en sçavoit :

C'étoit un si grand homme , répon-
dit-il , que j'ai oublié ses vices.

Les victoires de Malborough
 procurerent à la Reine Anne une
 autorité que n'avoient pas eue ses
 prédécesseurs. Les trois Nations ,
 qui composoient la Monarchie An-
 gloise , parurent déterminées à se li-
 vrer sans réserve aux vûes d'une
 Princesse , qui ajoutoit tant d'éclat
 à la Couronne qu'elle portoit. Ces
 dispositions furent saisies avec viva-
 cité , pour renouer l'union de l'E-
 cosse avec l'Angleterre. La propo-
 sition en fut faite dans l'yvresse des
 succès inespérés & incroyables de
 1706. Les noms si chers aux An-
 glois de Barcelone , de Turin , de
 Ramillies , abrégèrent les formalité-
 s. Le choix des Commissaires des
 deux Nations chargés de conduire
 cette grande affaire , fut fait par la
 Reine avec beaucoup de bonheur
 & d'habileté.

Les Anglois qui étoient au nom-

bre de trente , vouloient tous l'union ; les uns , parce qu'ils ne pouvoient se dispenser d'appuyer les vûes de la Cour dont ils étoient pensionnaires ; les autres , pour voir s'éteindre insensiblement les haines , qui avoient si long-tems inondé de sang les deux Etats ; un grand nombre dans l'espérance de réaliser la brillante chimere dont ils se flatoient , d'établir une République. Ils imaginoient que les Rois persécutés en Angleterre , ne trouvoient plus d'azile chez les Ecoffois unis aux Anglois par les liens communs d'un même intérêt. Le Comte de Godolphin , qui avoit le sens droit & l'humeur toujours égale , n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour conduire ce parti.

Le Comte de Stairs , qui étoit à la tête de la Commission d'Ecosse , avoit un personnage bien plus difficile à soutenir. Ce mauvais Citoyen , dont la politique étoit sûre & pro-

fonde, déterminâ la Reine à choisir pour Commissaires Ecoſſois, les Seigneurs de cette Nation les plus connus par leur opposition à l'union & à la Cour. Il partoît d'un principe singulier, mais sublime. Des Commissaires, disoit-il, agréables au ministère, sont odieux à la Nation, & n'entraîneroient jamais les suffrages de la multitude; au lieu que ceux qui sont connus par leur opposition à la Cour, & que le peuple regarde comme ses protecteurs, peuvent être gagnés, qu'ils le seront infailliblement, & qu'ils feront tomber le Parlement d'Ecoſſe dans leurs sentimens.

Ce que Mylord Stairs avoit prévu, arriva. Les Commissaires furent séduits par les moyens que tout le monde ſçait ou que tout le monde devine. Ce premier succès donnoit des espérances, mais au fond il ne finissoit rien. Il falloit que ce qui avoit été arrêté par le Comité

fut approuvé dans les deux Parlemens ; & il n'étoit pas aisé d'obtenir cette démarche de celui d'Ecosse. Les Commissaires devenus pensionnaires de la Cour , qu'ils continuèrent à décrier pour la mieux servir , y travaillèrent avec succès. Les raisons qu'ils apportèrent au Parlement , pour lui faire approuver l'union , avoient quelque chose d'assez imposant.

Ils représentèrent avec force , que les discussions qui avoient bouleversé plus d'une fois les deux Royaumes , étoient trop récentes , pour qu'on ne dût pas se prêter avec zèle à des arrangemens qui assuroient la paix entr'eux : que cette union donneroit à la Grande-Bretagne un ascendant qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors , & la rendroit en quelque façon l'arbitre de l'Europe : que l'Ecosse bornée à un commerce vil & peu lucratif , partageroit avec l'Angleterre , celui des Colonies & du

reste du monde : que sous le nouveau Gouvernement, les Ecoissois feroient si favorisés, qu'ils ne contribueroient aux Charges publiques que d'un quarantième, & qu'ils auroient la onzième partie du Pouvoir Législatif : qu'on donneroit à l'Ecosse des sommes suffisantes, pour payer ses dettes, & pour encourager ses Manufactures. Ces offres, soutenues de tout ce qui pouvoit leur donner du poids, firent beaucoup de partisans à l'union; mais parce que la Cour ne se trouva pas assez riche pour acheter tout ce qui vouloit se vendre, il y eut aussi un grand nombre d'opposans.

Ceux-ci firent éclater leur indignation contre un projet qui leur alloit ravir leur Souveraineté, leurs loix, leur honneur, leurs droits, leur indépendance. Tout leur annonçoit que leur Patrie alloit devenir Province d'un Etat, dont elle avoit toujours été la rivale. Ils tra-

verferent l'union par des motifs différens : les Jacobites , parce qu'elle les obligeoit à reconnoître la succession à la Couronne héréditaire dans la Maison d'Hanovre : les Presbitériens , parce qu'ils craignoient pour leur Religion : le Duc d'Hamilton , parce qu'il ne désespéroit pas d'arriver un jour au Trône d'Ecosse : le Comte de Hume & ses amis , parce qu'ils étoient véritablement Citoyens : un grand nombre , parce qu'ils cherchoient à se venger de la Reine qui les avoit offensés en les négligeant , ou en les recherchant avec moins d'empressement que quelques autres.

Pour rendre ces passions utiles , il eût fallu les réunir ; & malheureusement il ne se trouva personne qui en fût capable. Chaque branche de ce parti agit toujours séparément , & suivit ses vûes particulières. Les uns auroient bien consenti à une confédération pareille à

celle des Provinces-Unies & des Cantons Suisses, où l'union ne consiste que dans la dépendance d'une même Souveraineté, & dans un concours mutuel pour sa défense; mais l'incorporation leur paroissoit honteuse. Les autres détestoient toute union avec l'Angleterre, quelque avantageuse qu'elle pût être; mais ils manquoient de résolution, & ils craignoient encore moins l'esclavage que la guerre. Ceux-ci ne parloient que d'exterminer les tirans & les traîtres, les Commissaires qui avoient vendu l'Ecosse, & les Anglois qui l'avoient achetée, le peuple étoit déclaré pour ce sentiment. Ceux-là mettoient plus de modération dans leur vengeance, ils n'étoient pas ennemis des partis extrêmes, mais ils ne vouloient pas éclairer inutilement : & l'impossibilité, où se trouva la France de les soutenir, les détermina à subir le joug. En général les opposans n'en-

rent jamais de point fixe ; d'où il arriva qu'on leur arracha en détail ce qu'ils n'auroient jamais accordé d'une autre maniere : on les amena par degrés à adopter le projet d'union tel qu'il avoit été formé.

Les principaux articles de cet acte si cher aux Anglois , si odieux aux Ecoffois , étoient que les deux Royaumes n'en feroient plus qu'un sous le nom de Grande-Bretagne , à commencer au mois de Mai de l'an 1707. Qu'un même Roi pris dans la Maison d'Hanovre régneroit également sur toutes les parties du nouvel Empire ; qu'il n'y auroit qu'un Parlement qui tiendrait ses Séances en Angleterre , où l'Ecoffe enverroient ses Députés , qui céderoient le pas aux Anglois , & où tout seroit décidé à la pluralité des voix , quoique l'Ecoffe se fût réduite à seize Pairs & à quarante-cinq Députés , au lieu que le nombre des autres n'étoit point limité.

La ratification de ce fameux Traité ne fut pas plutôt devenue publique, que l'indignation générale fit craindre qu'on n'eût travaillé inutilement. Les esprits parurent aussi opposés à l'union, que si on n'avoit pas usé de ménagemens infinis pour les y préparer. De tous côtés on courut aux armes. Si la Noblesse avoit réglé les mouvemens du peuple & appuyé ses mécontentemens, il y a apparence que l'Ecosse auroit évité le joug, & qu'elle jouiroit encore du crédit qu'elle avoit autrefois dans l'intérieur de l'Isle, & de la considération que lui accordoient les Etrangers. Malheureusement elle éprouva ce qui accélère toutes les révolutions, qu'on est moins Citoyen à mesure qu'on est plus obligé à l'être, & que ceux que la Patrie récompense le plus, sont ceux qui la servent le moins. Il est vrai que les Grands révoltés par l'oubli où on les laissoit, joignirent

depuis leurs ressentimens au zèle de la multitude ; mais la trahison avoit découvert ces intrigues , & l'autorité dissipé ces complots , lorsque les secours , que le Prétendant amenoit de France , se firent voir inutilement sur les côtes d'Ecosse. Cette entreprise qui pouvoit ruiner l'union , l'affermir. Elle en fit connoître les ennemis , & fournit des prétextes pour les accabler. Ce grand ouvrage n'éprouva dans la suite que peu de contradictions. L'état d'anéantissement où il réduit chaque jour les Ecossois , lui en fera encore moins éprouver à l'avenir. L'Angleterre profita de ces pertes , & on peut assurer que l'union lui a été plus avantageuse que tous les prodiges du règne de la Reine Anne.

Cette Princesse offrit aux yeux des Anglois un spectacle auquel ils n'étoient pas accoutumés : une Reine l'ame d'une puissante Ligue , &

l'arbitre des destinées de l'Europe : une suite de victoires , dont rien n'interrompit le cours pendant neuf années : la terreur & la gloire des armes Angloises portées jusques sur les bords du Danube : l'Empereur affermi sur un Trône ébranlé par des fautes & par des disgraces : toutes les Couronnes de Charles - Quint deux fois chancelantes sur la tête de l'Héritier légitime : l'Empire de la mer & la supériorité du commerce assurés à la Grande-Bretagne par des Conquêtes ou par des Traités : la France réduite à acheter par des cessions considérables la paix , dont elle étoit dans l'usage de prescrire les conditions : la Monarchie Espagnole forcée de partager ses Provinces avec une Puissance , & ses trésors avec une autre : l'Angleterre augmentant ses richesses parmi les troubles & les dépenses de la guerre : les factions les plus vio-

lentes & les plus adroites étouffées ou assoupies , sans qu'il en coûtât de sang à la Nation , ni même que sa tranquillité fût altérée.

Quand on approfondit un peu le caractère de la Reine Anne , on ne peut s'empêcher de faire honneur à ses Ministres d'une partie de ces évènements. Cette Princesse paroissoit également éloignée & de les souhaiter , & de les préparer , & d'en profiter. Elle pouffoit si loin la modération , que les flatteries de ses Courtisans , ni les succès de ses généraux ne lui inspirerent jamais d'ambition. Sa bonté fut unique : on ne la vit jamais fatiguée par les demandes , ou épuisée par les bienfaits. Je ne sçais quelle timidité lui faisoit craindre les actions d'éclat , & elle jouoit toujours à regret le personnage de Souveraine. Sa douceur lui fit des censeurs & des partisans : elle supporta les outrages de plusieurs de ses Sujets avec une insensibilité

qui honore le Trône selon les uns ;
 qui le dégrade selon d'autres. On
 lui a reproché d'avoir suivi aveuglé-
 ment les vûes de son Conseil , &
 d'avoir souvent trop donné aux vo-
 lontés de ses Ministres ; il seroit dif-
 ficile de combattre cette accusation.
 Elle poussa l'amour & la complai-
 sance pour le Prince de Danne-
 marck son époux , jusqu'à faire avec
 lui un usage trop fréquent de quel-
 ques liqueurs : ce goût qui n'étoit
 ni de son sexe ni de sa dignité , abré-
 gea ses jours , & ternit sa gloire.
 On peut douter si Anne fut une
 Grande Reine ; mais il est certain
 que son règne a été des plus glo-
 rieux.



X^{ME} ET DERNIERE EPOQUE.

Etat actuel du Parlement.

IL ne suffit pas, pour connoître parfaitement le Parlement d'Angleterre, de sçavoir dans quelles circonstances il s'est formé, & par quelles heureuses révolutions il est parvenu au degré d'autorité dont il jouit; il faut encore être instruit d'un certain détail, qu'on peut appeller le Mécanisme de cette Assemblée. C'est sans doute la partie la moins agréable de mon Ouvrage, mais c'en est une partie essentielle. Il seroit toujours ennuyeux & souvent impossible de remonter à l'origine, & de marquer les variations des différens usages qui ont régné dans le Parlement; on aimera mieux ne trouver ici que

ceux qui s'observent aujourd'hui.

(2) Le Parlement d'Angleterre est une Assemblée de la Noblesse, du peuple & du Roi même qui y préside si essentiellement, que sans cela elle n'est point Parlement, n'en peut prendre le nom, & n'en a pas l'autorité. On sent qu'un tel Gouvernement est nécessairement un théâtre inconstant, où les décorations doivent changer plus souvent qu'ailleurs. On y voit régner trois différens intérêts, soutenus par trois Puissances différentes, avec toute l'aigreur, toute le fracas, toute l'opiniâtreté des plus violentes passions. Il ne se fait point entre les divers ordres de l'État une circulation qui les uniroit. Le Prince n'est jamais forcé par les loix à rentrer dans l'ordre des Citoyens; & les Pairs ont leurs prérogatives particulières, & distinguées de celles

(*) Qu'est-ce que le Parlement?

des Communes. Dès-lors le Roi se regarde comme Roi, la Noblesse comme Noblesse, le peuple comme peuple : à peine quelqu'un a-t'il le courage d'être Anglois & Citoyen. Il seroit naturel de penser que cette multitude de Législateurs représentât au moins avec dignité. Il est pourtant vrai que les Séances se passent à plaisanter indécemment sur de grandes affaires, ou à discourir gravement sur de petites ; à faire l'éloge de son parti, ou à invectiver contre la Faction opposée ; à se calomnier & à se justifier. Pour un événement important qui s'y passe, on y donne, cent scènes singulieres & bizarres. On a vû en 1693 un des Oracles Anglois conclure sa harangue, en disant, *qu'il espéroit de voir avant la fin de l'année le Roi de France se présenter à la Barre, & demander à genoux la paix au Parlement.*

(b) Nous venons de voir ce que c'est que le Parlement ; voici maintenant ses droits. Le Roi sans ce grand Corps ne peut, ni abolir les Loix anciennes, ni en faire de nouvelles, ni interpréter les obscures, ni mettre des impôts ou déterminer la maniere de les lever, ni légitimer les bâtards ou naturaliser les étrangers, ni régler les poids & les mesures. Dans tout le reste l'autorité d'un Roi d'Angleterre a autant d'étendue que celle d'aucun autre Souverain. Encore, s'il est né pour régner, trouve-t'il dans sa place ou dans son génie des moyens presque infailibles d'obtenir ce que les Loix lui ont refusé : *Toutes les voix du Parlement sont vénales*, disoit un homme sincere à Walpole ; *& j'en ai le tarif*, ajouta ce célèbre Ministre. Le Prince, disoit le Lord Haversham, a une voye

(b) Quelle autorité a le Parlement,

plus facile encore & plus courte pour se rendre absolu : il n'a qu'à prononcer quelqu'un de ces trois mots, *Papisme*, *Prétendant*, *France*; c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire oublier nos intérêts les plus essentiels.

(c) Il faut que la passion soit bien forte, pour aveugler à ce point un Corps aussi nombreux que le Parlement. Il est partagé en deux Chambres, la Haute & la Basse. La première est composée du Roi qui y préside, ou le Chancelier en son absence; des Princes du Sang; des Grands Officiers de l'Etat, qui sont le Chancelier, le Grand Trésorier, & le Garde du Petit Sceau; des trois Officiers de la Couronne, le Grand Chambellan d'Angleterre, le Grand-Maître de la Maison du Roi, & le Chambellan de l'Hôtel; des Pairs du Royaume qui sont les

(c) De qui est composé le Parlement.

Ducs , Marquis , Comtes , Vicomtes & Barons ; de deux Archevêques , vingt-quatre Evêques , & de l'Abbé Commendataire de Hulms. Tous ces Seigneurs ont séance dans la Chambre Haute par un droit attaché à leur qualité. Quelques Jurisconsultes sans avoir voix délibérative , y sont aussi reçus uniquement pour donner conseil , & pour résoudre les difficultés qui peuvent survenir touchant l'explication des Loix , & les Jugemens rendus dont on peut appeller à la Chambre-Haute. La Chambre des Communes est composée d'un Orateur qui est le Président de la Chambre , de cent quatre Chevaliers députés des cinquante-deux Comtés qui partagent l'Angleterre , de deux Citoyens pour chacune des Villes , & de deux Bourgeois pour chacun des Bourgs qui ont droit de députer au Parlement. Il n'y a point de Jurisconsulte dans cette Chambre ,
parce

parce qu'elle n'a pas droit de juger. L'autorité des deux Chambres a été souvent ébranlée. Cromwel supprima celle de Pairs, & chassa honneusement du lieu de l'assemblée les Députés de l'autre; il fit mettre au-dessus de la porte de Westminster, *Salle à louer.*

(d) Un avantage que le Monarque Anglois ne sçauoit assez estimer, parce qu'il ne dépend pas des caprices de la multitude, c'est qu'il est seul maître de convoquer, de proroger, de casser le Parlement. De-là il arrive que le Roi conserve un Parlement aussi long-temps qu'il lui est favorable, & qu'il le dissipe, lorsqu'il commence à y éprouver des contradictions. Cette brillante prérogative est une de celles que les Anglois ont le plus envie à leur Souverain. Ils réussirent à en dépouiller en partie

(A) Qui est-ce qui convoque le Parlement.

Guillaume III. Ce Prince consentit qu'on fixât à trois ans la durée du Parlement : les détours de sa politique le servirent mal en cette occasion ; & le zèle de la Reine Marie qui le secondoit si bien , n'aboutit qu'à faire éclater une de ces vertus extraordinaires dont l'Histoire d'Angleterre fournit plus d'exemples que celle des autres Nations. Cette Princesse souhaita que Milord Bellamond son Trésorier traversât le projet du Parlement triennal. Ce Seigneur qui le croyoit utile au Royaume , refusa d'entrer dans les vues de la Cour. On se borna à le prier de ne pas entrer au Parlement, & à rester neutre entre les deux Partis. Il ne goûta pas ce tempérament , & fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire passer l'acte. La Reine lui ôta sur le champ sa Charge , & il prit sans balancer le parti qui convenoit à un homme qui avoit de la raison & du coura-

ge. Sans s'abaisser à se justifier ou à se plaindre, il réforma son train, & se condamna à une vie privée. Tant de générosité frappa les Anglois. Ceux qui étoient attachés au Prince, comme ceux qui lui étoient opposés, allèrent rémoigner en foule au Courtisan disgracié l'admiration qu'ils avoient pour sa vertu, & le conjurer de vouloir partager leur fortune. La Reine ramenée à la véritable grandeur par les exemples de ses sujets, lui offrit une pension afin qu'il pût vivre selon sa naissance; mais le Milord poussant l'héroïsme jusqu'où il pouvoit aller, répondit, *que ne rendant plus de service, il ne croyoit pas devoir recevoir aucune récompense.* Croira-t-on après cela que George I. ait obtenu assez facilement la révocation de l'acte si désiré qui fixoit à trois ans la durée du Parlement? Ce n'est gueres qu'en Angleterre qu'on voit le Gouvernement si sensible.

ment en contradiction.

(e) Cette contradiction est peut-être encore plus sensible entre les termes de la convocation du Parlement & l'autorité dont il jouit. Le Roi écrit lui-même à chaque Seigneur spirituel & temporel de se rendre à l'Assemblée pour lui donner *Conseil*, & il fait écrire par la Chancellerie au Vicomte de chaque Comté, & au Maire de chaque Ville & Bourg, d'envoyer au Parlement les Députés du peuple, pour y *consentir* à ce qui aura été ordonné. Aussitôt que ces Lettres de Convocation sont arrivées dans les Provinces, on y procède aux Elections. On n'y voit que haines, que brigues, que divisions : Les Wigs & les Toris, les Républicains & les Royalistes, les amateurs de l'indépendance & ceux du despotisme,

(e) De quelle maniere le Parlement est-il convoqué.

les Courtisans & les créatures du peuple ; toutes ces différentes factions causent un tel mouvement dans les esprits , qu'on diroit que la Grande-Bretagne est à chaque nouveau Parlement dans le transport d'une fièvre chaude. Chaque Parti veut avoir des Députés à son gré , & les Partis varient chaque jour dans leurs vûes , dans leurs intérêts , dans leurs maximes ; il n'est pas possible de les réduire à des classes régulières , ou à des principes fixes. Ils se rompent en autant de branches , qu'il y a de têtes hardies pour conduire les différentes factions. Les divisions & les subdivisions parmi les Wigs & les Tories , ou comme on parle aujourd'hui , dans la corruption & dans l'opposition , se multiplient chaque jour , & forment souvent jusqu'à quinze & vingt classes différentes. Les Citoyens éclairés , sages , vertueux , témoins de ces convulsions

politiques, s'éloignent des affaires, & des hommes riches, ardens, ambitieux deviennent les arbitres des intérêts publics. Le peuple, qui payoit autrefois ceux qui se chargeoient de soutenir ses droits, leur vend aujourd'hui son suffrage. Le plus opulent ou le plus prodigue est sûr d'être élu. Il est vrai qu'après s'être ruiné pour entrer au Parlement, on veut se faire acheter cherement par la Cour. Les Députés mirent leur complaisance à un si haut prix sous le Règne de Guillaume III. que ce Prince leur dit un jour : *Messieurs, je vous serai obligé, si vous voulez réduire vos diverses demandes à une, afin que je puisse voir si le Royaume entier pourroit vous satisfaire.*

(f) Aussitôt que le Parlement s'est formé à Wersminster, & que

(f) Quel est l'ordre qui s'observe dans le Parlement.

tous les membres qui le composent sont assemblés dans un même endroit, le Roi s'y rend revêtu des habits Royaux, suivi des Princes de son Sang & des Grands Officiers de l'Etat & de la Couronne : s'étant assis sur son Trône, il fait l'ouverture du Parlement par un discours qu'il prononce lui-même, ou qu'il fait prononcer par son Chancelier sur les affaires sur lesquelles la Nation a été convoquée. Ensuite le Roi sort, & n'est plus obligé de se rendre qu'à la dernière Séance, pour confirmer ce qui aura été arrêté. Avant qu'on délibère sur aucune affaire, il faut prêter trois sermens : celui d'*Allégeance*, par lequel on condamne l'opinion de quiconque admet une puissance supérieure à la Royale, de quelque nature qu'elle puisse être : celui de *Suprématie*, par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise de la Grande-Bretagne : celui du *Test*,

par lequel on abjure la Doctrine de la transubstantiation, de l'invocation des Saints, & de la Messe. Ensuite les deux Chambres délibèrent séparément. Ce qui a été conclu dans l'une, est communiqué à l'autre par les Députés qu'elles s'envoient. Si la délibération est approuvée par les deux Chambres, elles expriment leur approbation en ces termes : *les Seigneurs, les Communes ont assenti.* S'il arrive que les deux Chambres soient de différens sentimens, la Chambre Basse se rend dans la Chambre Haute pour conférer avec les Seigneurs; ou bien les deux Chambres nomment des Députés qui s'assemblent dans la Chambre *Peinte*. Mais soit que la Chambre Basse traite avec les Seigneurs par elle-même, ou par ses Députés, c'est toujours avec des grandes marques de respect de la part des Communes. Elles sont debout, tête nue, tout le tems que

turent les Conferences , & les Seigneurs sont assis & couverts. Si les deux Chambres ne peuvent s'accorder , la délibération est nulle. Leur consentement , quand même il seroit unanime , ne suffit pas sans celui du Roi. Pendant que les deux Chambres traitent des affaires temporelles , le Clergé assemblé dans le lieu marqué par le Roi , traite séparément de la Discipline , des mœurs , de la foi ; ses réglemens , quelque sages , quelque nécessaires qu'ils puissent être , reçoivent toute leur force de l'approbation , de l'autorité du Parlement. Depuis que les Anglois se sont écartés du centre de l'unité , leur Religion n'est que politique. Ainsi un Membre des Communes proposant dans une occasion d'armer les loix pour reprimer quelque grand désordre , il lui fut répondu par un homme sage , *quel le meilleur de tous les remèdes contre*

la licence publique, seroit un Bill qui ordonneroit de croire en Dieu.

(g) Tels sont les hommes qui font la destinée de l'Angleterre. Il ne faut pas croire pourtant que le Parlement puisse décider de toutes sortes d'affaires; la loi ne lui donne droit de s'occuper que de celles pour lesquelles le Roi lui déclare qu'il a été convoqué. Il arrive pourtant assez souvent qu'on y agite d'autres affaires que celles qui avoient été proposées; mais cela ne se fait ou ne se doit faire que du consentement du Monarque. Cela est si vrai, que la Reine Elisabeth fit mettre à la tour un Député des Communes, pour avoir seulement proposé de lui donner conseil sur une affaire qui n'étoit pas du ressort du Parlement.

C'étoit autrefois l'usage de faire

(g) Quelles affaires traite-t-on dans le Parlement?

ſçavoir d'avance aux Provinces les
 cauſes de la convocation des Par-
 lemens. Pendant que cette ſage
 coutume s'eſt obſervée, la Cour ne
 pouvoit pas ſe rendre maîtrefſe de
 cette Aſſemblée, parce que les Dé-
 putés étoient forcés d'opiner con-
 formément aux vûes & aux ordres
 de ceux qui les députoient. Depuis
 que les Rois ſe ſont mis inſenſible-
 ment au-deſſus de cette obligation
 ſi gênante, le peuple qui ignore
 ſur quoi on délibérera dans le Par-
 lement, eſt obligé de donner à ceux
 qui le repréſentent un pouvoir illi-
 mité. La plûpart en abuſent pour
 leurs intérêts. A peine ſont-ils aſ-
 ſemblés, que les liaiſons ſe forment,
 que les brigues commencent, les
 cabales ſe heurtent; ceux qui oc-
 cupent les premières places dans le
 Gouvernement, travaillent à cor-
 rompre avec de l'argent, avec des
 charges, & les grâces dont ils diſ-
 poſent, les Membres du Parlement

dont ils ont besoin. Car, comme disoit Guillaume III. Si un Roi d'Angleterre avoit assez d'emplois considérables à donner à tous ceux qui y aspirent, les noms de *Wigh* & de *Tory* seroient bientôt abolis.

Alors ceux qui ont été négligés & qui sont dans le parti opposé à la Cour, se réunissent pour déclamer avec violence contre ceux qui se sont laissés séduire. Ils savent bien que leurs invectives ne ramèneront personne au devoir, mais ils satisfont leur ressentiment, ou acquièrent le titre flatteur de défenseurs de la liberté publique. Ils dirigent leurs derniers efforts contre les Ministres les plus puissans dont ils attaquent violemment la conduite. Le célèbre Walpole est celui qu'ils ont le moins ménagé dans les derniers tems. Il étoit assez philosophe ou assez ambitieux pour suivre toujours ses vûes; aussi disoit-on, qu'il ressembloit à la Toison

de Gedeon qui reçoit & succe la rosée du soleil, tandis que tout ce qui est autour de lui est à sec.

(h) Pour donner de la dignité, ou inspirer du zèle aux Membres des deux Chambres, on les fait jouir d'un privilège aussi utile qu'honorable. Il n'est pas permis de les emprisonner ni leurs domestiques, pour quelque raison que ce puisse être, excepté pour homicide, pour félonie, pour sédition. Ce droit est commun à tous ceux qui entrent dans le Parlement; mais les deux Chambres ont chacune leurs avantages particuliers. Les Pairs, surtout les Evêques, n'ont pas dans la Nation le crédit qu'ils devroient naturellement y avoir, parce qu'ils tiennent tous ou presque tous à la Cour par les graces qu'ils en ont reçu ou qu'ils en espèrent. Les Com-

(b) Du pouvoir & des privilèges des deux Chambres du Parlement.

munes passent pour les défenseurs des privilèges de la Nation, & jouissent de la considération qu'avoient autrefois les Seigneurs.

La Chambre Haute a le pouvoir de juger en dernier ressort, & de réformer tous les jugemens qu'on prétend avoir été mal rendus. La Chambre Basse n'a de juridiction que sur ses propres Membres; encore ne peut-elle rien ordonner de plus fort que l'amende ou la prison.

Les premiers n'ont que le pouvoir d'approuver ou de rejeter les Bils qui leur sont présentés touchant les impositions, sans pouvoir y faire, ni même proposer aucun changement. Les derniers, comme représentant le peuple, se sont attribué le droit de proposer, d'accorder des subsides au Roi, ou de lui en refuser.

Le Prince peut augmenter le nombre des Pairs dans le Parlement, & on a vu la Reine Anne

en créer jusqu'à douze à la fois ; mais dès qu'une fois la Pairie a été conférée à une maison , on ne l'en peut dépouiller que pour un crime qui l'en rende indigne , & par une condamnation judiciaire. Le nombre des Députés des Communes est fixe , & le Roi ou le peuple ne peuvent ni le diminuer ni l'augmenter.

Enfin les Seigneurs ont le droit de donner leur voix par Procureur dans le Parlement , pourvû qu'ils aient obtenu du Roi la permission , qui n'est jamais refusée , de s'en absenter. Les Députés des Communes , sans jouir du droit de suffrage durant leur absence , s'absentent souvent. De cinq cens treize Députés qu'il devroit y avoir dans la Chambre , il est rare d'y en voir deux cens , ce qui rend les brigues plus faciles. Un Wigh disoit un jour à un autre Wigh , que s'il se fût trouvé ce matin à l'Assemblée , le

Parti auroit emporté une affaire de conséquence. *De combien de voix avons-nous perdu*, demanda froidement l'absent ? *D'une seule*, répondit le plaignant : *Eh bien*, repartit le premier ; *si je me fusse trouvé à la Chambre, nous l'aurions perdue de quatre, parce qu'il y auroit eu de plus quatre Députés Torys que j'ai retenus exprès au cabaret pendant toute la matinée.*

F I N.

E. E. L.

6/2/78